67e année, No 24 Montréal, 22 octobre 1955

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

Un roman complet :

LE MASQUE CHINOIS

par ROGER DESSORT

Une beauté qui a une belle histoire

Cette montre d'une incomparable beauté a une histoire merveilleuse—une histoire romantique se situant en Suisse. On y trouve des noms célèbres tels que ceux de Jeanrichard et Fatio, inventeurs, voici plus de 200 ans, des pierres et des outils spéciaux qui ouvrirent une ère nouvelle de beauté et de précision à l'industrie horlogère helvétique.

Au cours des années, les maîtres horlogers suisses ont su raffiner leur art. Par leur mouvement à ancre empierrée parfaitement exécuté, par l'élégance de leur présentation, les montres suisses n'ont d'égales nulle part.

Pour une montre de dame, vous choisirez un modèle monté en bracelet ou en broche sertie de diamants; pour les messieurs, prenez une des innombrables créations dont parlent tous les horlogers-bijoutiers.

Grâce à votre horloger, un anniversaire ou une fête deviendra un évènement mémorable. *Pour un cadeau qui sera apprécié, adressez-vous à votre bijoutier.*

Allez admirer chez votre bijoutier "*La parade d'élégance de la montre*" du 27 octobre au 5 novembre. Vous trouverez un peu de la Suisse dans les merveilles créées exprès pour vous.

La Mesure du Temps—Un Art Propre aux Fabricants Suisses d'Horlogerie

LES CHANSONNIERS LES PLUS POPULAIRES

AIMÉ BARELLI

n'a jamais appris une note de musique

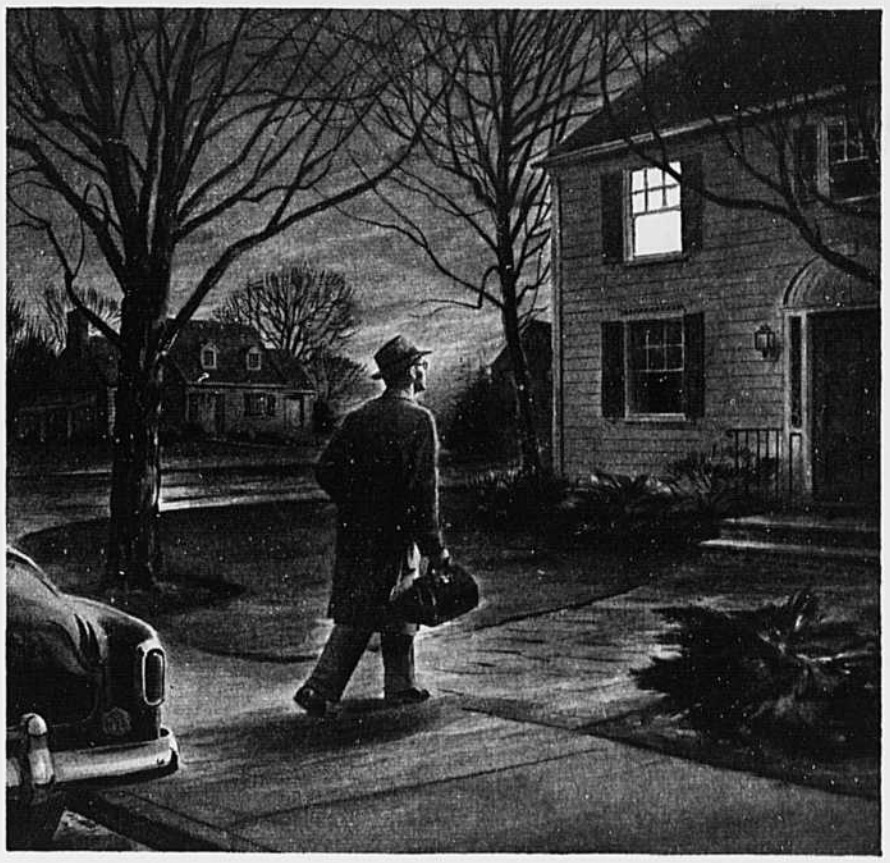
POUR FAIRE SUITE à l'article de la semaine dernière où il était question de la réussite conjugale et artistique de deux des plus grandes vedettes de la chanson française, Lucienne Delyle et Aimé Barelli, je vous présenterai aujourd'hui la seconde partie de ce duo. Il s'agit de ce merveilleux trompettiste qui a nom Aimé Barelli et dont l'instrument envoûte le plus capricieux des amateurs de musique de jazz. Barelli a également attaché son nom à plusieurs « hits » de la chanson française. « Pour lui » (écrit pour elle) est une référence qui ne saurait trahir. Ce génie de la musique moderne est une espèce d'enfant prodige. En effet, aucune école ne peut revendiquer sa formation. Barelli n'a jamais appris une note de musique. « Qui le croirait » direz-vous ? Son jeu est celui d'un virtuose et rien ne laisse déceler la moindre imperfection musicale qui pourrait être causée par l'absence de hautes études. En 1935, Aimé Barelli faisait ses débuts au Savoy Hotel de Nice. Il n'échappe pas au départ de 1939, et le voici sous les drapeaux. Fait prisonnier, il s'évade. Il entre alors dans l'orchestre Raymond Legrand. Mais il rêve de diriger son orchestre. C'est ainsi qu'avec quelques amis il forme sa propre équipe. Il fournit la musique de danse aux principaux établissements de Paris, Cannes, et Monte-Carlo. Sa renommée grandit rapidement et son exceptionnel enregistrement de « Caravan » le fait connaître au monde entier comme un des rois de la trompette. Barelli délaisse quelquefois son instrument pour s'adonner au chant. Quelques duos enregistrés avec sa femme nous ont permis d'apprécier cet autre talent et de constater que l'amour et le travail peuvent faire très bon ménage.

JAC DUVAL.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

ABONNEMENTS—Canada: 1 an $3.50; 6 mois $2.00—Etats-Unis: 1 an $5.00; 6 mois $2.50.
AU NUMERO : 10 CENTS
Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



On est malade à la maison?

DE NOS JOURS, les médecins et les organismes qui s'occupent des soins aux malades recommandent de plus en plus que ces derniers soient soignés à la maison . . . surtout lorsqu'un membre de la famille sait comment donner des soins.

Il existe plusieurs raisons pour lesquelles les soins donnés à la maison ont maintenant une aussi grande importance. La plupart de nos hôpitaux manquent de lits. Plus de 2 millions de gens s'y font soigner chaque année. Les médecins, les infirmières et leurs aides sont plus occupés que jamais. Chaque fois que quelqu'un peut être soigné à la maison, il s'ensuit que l'hôpital est libre de s'occuper d'un cas plus grave.

D'autre part, les longues hospitalisations constituent une lourde charge pour la famille . . . ainsi qu'une source de tracas pour le malade. Elles peuvent abaisser son moral et lui donner des doutes sur son rétablissement. Ces choses peuvent souvent être évitées quand le malade est soigné au sein de sa famille. Au fait, l'atmosphère et l'entourage qui lui sont familiers aideront souvent à hâter son rétablissement.

D'habitude, les soins à la maison peuvent être administrés efficacement par un membre de la famille, sous la surveillance du médecin. Pour se rendre vraiment utile, la personne qui donne les soins doit, avant tout, savoir comment suivre à la lettre les instructions du médecin et, elle doit savoir répondre aux besoins du malade tant sur le plan physique que sur le plan mental. En outre, l'infirmière bénévole doit être en mesure de faire certaines observations très simples mais essentielles, qui permettront au médecin de déterminer les progrès faits par le malade.

Si vous étiez appelée à donner des soins à un membre de votre famille:

1. Sauriez-vous, sur l'ordre du médecin, observer la respiration et le pouls du malade, et en prendre note convenablement ?
2. Sauriez-vous aider le malade à combattre la peur et l'anxiété ?
3. Sauriez-vous persuader un enfant à prendre ses médicaments ?
4. Sauriez-vous aider un malade alité à maintenir une position convenable ?

Etant donné que la maladie peut frapper à n'importe quel moment dans la famille, il est indispensable que, dans *chaque* famille, quelqu'un sache comment donner efficacement des soins à la maison.

Pour en apprendre plus long sur le sujet, il vous est loisible de suivre les cours que donnent gratuitement, dans la plupart des localités, la Croix Rouge Canadienne et l'Association Ambulancière St-Jean. S'il vous est impossible de suivre ces cours, vous pouvez néanmoins vous renseigner sur les questions essentielles touchant aux soins à donner à la maison en consultant la brochure de la Metropolitan: "*On est malade à la maison?*" Pour en obtenir un exemplaire gratis, il vous suffit de remplir le coupon ci-dessous. Cette brochure vous permettra de vous rendre vraiment utile au chevet d'un malade.

COPYRIGHT CANADA, 1955—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
(Dépt. H.W.) Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 105-S, intitulée "*On est malade à la maison?*"

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

BOUGIES AC

Les meilleures pour votre moteur

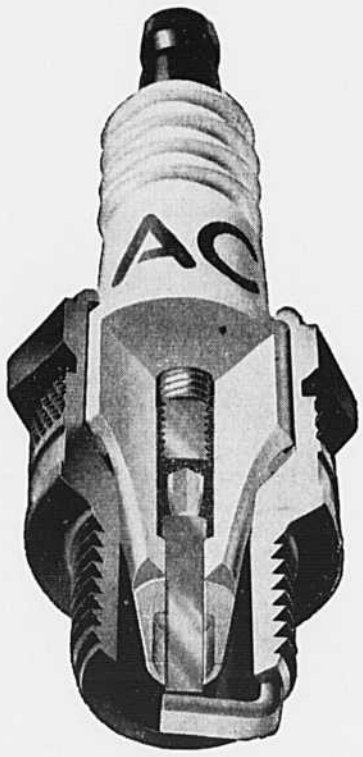
avec le BOUT CHAUD exclusif

restent propres plus longtemps
. . . donnent un lancement plus rapide
. . . accroissent l'énergie

et voici pourquoi:

Dessin exclusif d'isolant à SOMMET ANTI-CRACHEMENT!

Offre une plus longue ligne de résistance que toute autre marque de bougie aux fuites d'électricité. Dans les conditions anormales de saleté ou d'humidité, ce dessin à bourlets réduit considérablement les "courts-circuits" ou "crachements".



Joint CUIVRE-VERRE exclusif!

L'électrode centrale de la bougie AC est scellée dans l'isolant au moyen d'un joint *breveté* de cuivre et de verre. Ce joint est étanche aux gaz, et le lien mécanique est plus que suffisant pour résister à toute condition d'usage. Le joint résiste au choc de chaleur et à la vibration bien plus longtemps que la durée normale de la bougie.

Caractéristique exclusive de BOUT CHAUD!

Non seulement AC a-t-elle produit la substance de l'isolant céramique moderne qui a rendu la porcelaine désuète — mais les techniciens AC ont trouvé le moyen de former un isolant à bout long, mince et en retrait. Ce bout chauffe plus rapidement pour brûler les sous-produits de combustion qui encrassent les bougies ordinaires. Ces bouts refroidissent aussi très rapidement, pour prévenir l'allumage prématuré ou le "cognement" du moteur.

Equipement d'usine standard sur plus de la moitié des autos, camions et tracteurs construits aujourd'hui.

FILTRES À HUILE AC

FILTRES À HUILE AC
Pour une protection absolue installez un filtre AC neuf tous les 4,000 à 6,000 milles.

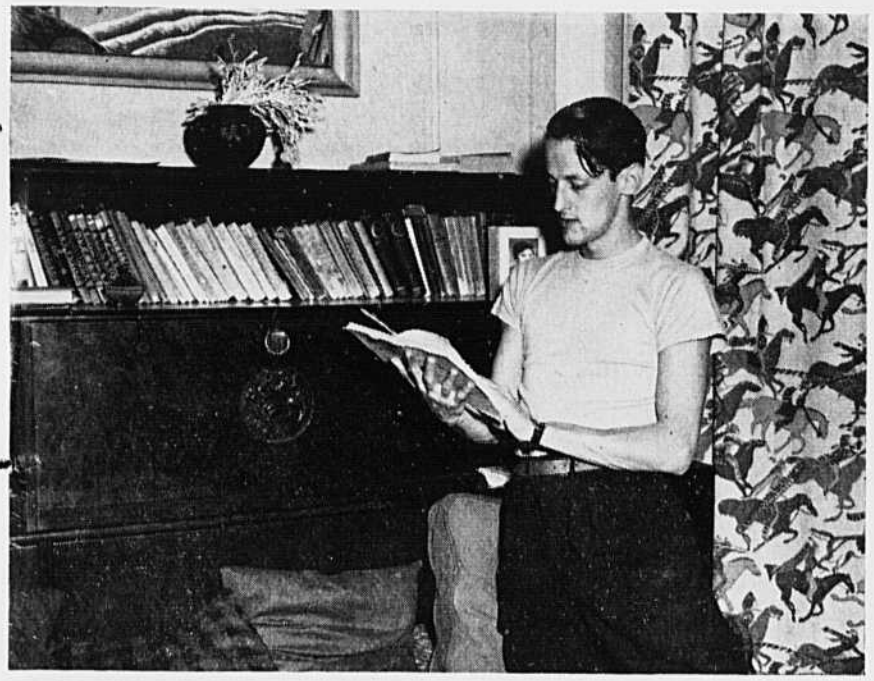
POMPES À ESSENCE AC

POMPES À ESSENCE AC
Si votre pompe à essence sert depuis quelques saisons, il serait sage de la remplacer par une pompe à essence AC neuve.

UNITED MOTORS SERVICE — DIVISION AC
GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED, OSHAWA, ONT.

AUX 4 COINS DU MONDE

✦ Selon la revue *Business Week*, la General Motors Corporation aurait autorisé ses filiales d'outre-mer à vendre des automobiles à l'URSS et à d'autres pays communistes de l'Europe. ✦ Quelques données statistiques relatives aux satellites artificiels que lanceront les Etats-Unis en 1957 viennent d'être revisées. L'on mentionne, entre autres choses, qu'au lieu de voler à 300 milles d'altitude, comme prévu, ces *oiseaux métalliques* atteindront les 800 milles et voleront à la vitesse de 18,000 milles à l'heure. ✦ Le 18 septembre dernier, des fêtes, organisées conjointement par les autorités canadiennes et américaines, ont marqué le deuxième centenaire de la construction du Fort Carillon, maintenant dénommé Fort Ticonderoga. Il fut le théâtre des rivalités franco-anglaises au Nouveau-Monde. ✦ Au cours de l'exercice financier qui se terminera en décembre, la France aura consacré 26 pour 100 de son budget au titre de l'aviation militaire. La défense aérienne de ce pays, conçue en fonction des besoins de l'OTAN, repose sur l'efficacité des avions de combat rapides et bien armés et non plus sur la flotte des lourds bombardiers pouvant exercer des représailles à long cours. C'est donc l'interception de l'ennemi dans l'air plutôt que son écrasement au sol que l'on a en vue. ✦ 152 descendants des Pèlerins du Mayflower (ces réfugiés anglais qui fondèrent le premier établissement européen aux Etats-Unis) vont entreprendre prochainement un voyage en Europe. Ce voyage est organisé par la General Society of Mayflower Descendants, qui groupe 8,700 membres de 45 Etats américains. ✦ La pratique du pari sur jeu connaît une vogue toujours croissante en Angleterre. Chaque jeudi, 7,000,000 de familles anglaises se trouvent réunies au salon pour faire le choix de leurs favoris. Un salarié sur deux joue, en moyenne, 60 cents par semaine. L'an dernier, on estime à 1,540,000,000 de dollars le total des sommes jouées, réparties comme suit : courses de chevaux, 980 millions ; courses de lévriers, 336 millions ; joutes de football, 207 millions. ✦ Les prévisions statistiques de la construction montrent que l'année 1955 sera une année record au Canada, les contrats adjugés jusqu'à la fin-août s'élevant à deux milliards de dollars. 819 millions de dollars sont affectés à la construction de maisons d'habitation, 471 au commerce, 201 à l'industrie et 472 à des fins de voirie. ✦ Au cours d'un congrès de deux semaines tenu à Paris, l'Alliance Internationale des Jeunesses Chrétiennes (YMCA) a élu président M. Charles Dunbar Sherman, âgé de 36 ans, du Libéria. C'est la première fois qu'un noir occupe ces importantes fonctions. ✦ Toutes les autoroutes de l'Allemagne de l'Ouest seront dotées d'ici 1961 d'un service de téléphone pour le dépannage et le secours aux blessés. Il y a actuellement 600 postes de téléphone sur 700 milles d'autoroutes. ✦ On vient de construire une prison de verre à Los Angeles. Les cellules sont garnies de 3 milles de cloisons de verre incassable, remplaçant les barreaux, pour faciliter l'inspection par 120 gardiens. L'édifice de huit étages aux lignes modernes s'élève au milieu du centre civique et a l'allure d'un hôtel de luxe. ✦ Selon M. Pearson, Ministre des Affaire Extérieures, les relations du Canada avec les Etats-Unis « constituent probablement le problème particulier le plus important, à part le problème général de la paix et de la guerre, qui se pose au Gouvernement fédéral dans le domaine des affaires extérieures ». Il ajoutait : « Dans le domaine des affaires extérieures, nos contacts quotidiens avec Washington et les problèmes qui se posent entre nous sont maintenant plus nombreux et plus variés qu'avec tout autre pays, y compris la Grande-Bretagne ». ✦ Après trois ans d'une lutte forcenée, les autorités militaires du Kenya croient avoir finalement pacifié le pays et retireront du pays environ le quart des forces qui y étaient postées. Le bilan de cette longue campagne montre qu'il y a eu 11,400 morts, soit 9,400 Mau-Mau. 35 colons et 500 soldats. ✦ D'après l'agence Reuters, M. Clarence Morse, président de la Commission Maritime des Etats-Unis, a révélé dernièrement à Southampton que l'on construira un paquebot semblable au *United States* (53,000 tonnes), détenteur du record de vitesse sur l'Atlantique. Ce paquebot coûterait plus de 100 millions de dollars et il faudra trois années pour le construire. Il serait prêt en 1960. ✦ En 1955, soit dix ans après la fin de la guerre, l'Allemagne de l'Ouest estime que près de cent mille prisonniers de guerre languissent encore dans les camps soviétiques. La Russie prétend n'en détenir que 5,000. ✦ Au programme du Festival d'Edimbourg, on a pu entendre un trio formé des noms les plus célèbres du monde musical contemporain. Réunis sur le même plateau se trouvaient le pianiste anglais Solomon, âgé de 53 ans, le violoniste français Zino Francescatti, 50 ans et son compatriote Pierre Fournier, violoncelliste, 49 ans. ✦ A Vienne, ce mois-ci, c'est la fin des patrouilles alliées formées d'un soldat américain, d'un soldat russe, d'un français et d'un anglais. Par suite de la signature du Traité d'Etat qui assure à l'Autriche sa souveraineté, les troupes d'occupation seront définitivement retirées de ce pays. ✦ D'après une communication reçue, on présume que M. Claude Dumont-Desgoffe, anthropologiste français âgé de 28 ans, qui était à effectuer une étude sur les Esquimaux des iles Belcher pour le compte du Ministère du Nord canadien et des Ressources nationales, s'est noyé le 6 août dans les eaux de la baie d'Hudson. M. Dumont-Desgoffe et deux compagnons esquimaux ont disparu alors qu'ils faisaient en canot le trajet entre le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Belcher, et Eskimo-Harbour. ✦ Le coût de construction moyen d'une voie ferrée du Canadien National par mille de voie double est de 160,000 dollars.



Jean Brousseau, dans sa bibliothèque. La famille des Brousseau est pour Québec ce qu'est celle des Gascon à Montréal. Ils sont sept frères et une soeur qui, presque tous, se destinent à une carrière d'artiste. — A droite, une photographie de Marc Brousseau, frère de Jean. Marc est en ce moment à Paris, où il vient de débuter au théâtre.

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

Les sept frères BROUSSEAU

par Lucette Robert

IL ÉTAIT UNE FOIS un grand immeuble de quinze étages qui — véritable Tour de Babel — accueillait les voyageurs du monde entier. Les palmiers verts ne réussissaient pas à donner à son foyer l'air d'en être un, et les clients le traversaient en ligne droite pour atteindre le mystère de leur chambre. Ah ! si les murs pouvaient parler ! Ce qu'ils doivent en entendre dans un hôtel où se trafiquent des affaires, où se trahissent des serments, où se font et se défont des fortunes ! Mais les murs ont parlé ; ils parlent. De ces chambres transformées en studios nous arrivent les échos de tous ces drames humains. Le scénariste semble avoir été aux écoutes de tous ces mots ("Words ! Words !" dirait Shakespeare) qui nous lient ou nous séparent, et le caravansérail attire aujourd'hui les comédiens, les musiciens, les peintres, les techniciens, les écrivains de notre pays — et même de l'étranger pour le Service International dont la voix se fait entendre autour du globe. L'hôtel des voyageurs est devenu Radio-Canada.

Voilà pourquoi il est imprudent de dire d'un nouveau comédien sur ses ondes ou son écran : « C'est un débutant », car cet artiste peut déjà être connu à Québec, Rimouski, Dolbeau, Nicolet, Mont-Joli, St-Joseph d'Alma, Chicoutimi et Ste-Anne de la Pocatière. C'est le cas de Jean Brousseau dont la réputation était établie avant qu'il vînt jouer à Montréal, et dont la remarquable famille sera pour Québec ce qu'est celle des Gascon à Montréal. Ils sont sept frères (dont le dernier, « Pierre », ne connaît pas encore *le don* que son rang lui attribue) et une soeur « Odette » qui prépare déjà une carrière musicale. Presque tous se destinent à une carrière d'artiste : « Claude », annonceur à C.K.C.H., de Hull, est peintre et décorateur. Avant de faire les décors du « Pont-Neuf », troupe canadienne-française d'Ottawa, il avait créé ceux de « Poil de Carotte » à Québec. « Hervé », étudiant en pédagogie à l'Université Laval de Québec compose des chansons dont il est également le parolier. Vous en avez entendu quelques-unes (chantées par l'auteur) à « P'tit bonheur » et au programme radiophonique de Guy Beaulne « Blague à part ». Il apporte quelque chose de neuf dans cet art où il y a tant d'imitateurs. A l'âge de la romance, de la sentimentalité, il ose employer la gouaillerie et l'humour. « Camille » est annonceur à Montmagny et « Jacques » est fonctionnaire . . . pour soutenir la réputation de Québec qui comprend au moins un employé civil par famille.

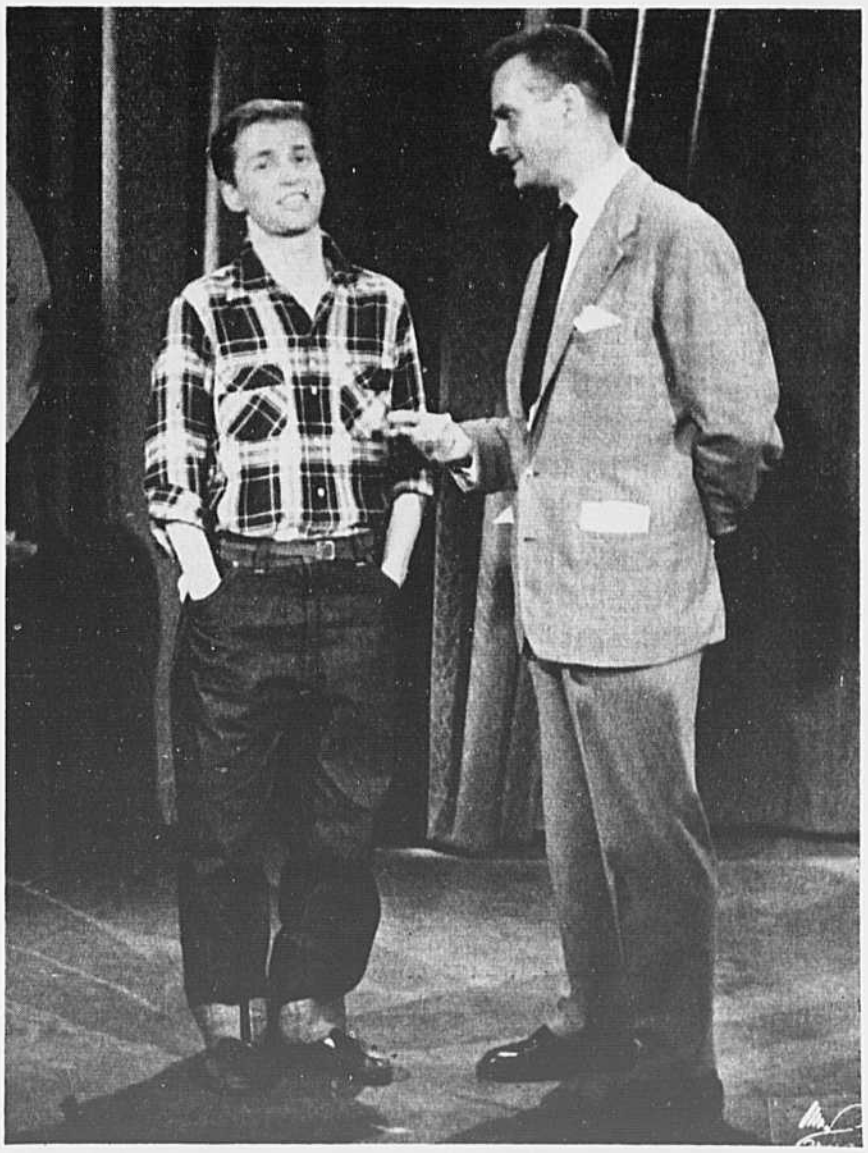
Les deux comédiens sont Jean et Marc. Le premier fit ses études à l'Ecole Supérieure de Limoilou et acquit ses notions de théâtre et de diction avec Roland Chenail et Roland Lepage. Il débuta avec « Les Apprentis » (dont le directeur, Pierre Hébert, est le frère de la poétesse Anne Hébert) dans le « Noël sur la Place » de Ghéon, joué à l'Institut canadien avant la Messe de Minuit — et reprit de nombreuses fois dans les environs de Québec. Pendant ses trois années d'association avec cette troupe il joua encore dans « La farce du pendu dépendu », « Georges Dandin », « Théodore cherche des allumettes », « Les Irascibles », etc. Il se joignit ensuite, pendant quatre ans, aux Comédiens de Québec dirigés par Pierre Boucher pour être l'interprète d'une pièce italienne (selon le canevas de la *comedia del arte)* « Les trois Jumeaux vénitiens », « Le mariage forcé » de Molière, « Un Monsieur qui prend la mouche » de Labiche. Ce théâtre donnait ses spectacles à la Salle Montcalm, aux cours d'été de Laval et dans les villes environnantes. Il joua également à la radio les pièces des « Trois de Québec », le théâtre de C.H.R.C., et fit les tournées d'été. Spectacles de fortune, pièces médiocres, mais qui apprennent au comédien à se tenir en scène, à savoir gesticuler avec naturel... et à apprendre un texte par coeur. Sous le nom de Jean Corbin, le jeune homme préparait sa carrière de comédien, cependant qu'il gagnait durement sa vie sous celui de Jean Brousseau : commis dans une compagnie de Fiducie, douanier au port, annonceur à C.B.V.

Tant de zèle faillit alors lui jouer un vilain tour, car il eut une dépression nerveuse après avoir joué au Théâtre Ford en mai 1954, et ne put reprendre ses contrats à Montréal qu'en décembre suivant. Mais que de rôles intéressants dans une année ! Celui du futur pasteur, ami de Joseph (Robert Gadouas) dans « Moira » de Julien Green ; le fils dans « L'impasse » avec Denyse Pelletier ; Spark dans « Fantasio » de Musset ; des rôles dans « Trente secondes », « C'est la loi », etc.

A la radio, il est recherché comme narrateur de poèmes et de contes : « Naissance du poème », « L'âme des poètes », « Témoignage de notre poésie », « Rue St-Vincent » (sur la carrière du chansonnier Aristide Bruant). Au théâtre, il créait cet été au Centre d'Art de Ste-Adèle, une pièce de Marcel Dubé « Le chant des cigales » montée par le Théâtre-Club.

Jean Brousseau est responsable de la carrière de son frère Marc qui remporta un 1er Prix d'Interprétation au Festival d'Art Dramatique du centre de Québec. Doté d'une bourse du Gouvernement provincial, celui-ci est à Paris où il vient de débuter au théâtre après avoir étudié avec Mme Dussanne, Maurice Escande, Pierre Bertin et Maurice Brimond. Après avoir joué «La fable de l'enfant échangé » de Pirandello au Studio des Champs-Elysées, il participa au Festival Alphonse Daudet en Provence et joue avec des tournées en provinces françaises.

Je souligne, en terminant, ce qu'a de faux la légende de l'artiste bohème et paresseux. Elle n'existe certainement pas dans la famille Brousseau de Québec où le peintre est aussi annonceur, où le comédien fut douanier et où l'étudiant en pédagogie est cigale et fourmi à la fois. Voilà de quoi apprendre à respecter le travail dans son sens le plus poétique et le plus noble.



Hervé Brousseau et Paul Dupuis, au cours de l'émission "Au p'tit bonheur". Hervé, étudiant en pédagogie à l'Université Laval, compose des chansons dont il est également le parolier.

Dessin fantaisiste, croyez-vous ? Ce décor nous semble beaucoup plus près de nous depuis les récentes déclarations des savants et des hommes d'Etat sur le lancement prochain des satellites artificiels qui encercleront la terre et iront recueillir dans la stratosphère des renseignements scientifiques.

Une réalité prochaine : les voyages dans Mars, Vénus et la Lune

par MICHEL FLORENTIN

« Le temps des aventures, des grandes explorations, est révolu », lisait-on souvent ces dernières années.

L'aventure n'a jamais été aussi proche. Une aventure qui d'emblée place l'homme de la rue devant la réalité de ce qui lui paraissait une chimère réservée aux enfants et à la littérature : l'exploration interplanétaire.

La plus grande aventure humaine commence comme un jeu : un petit ballon « de basket-ball » que l'on envoie d'un coup de fusée à 900,000,000 de pieds, pour qu'il y joue à imiter la lune.

Dénommé l'« Oiseau », ce petit ballon inaugure l'ère des satellites artificiels, qui ne sera elle-même qu'un prélude aux voyages intersidéraux des astronefs à équipages humains.

Cette enquête vous fera assister « en avant-première » au départ du satellite, puis à l'étrange histoire de ses origines, remontant à un rêve de destruction de Hitler. Vous pourrez suivre les diverses phases de la création du satellite, et celles de son système propulseur, la « rocket composite ». La course à la conquête de l'espace a commencé, mais ne sont encore en ligne que les Américains, les Russes, et, loin derrière, les Anglais.

Devançant le stade actuel de la technique, les savants réunis au Congrès d'Astronautique de Copenhague en août dernier, préparent déjà les voyages dans Mars et dans Vénus. Mais l'homme ne sera pas le premier habitant de la Terre qui visitera les espaces sidéraux. Comme sur notre planète, il sera précédé par des singes... trois petits singes-cobayes auxquels sera réservé un étrange destin : premiers voyageurs de l'espace et martyrs de la Science.

Les plans américains pour la fabrication et le lancement de ces sortes de planètes artificielles ont été conçus « entièrement à des fins scientifiques ». Les enseignements que ces expériences interplanétaires permettent de recueillir seront mis à la disposition de tous les savants du monde « y compris, bien entendu, de ceux de l'Union soviétique ».

Le projet interplanétaire américain devrait aboutir à l'expérience suivante : entre juillet 1957 et décembre 1958, un ou plusieurs objets « ayant la forme et le volume d'un ballon de basket-ball » seront projetés au moyen d'une fusée à une distance de 192 à 288 milles à travers l'espace.

La vitesse du satellite atteindra 17,000 milles à l'heure. Une fois arrivé à une certaine altitude au-delà des couches connues de l'atmosphère terrestre, ce satellite artificiel sera libéré et se propulsera ensuite autour de la terre grâce à la vitesse acquise et sans être soumis à la loi de la gravitation terrestre.

Ce petit laboratoire flottant serait constitué par un cylindre métallique tournant autour d'une antenne centrale dépassant le cylindre à chacune de ses extrémités. Le satellite aurait 1 pied de diamètre, et pèserait environ 50 livres (les instruments seuls pesant 40 livres). Ces instruments consisteront en compteurs Geiger, en compteurs d'électrons, en détecteurs de rayon X et de rayons cosmiques, en cellules transformatrices de lumière solaire en électricité, en préleveurs d'atmosphère, et comprendront également des mesureurs de magnétisme, un radar, un gyorscope (appareil utilisé pour l'étude de la rotation de la terre).

Le satellite possède deux « yeux », l'un de verre filtrant qui ne laisse passer que les rayons X du soleil, l'autre de beryllium, qui ne capte que les ultra-violets.

Des avions patrouillant dans les régions polaires enverront des signaux de radio à l'« Oiseau » toutes les 90 minutes. Ces signaux mettront en marche un minuscule poste émetteur qui transmettra, au moyen d'une bande magnétique, les renseignements recueillis par les appareils de l'« Oiseau ». Afin de diminuer le poids total de l'engin, le poste émetteur fonctionnera probablement à l'aide d'une pile solaire. Tous les pays du monde seront avisés des longueurs d'ondes des émissions, qu'elles seront ainsi en mesure de capter. On sait déjà que le satellite sera projeté dans l'atmosphère en trois étapes, au moyen d'une fusée Viking, du type du V2 allemand, adaptée pour la circonstance, et lançant l'« Oiseau », en même temps que deux autres fusées, à une altitude de 48 milles, où une deuxième fusée la relaiera, jusqu'à 192 milles environ, où s'allumera la troisième fusée.

« Ce satellite », dit le Dr Spilhaus, membre du Comité National des Etats-Unis pour l'Année Internationale de Géophysique, certains d'entre vous pourront à peine le percevoir à l'oeil nu, au crépuscule, mais vous pourrez tous le distinguer à l'aide de jumelles ; il sera illuminé par le soleil, exactement comme la Lune. Sa marche sera suivie par des télescopes, et par radio, à condition d'être équipé à cet effet.

Combien de temps durera le satellite ? « Plusieurs jours », dit le Dr Waterman, directeur de la National Science Foundation, « plusieurs semaines, si nous avons de la chance, au cours desquelles il fera le tour de la Terre toutes les 90 minutes ».

Lors de la fameuse conférence de presse du 29 juillet, les journalistes réunis à la Maison Blanche avertirent le Chargé de Presse James Hagerty qu'ils allaient sans doute poser quelques questions assez naïves aux savants réunis pour la circonstance.

— Je les ai déjà prévenus de cela, répondit M. Hagerty. D'ailleurs, vos questions ne sauraient être plus naïves que celles que je leur ai déjà posées moi-même.

Il y eut en effet des questions naïves. Un journaliste voulut savoir si l'« Oiseau » se rendrait sur la Lune, un autre demanda si on pouvait vraiment le comparer à un oiseau. Il y eut aussi des questions auxquelles les savants n'étaient pas en mesure de répondre, celles notamment qui avaient trait aux matériaux composant le satellite, ce point étant encore au stade des recherches. Mais la plupart cherchaient à obtenir des précisions sur l'utilité scientifique d'un satellite, qui existerait si peu de temps.

— Même si le satellite ne devait exister que deux jours, répondit un physicien, nous en aurions retiré une masse d'informations.

Le laboratoire miniature ainsi « placé » dans l'espace, pourra étudier non seulement, comme l'ont déjà fait des fusées d'essai, les rayons X et ultra-violets, ainsi que les phénomènes de l'aurore boréale, mais les propriétés de l'ionosphère, qui réfléchit les ondes de la radio, et celles des noyaux atomiques provenant de l'infini. De précieuses indications pourront en outre être recueillies sur les causes des orages magnétiques, ce qui permettrait une amélioration des communications radiophoniques et téléphoniques.

La lumière réfléchie par la terre

pourrait être mesurée par le satellite, ce qui aiderait à déterminer l'étendue des masses nuageuses et de faire des prévisions météorologiques valables pour toute une saison. L'« Oiseau » pourrait enfin également apporter une solution au problème de l'origine des rayons cosmiques. Le Dr Fred Singer, le créateur de la « Souris », prototype d'après lequel sera bâti l'« Oiseau », affirme qu'en ce domaine les possibilités sont immenses, car une étude systématique des rayons cosmiques ouvrirait de nouvelles perspectives aux recherches sur la nature des forces nucléaires.

L'« Oiseau » émettra sans doute des vapeurs de sodium, dont la lumineuse traînée jaune le rendra visible aux Terriens, et dont l'étude pourra fournir des renseignements sur les courants aériens existant dans les couches supérieures de l'atmosphère.

L'« Oiseau » qui, après avoir été projeté par la dernière fusée, gravitera autour de la Terre, se rapprochera peu à peu de celle-ci, et, au bout d'un certain laps de temps, il entrera en contact avec l'atmosphère terrestre. Le ralentissement dû à sa faible traînée aérodynamique dans l'air raréfié le précipitera vers la Terre, où la chaleur dégagée par le frottement avec une atmosphère plus dense sera telle que le satellite se désintégrera.

Mais le premier pas aura été fait vers la conquête d'univers inconnus. « Avant de voler dans l'espace, il faut y ramper », a conclu à la conférence de Washington le Dr Spilhaus.

L'idée de parcourir les espaces infinis a hanté au long des siècles les mythes et les rêves humains. Icare voulait atteindre le Soleil. En l'an 160 après J. C. le poète grec Lucien envoyait Ulysse dans la lune. En 1865, Jules Verne écrivait le premier de ses deux romans axés sur les voyages dans la Lune, qui alimentèrent les imaginations de plusieurs générations de garçonnets.

Sur le plan purement scientifique, Newton fut le premier à annoncer les lois du mouvement et de la gravitation universelles.

Mais c'est seulement grâce aux fusées que ces rêves sont devenus réalisables.

Il est triste de l'admettre, mais les guerres ont permis la plupart des grandes découvertes. Les rêves fantastiques de quelques écrivains clairvoyants entrent alors dans le domaine de la science.

Pendant cette dernière guerre, Hitler possédait, au nombre de ses armes secrètes, le « miroir de l'espace ». Ce rêve de destruction du Fuëhrer consistait en un lancement de super V2, qui eussent apporté, pièce par pièce, aux confins de l'atmosphère, un énorme miroir. Là-haut, pour le reconstituer, serait envoyée une équipe d'hommes vêtus et agissant comme ces voyageurs interplanétaires décrits dans les romans d'anticipation. Ces volontaires de la mort, car pour eux le retour sur Terre eût été chose impossible, auraient pu, en concentrant les rayons du soleil, brûler n'importe quelle armée et incendier n'importe quelle ville du globe.

Hitler, à ce moment-là, crut qu'il allait gagner la guerre. Von Braun, quand survint la défaite, dessinait déjà une fusée capable de frapper New-York, tandis que Hermann Oberth, dont Von Braun, avait été l'élève, mettait au point le projet du « miroir de l'espace ».

Quand la guerre se termina, les savants russes aussi bien que les américains, se disputèrent les savants allemands, n'ignorant pas l'importance des recherches en cours. Ce furent les Américains qui récupérèrent von Braun et son équipe, composée à cette époque d'une centaine de spécialistes.

Von Braun est né en 1912 à Wirsitz, en Allemagne. Fils de riches propriétaires terriens, il fit en Suisse des études d'ingénieur. Sa passion pour les voyages interplanétaires naquit un jour après la lecture d'un ouvrage d'anticipation. Dès lors, la fusée devint le centre d'intérêt de son existence. Quand, en juin 1932, il obtint son diplôme d'ingénieur, il étonna ses propres professeurs en leur révélant qu'il avait fait partir 85 fusées qui avaient atteint l'altitude de 9 milles, à une vitesse supérieure à celle du son. Par la suite, Verner von Braun fonda un club d'adeptes enthousiastes, construisit un terrain de décollage, des ateliers, et mit au point de nouvelles fusées.

L'écho de ces performances parvint à Berlin, et en 1933 Goering appela le jeune savant la possibilité de créer une taine d'autres spécialistes en la matière.

Lors du Traité de Versailles, les nations signataires n'envisageant pas la fusée comme arme de guerre, n'avaient pas songé à mettre celle-ci au nombre des armes interdites à l'Allemagne. Hitler, qui au contraire avait aussitôt vu dans les recherches du jeune savant la possibilité de créer une nouvelle arme de destruction, accorda en 1936 à von Braun une subvention de 20 millions de marks. Ces recherches aboutirent aux quelques 3600 V2 qui s'abattirent sur l'Angleterre à la fin de la guerre de 1940-1945.

Lorsque les Américains s'emparèrent de ces projets, la science moderne n'était pas encore mûre pour de telles découvertes.

La revue américaine « Life » publia en bonne partie les dessins du projet du « miroir de l'espace ». Mais les spécialistes américains crièrent à ce moment-là au rêve utopique et les projets apportés d'Allemagne terminèrent dans un tiroir poussiéreux, parmi d'autres projets considérés alors comme irréalisables.

Il fallut l'imagination de James Forrestal, alors Secrétaire d'Etat à la Défense, pour déterrer et épousseter ces projets. Le Secrétaire à la Défense avait à cette époque entre les mains des données scientifiques suffisantes pour lui permettre de comprendre la portée de ces études. Il ne s'agissait même plus, comme Hitler l'avait prévu, d'envoyer sur ce miroir des hommes voués à une mort certaine. En effet, si au temps d'Hitler la radio se serait avérée impuissante à guider à de telles distances un satellite artificiel, désormais le radar pouvait assumer cette tâche.

Le 24 janvier 1946, la presse recevait le communiqué suivant :

« Le Signal Corps de l'Armée Américaine a réussi récemment à envoyer sur la Lune une onde radar, qui, aussitôt réfléchie, a pu être captée à nouveau sur la Terre ».

Cette nouvelle amusa la plupart des gens, croyant qu'il s'agissait de l'un de ces innombrables jeux auxquels ont l'habitude de se livrer les savants. Mais pour Forrestal, cet exploit apparemment gratuit devenait le moyen de réaliser son rêve. Avec le radar, il aurait pu contrôler les instruments capables de remplacer avantageusement un équipage humain. Les savants étaient alors en possession de tous ces instruments, les uns tenus secrets, les autres déjà connus. Ainsi de la minuscule pile atomique capable de fournir de l'électricité au satellite, du cerveau électronique destiné à calculer la course ; ainsi du robot qui calcule automatiquement la vitesse et la direction d'une fusée, puis corrige ces données au fur et à mesure, de la station météorologique automatique. Et encore des compteurs de rayons gamma, de rayons ultra-violets, de rayons cosmiques, des compteurs d'électrons de densité magnétique, etc... etc...

Alors James Forrestal s'enferma dans son bureau, décrocha le téléphone, et appela les diverses sociétés de fabrication et demanda le poids de chaque instrument. Il fit l'addition, et l'énorme miroir de l'ère d'Hitler pesant plusieurs tonnes se réduisit à un petit « ballon de basketball » ne pesant que 60 livres.

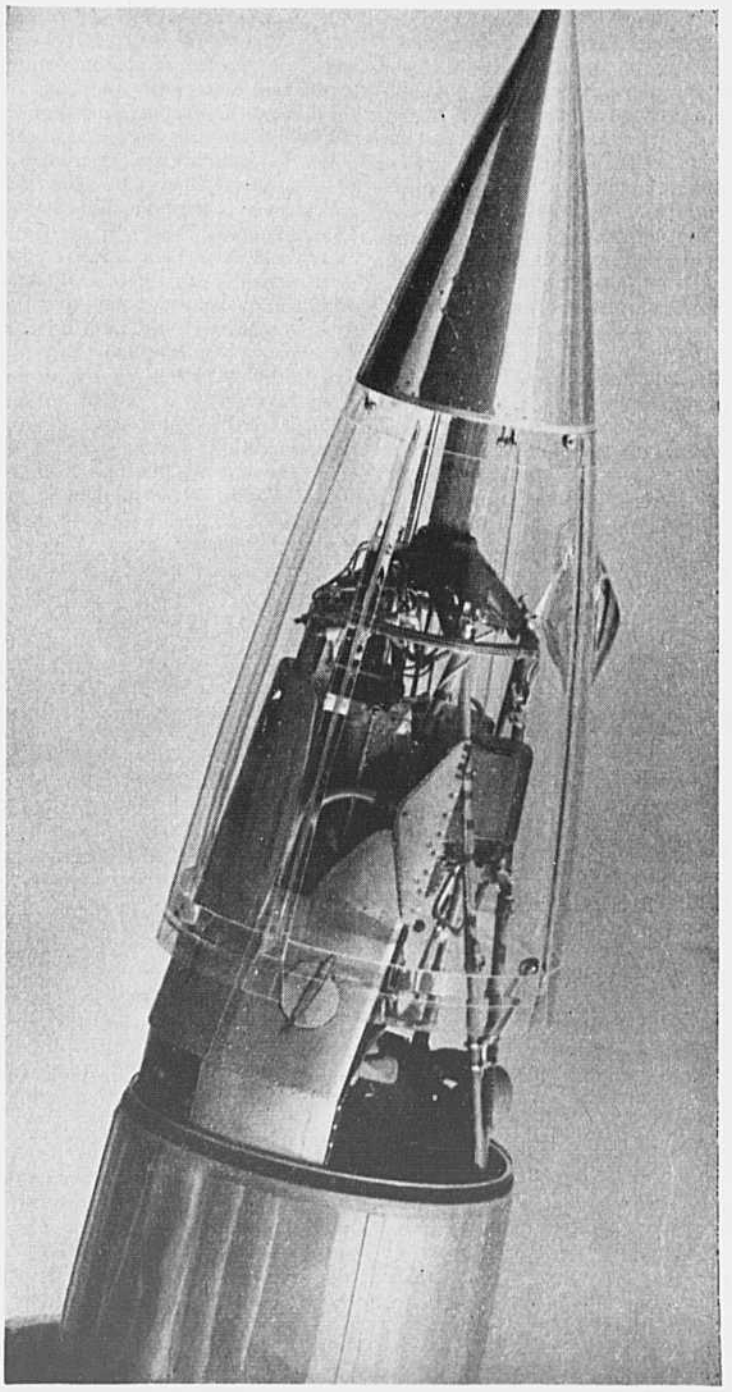
Quelques jours plus tard, le Congrès, qui examinait le budget aux armements présenté par le Secrétaire de la Défense, trouvait, tout en bas du rapport annuel sur les armes nouvelles, après le sous-marin atomique et l'hélicoptère transport de tanks, la note suivante : « Earth Satellites Studies » (Etudes des Satellites de la Terre).

La surprise fut telle, dans les milieux militaires et politiques, et dans la presse américaine, que l'on trouva une seule explication logique à la chose : Forrestal devait être fou. De nombreux journaux du monde entier, et un certain nombre de ses propres collègues, ne se privèrent pas de traiter ouvertement Forrestal d'illuminé, à la suite de plusieurs conférences de presse où le Secrétaire d'Etat faisait allusion à ses plans, en termes plus ou moins voilés. Ceux-là ont eu l'occasion de se faire d'amers reproches lors du récent communiqué de la Maison Blanche, qui ne sont que l'application des projets du « visionnaire » Forrestal. Celui-ci n'avait été en l'occurrence qu'un haut fonctionnaire remarquablement documenté auprès des savants et des industriels, le premier dans son pays à avoir compris la valeur des armes nouvelles. Jour et nuit, négligeant les sarcasmes, il secondait pas à pas les efforts des chercheurs.

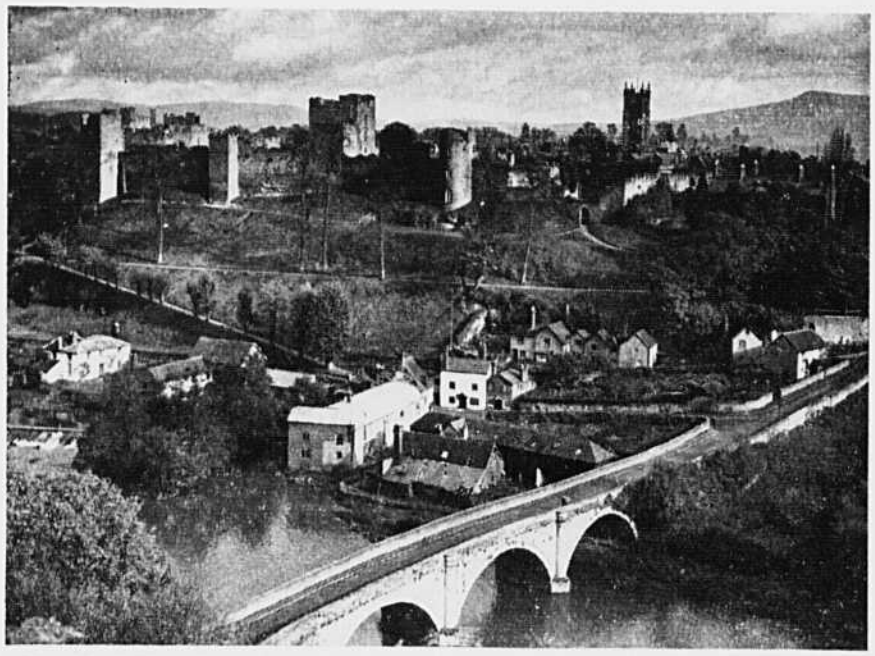
Perdu dans les recherches sur les espaces sidéraux, il ne songeait pas aux très humaines limites de ses propres forces. Un soir, quelqu'un s'étonna de voir de la lumière dans son bureau, plus tard encore que d'ordinaire. On le trouva, demeuré seul dans l'immense building, en proie à une brutale dépression nerveuse. Il fallut le transporter d'urgence à l'hôpital de Bethesda, près de Washington.

Là, il parut se rétablir. On le laissa circuler librement à travers les couloirs des vastes locaux. Un soir, on le vit fumer mélancoliquement une cigarette, accoudé à une fenêtre du cinquième étage de l'hôpital. L'instant d'après, il

[*Lire la suite page 43*]



Comme un doigt pointé vers le ciel, le nez d'une fusée prête à partir. Les mécanismes compliqués de l'oiseau-satellite n'ont pas été dévoilés mais ils lui permettront de voler à la vitesse de 18,000 milles à l'heure.



Vue du château-fort de Ludlow, sur sa colline au milieu de la petite ville de Ludlow, dans le Shropshire ; au pied de ses murs deux rivières se rejoignent et lui tiennent lieu de fossé protecteur.

Vue du château-fort de Warwick, au pays natal de Shakespeare. A l'origine, simple forteresse, puis rebâti et agrandi, ce château devint une imposante résidence.

Les Châteaux Hantés d'Angleterre

L'Angleterre est, comme on sait, le rendez-vous favori des fantômes, en quelque sorte leur terre d'élection. On a pu dire qu'elle possède infiniment plus de fantômes que n'importe quel autre pays au monde. Les histoires de revenants que l'on y raconte sont innombrables, au point de former un thème de conversation permanent. Il n'est pour ainsi dire pas de demeure historique qui n'ait sa chambre hantée et son fantôme familier. Non seulement les résidences royales ne font pas exception à cette règle quasi générale, mais les fantômes y sont particulièrement nombreux et s'y montrent particulièrement démonstratifs.

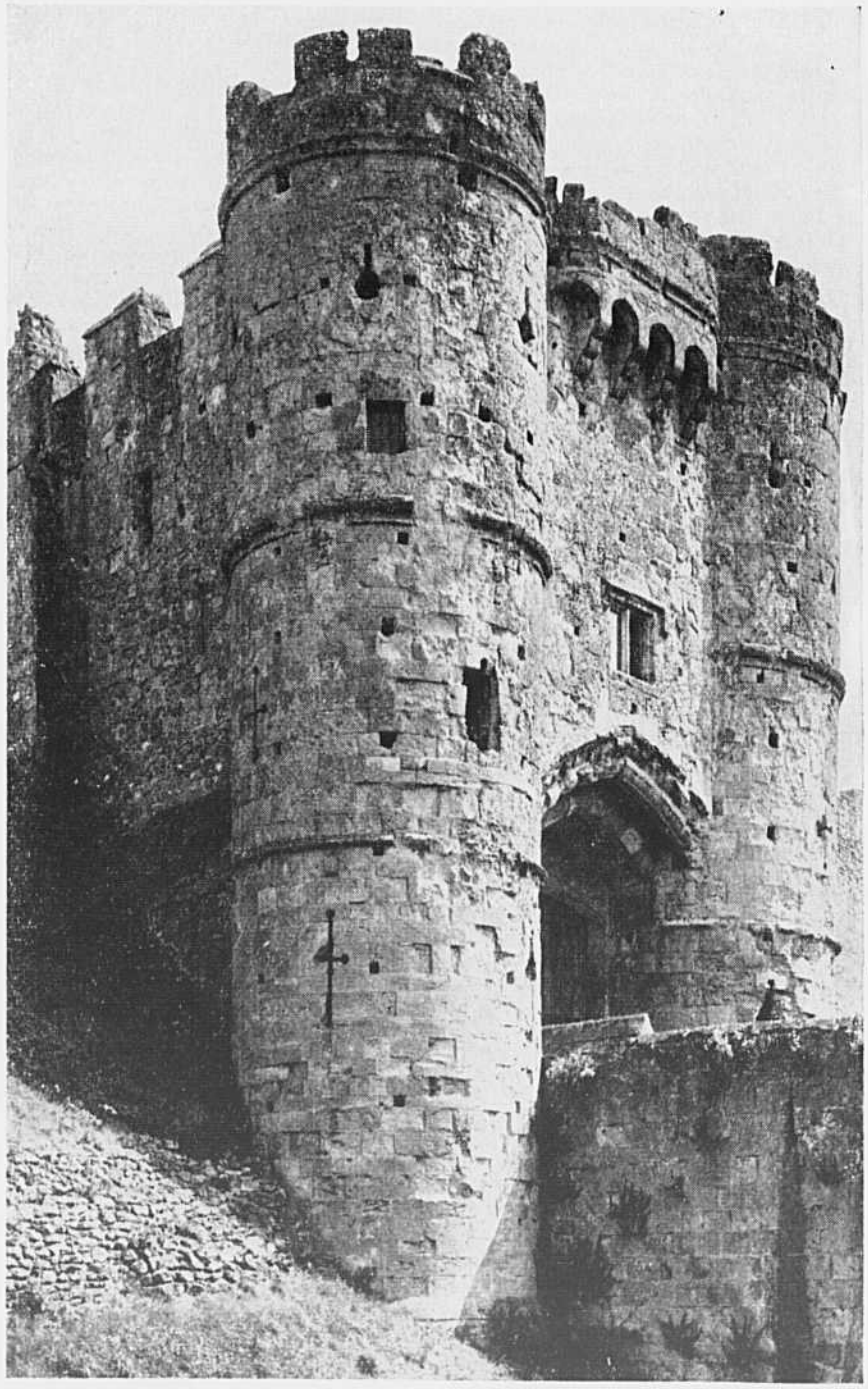
Au château de Sandringham, où la famille royale vient traditionnellement passer ses fêtes de fin d'année, on a pratiquement renoncé à utiliser une partie des bâtiments. La dernière personne à y avoir habité, en 1947, fut le prince Christophore de Grèce qui déclara qu'il ne croyait absolument pas aux fantômes et qui, malgré les avertissements qu'on lui prodigua, tint à y être logé. On lui donna donc satisfaction. Mais le lendemain, au breakfast, on vit apparaître le prince complètement défait, tremblant comme une feuille et pouvant à peine articuler ses mots pour dire que pour tout l'or du monde il n'y passerait pas une autre nuit. Il raconta qu'il était en train de lire dans sa chambre quand il eut brusquement l'impression qu'il se passait quelque chose d'insolite. Il se retourna et aperçut dans une glace la tête d'une jeune femme d'une admirable beauté et dont un petit masque noir couvrait les yeux... D'une voix angoissée qui vous glaçait le sang, la jeune femme exhalait des plaintes déchirantes. L'apparition était, paraît-il, celle d'une marquise de Cholmondeley qui, dans les temps passés, était vainement venue implorer la protection du roi contre la cruauté sadique de son mari.

Les revenants qui hantent les autres résidences royales sont, à ce que l'on dit, encore beaucoup plus effrayants. Le château de Balmoral est régulièrement visité par un spectre dont les yeux injectés de sang, fulgurants et d'un éclat insoutenable, vous clouent littéralement au sol. Le roi Edouard VII avouait que ce fantôme était inimaginablement terrifiant, mais ajoutait en riant qu'il avait au moins un avantage. Lorsqu'il apparaissait, la peur vous donnait une telle fièvre que c'était le seul moment où l'on arrivait à avoir chaud dans cette immense demeure humide dont les habitants grelottent toujours de froid.

A Hampton Court, la grande Galerie d'Argent voit passer de temps à autre les fantômes de deux femmes du roi Henri VIII, Jane Seymour et Catherine Howard, qui se tordent les mains avec un air de désespoir inexprimable en poussant des gémissements atroces et des cris aigus.

Le château de Windsor est encore plus infesté de revenants. Le fantôme d'un chasseur du nom de Herne qui, au dix-huitième siècle, s'est pendu à un arbre du parc, y poursuit, à la tombée de la nuit, ses exercices cynégétiques à travers les salons et mène un tapage infernal. Il y a toute une suite d'appartements qui est condamnée. Ni les enfants royaux, ni la reine Elisabeth, ni le duc d'Edimbourg n'y mettent jamais les pieds, car on risque d'y

[*Lire la suite page 44*]



Les châteaux-forts de Grande-Bretagne sont étroitement associés à bien des chapitres romantiques d'Angleterre. En Ecosse, des châteaux-forts romantiques se dressent sur des rochers qui dominent les environs ; au pays de Galles, le fils aîné du roi Edouard Ier d'Angleterre, plus tard le premier prince de Galles, naquit en 1284 au château-fort de Carnarvon. Le château de Ludlow, dans le Shropshire, est de ceux auxquels se rattachent le plus de légendes. Il date du douzième siècle. Il évoque plusieurs histoires romanesques. Vue de la porte barbicane du château-fort de Carisbrooke, dans l'île de Wight. C'est dans ce château normand que le malheureux roi Charles Ier d'Angleterre fut emprisonné avant d'être décapité en 1649.

"LE SAMEDI" présente en exclusivité :

LE SURVENANT

Un chapitre par semaine du grand roman de GERMAINE GUEVREMONT

QUARANTE-CINQUIEME EPISODE

Le Samedi Saint, Angélina se rend à « L'Ami du Navigateur » où, tel que convenu, le Survenant doit la rejoindre afin de se procurer des vêtements neufs pour la fête de Pâques. Elle l'attend patiemment et fait les cent pas devant le magasin dans l'espoir de le voir arriver. A la fin, lasse d'arpenter ainsi le trottoir, elle se hasarde à demander à un journalier qui travaille tout près s'il n'a pas vu entrer à l'hôtel voisin « un grand gars, la tête frisée, un beau sourire aux lèvres ». A la réponse négative mais sympathique du vieux, des larmes de honte et de chagrin montent aux yeux d'Angélina.

Embusqué dans l'entrée d'un magasin, Beau-Blanc est volontairement témoin de la scène. Au moment où Angélina se prépare à quitter les lieux il sort de sa cachette et l'aborde pour lui apprendre qu'il a vu le grand-dieu-des-routes en joyeuse compagnie dans la Petite-Rue. Angélina feint de ne pas le croire mais elle ne s'en sent pas moins malheureuse. Elle s'en retourne tristement au Chenal du Moine.

Bedette, un peu plus tard, aperçoit dans le Carré Royal, à Sorel, des navigateurs qui causent avec animation. Croyant reconnaître la voix du Survenant, elle s'approche du groupe et, se rendant à l'évidence, elle apostrophe sans gêne ce dernier qui lui répond de façon assez cavalière. Il la suit à l'écart cependant. Froissée de la réception qu'il lui fait, elle lui reproche d'engager Joinville sur une mauvaise voie.

Sur un signe de ses compagnons, le Survenant abandonne Bedette et retourne auprès d'eux.

Le lendemain, jour de Pâques, les jeunes, Bedette en tête, étrennent des costumes ou des chaussures à la mode, qu'ils sont fiers d'exhiber après la grand-messe. Seule Angélina Desmarais marche, les yeux bas, et se hâte lorsque soudain elle entend le grand'rire du Survenant. Il lui rapporte un petit cornet de bonbons. Elle sent toute sa peine s'évanouir.

Mais où est Joinville ?

Le retour de Joinville.

Pierre-Côme Provençal n'était pas le seul à s'inquiéter du sort de Joinville. Rose de Lima Bibeau se tourmentait à son sujet au point d'en perdre le boire et le manger.

— Oh, mon pauvre petit Joinville, ne cessait-elle de se demander. Te reverrai-je jamais ?

Fort romanesque, elle croyait Joinville aux prises avec des bandits qui le martyrisaient dans l'ombre.

Bien que ce fût l'époque des vacances de Pâques, elle préférait passer la plus grande partie de son temps à l'école où elle pouvait s'abandonner sans témoin à sa peine.

Pendant qu'Angélina Desmarais attendait le Survenant en face de « L'Ami du Navigateur » et que Bedette, un peu plus tard, trouvait l'étranger à parler avec des navigateurs, dans le Carré Royal, Joinville reprenait le chemin de la maison, ne sachant trop comment il serait accueilli par son père. A la vérité, il se sentait moins valeureux que lors de son départ pour Sorel, alors qu'il jurait à Pierre-Côme de ramener le Survenant au Chenal du Moine.

Comme il passait devant l'école, il crut bon d'y arrêter afin de pressentir Rose de Lima sur la réception qui l'attendait chez lui. Il ne doutait pas que la petite maîtresse d'école ne fût là. Maintenant qu'il était en sa présence et bien en vie, elle oubliait tous les dangers auxquels elle l'avait cru exposé pour ne songer qu'aux tourments qu'il lui avait causés. De plus, vexée de le retrouver échevelé, avec des habits froissés, et vert de fatigue, elle commençait à estimer moins poétique l'aventure de Joinville.

— Ah ! mon pauvre Joinville, dans quel état tu nous reviens ! s'exclama-t-elle, plus pincée que jamais, en l'apercevant.

Ce langage affecté déplaisait au jeune homme qui croyait, de la part de Rose de Lima, à la ferme intention d'étaler sa supériorité. Le sang lui monta à la figure :

— Laisse-moi l'état puis les termes tranquilles, Rose Délima, si tu veux continuer à être mon amie de fille. Puis si tu trouves que j'ai pas formance de monde...

Il se dirigea vers la porte, mais au souvenir de la raison qui l'avait conduit à l'école, il fit volte-face.

— Mon petit Joinville ! ce n'est pas toi qui oses me parler ainsi, lui reprocha mielleusement Rose de Lima.

— Oui, c'est moi, dit Joinville, se redressant exagérément. Y a pas assez longtemps que tu m'traites du haut de ta grandeur ?

Il s'exerçait à ressembler au Survenant pour qui il avait une admiration sans borne. Mais comme il ne possédait ni sa stature, ni ses qualités ni ses défauts, il ne parvenait qu'à donner une pauvre imitation du grand-dieu-des-routes.

— Je ne te reconnais plus. Toi autrefois si docile, comment as-tu pu rester éloigné si longtemps du foyer paternel ?

— Parle donc pas comme Geneviève de Brabant, j't'en prie ! fit le jeune homme qui ne connaissait pas d'autre héroïne de roman.

— Et toutes tes belles promesses ? Je me mourais d'inquiétude, de même que toute ta famille. A quoi as-tu pensé ?

— Si tu crés qu'on a l'temps de réfléchir, un coup... embarqué, tu te trompes grandement.

— Embarqué ! Embarqué pour où ? questionna la petite maîtresse d'école vivement intéressée et déjà reprise par son esprit romanesque.

— Tu comprendrais pas quand même que j'essayerais de tout t'expliquer.

— Pourtant j'ai l'habitude de comprendre facilement.

— J'sais que t'es pas dure de comprenure pour apprendre ce qu'y a d'écrit dans les livres. Mais c'est une autre chanson.

Rose de Lima leva les yeux pour prendre le ciel à témoin de l'incompréhension dont elle était l'objet. Vrai, elle portait un culte à l'instruction. Si elle enseignait au Chenal du Moine, c'est qu'on l'en avait priée. Alors pourquoi Joinville tournait-il toujours en dérision sa façon de parler correctement ? Pendant qu'elle réfléchissait ainsi, elle était bien jolie, la petite maîtresse d'école, le rose de ses joues avivé, ses yeux noisette devenus pensifs et sa main frêle passant et repassant sur son front comme pour en chasser les pensées trop pénibles. Mais Joinville ne semblait pas voir la beauté de celle qu'il avait si longtemps poursuivie de ses attentions.

— Mais pour avoir la figure ainsi... massacrée...

— Ah ! quèques égratignures. Rien de plusse, répondit Joinville, qui s'efforçait de paraître fier de son escapade.

— Il a dû t'arriver un accident ?

— J'sais pas si je devrais appeler ça... un accident ? ricana-t-il.

Cependant, portant la main à la blessure qu'il venait de qualifier de simple égratignure, il cessa de rire. Le pire n'était pas accompli pour lui. Il n'était pas rentré au bercail. Rose de Lima sonna le glas lorsqu'elle conclut :

— Va, Joinville. Ton père t'attend.

Sans vouloir trop marquer d'appréhension il lui demanda :

— Il est-t'y choqué noir de contre moi ?

— Pour dire qu'il a le sourire aux lèvres, je ne serais pas prête à l'affirmer. Mais il m'a paru surtout inquiet.

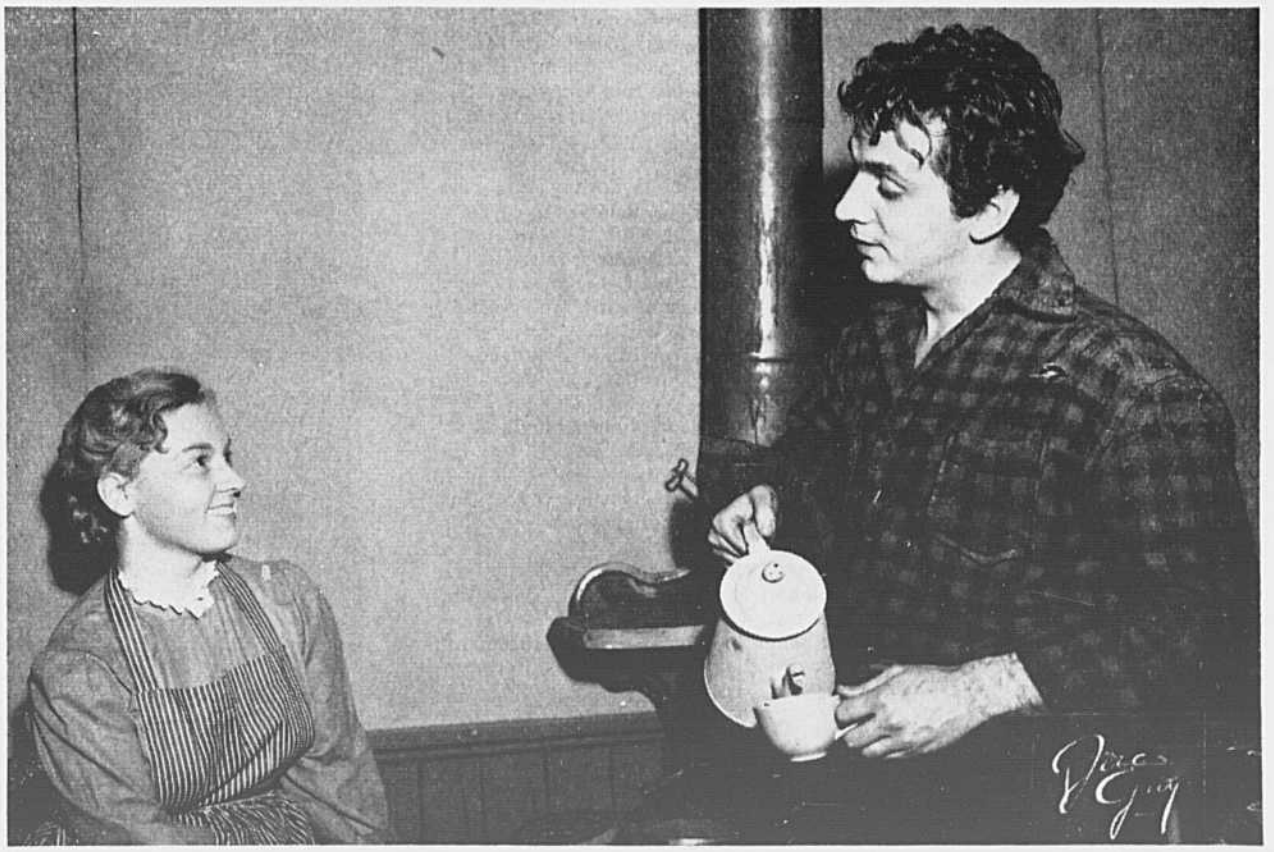
— T'en viens-tu à la maison avec moi, Rose Délima ?

— Non, dit-elle, ce n'est pas ma place.

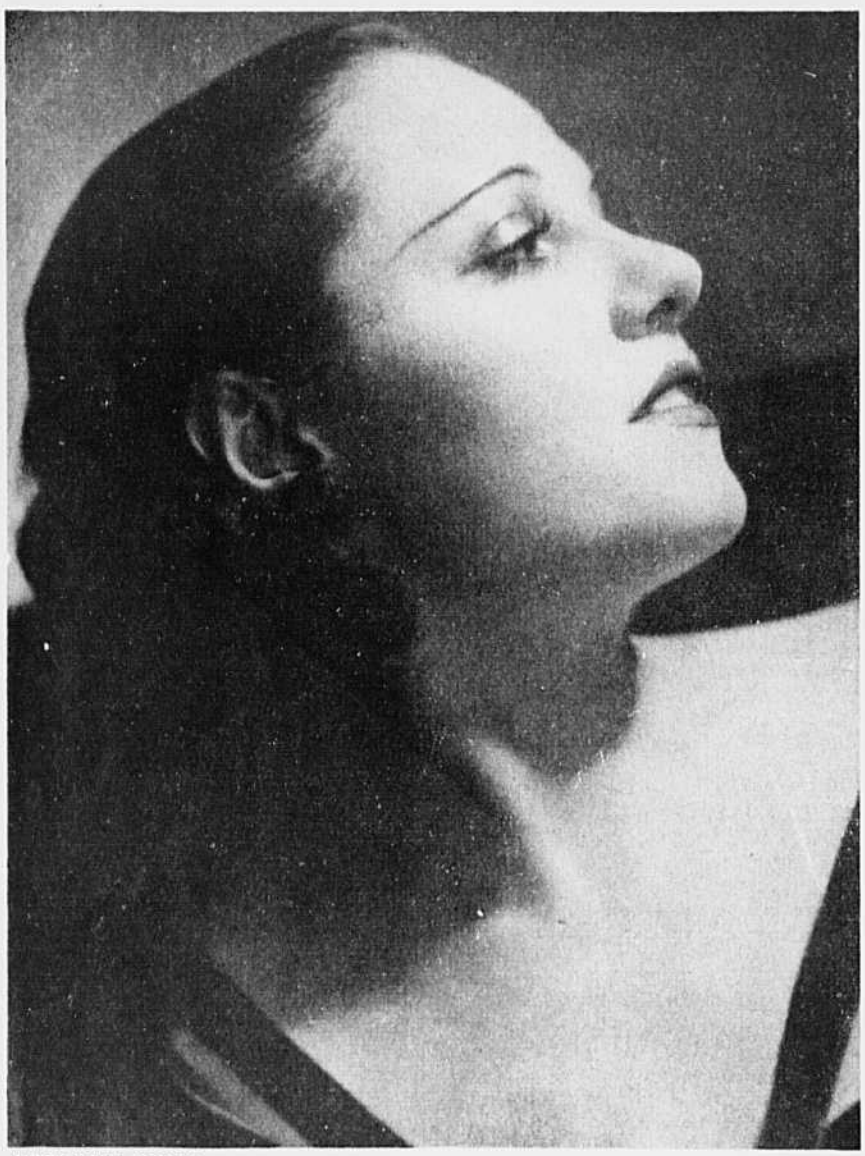
Il ne comprit pas qu'elle ne voulait pas être témoin des humiliations qui l'attendaient.

Après avoir fait claquer la porte sans jeter un regard à Rose de Lima, il remonta dans la voiture et détala vivement vers la maison. Il avait hâte

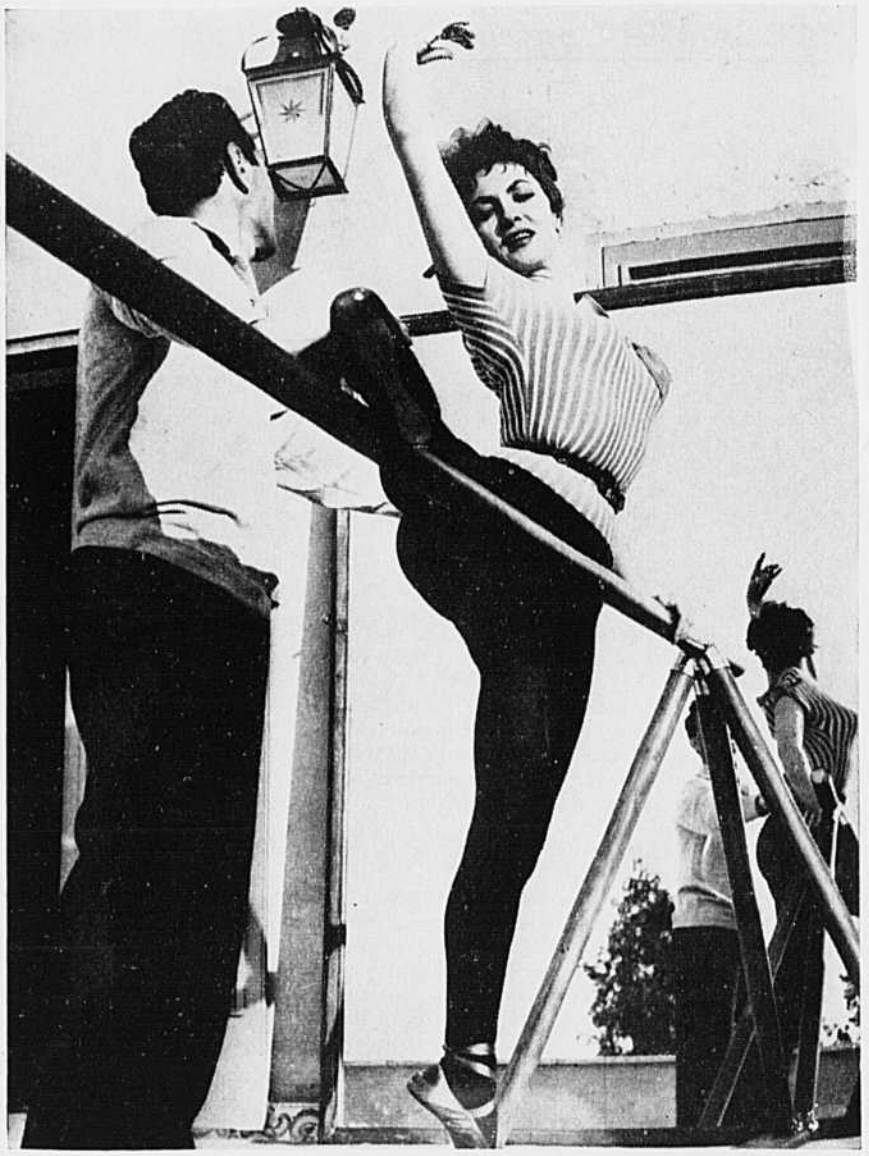
[*Lire la suite page 49*]



Le Survenant (Jean Coutu) et Phonsine Beauchemin. "Le Survenant", de Germaine Guèvremont, reparaîtra à la télévision mardi prochain, le 18 octobre.



LUCIENNE BOYER.



GINA LOLLOBRIGIDA.

Vedettes d'hier et d'aujourd'hui

Ces trois vedettes sont, pour le passé, Lucienne Boyer et, pour aujourd'hui, Gina Lollobrigida et Sophia Loren. Mais, peut-on vraiment dire de Lucienne Boyer qu'elle est déjà une étoile éteinte ? Oui et non. Elle fait encore des tournées, mais la voix n'est plus la même, cette voix bouleversante qu'elle avait, il y a déjà près de vingt ans, dans : « Parlez-moi d'amour », la chanson la plus populaire de tout le répertoire français. C'est une voix qui pourrait fort bien se taire sans que personne s'en plaigne. Si on parle d'elle de nouveau, c'est qu'elle vient de publier ses mémoires sous le titre de « Gosse de Paris ». Contrairement à la plupart des artistes, elle est devenue célèbre sous son vrai nom : Boyer. Après avoir été ouvrière dans une grande maison de couture, puis modèle à Montparnasse, elle débuta dans une pièce de Tristan Bernard. Du théâtre, elle passa à l'opérette et de l'opérette, à la chanson. Son ascension est lente jusqu'au jour où le compositeur Jean Lenoir lui confie l'interprétation de « Parlez-moi d'amour ». C'est un triomphe. Elle fut mariée deux fois, la première fois avec un homme dont elle ne dit pas le nom et la seconde, avec Jacques Pills dont elle eut une petite fille.

La presse française ne parle en ce moment que du prochain film de Gina Lollobrigida tourné à Paris par des producteurs américains. Dans ce film intitulé « Trapèze », la belle Gina joue le rôle d'une acrobate de cirque. Aucun film jusqu'ici ne lui donna autant de mal, car Gina ne pratique aucun sport et elle dut subir un entraînement violent pendant plus d'un mois pour pouvoir exécuter elle-même certains sauts. Son partenaire est Burt Lancaster.

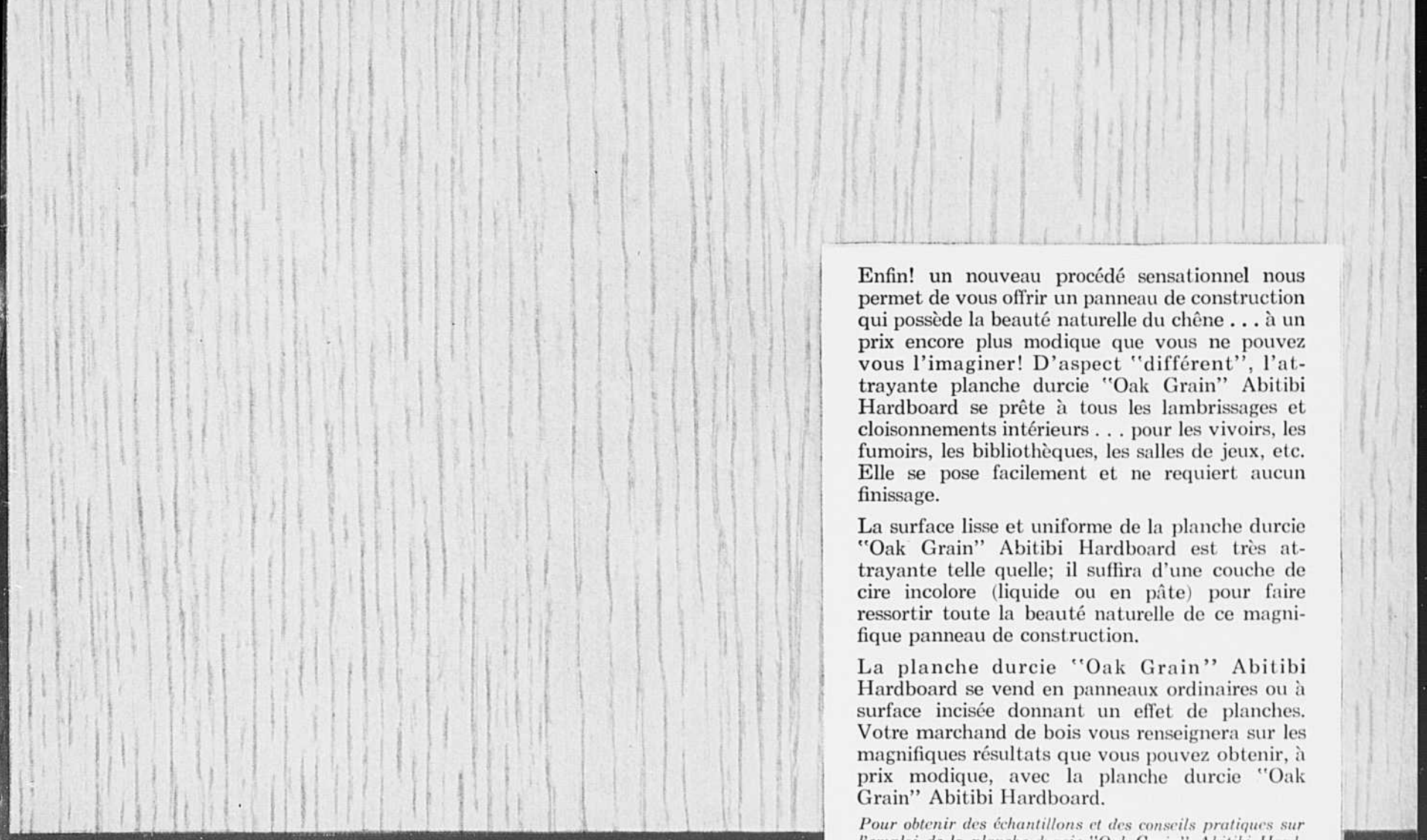
L'annonce de ce film, accompagné d'une publicité formidable, doit ennuyer souverainement sa plus grande rivale, l'Italienne Sophia Loren, qui vient de tourner, à Rome et à Florence, un film qui s'intitule : « La belle Meunière », où elle joue le rôle d'une paysanne dont tous les hommes du pays deviennent amoureux. A côté de Sophia Loren jouera Vittorio De Sica, le plus grand interprète italien d'aujourd'hui.

SOPHIA LOREN.

NOUVELLE . . .
ET PEU COÛTEUSE*!

Voici la planche durcie "Oak Grain" pour lambrisser

SALLES DE JEUX — SALONS — BOUDOIRS



Enfin! un nouveau procédé sensationnel nous permet de vous offrir un panneau de construction qui possède la beauté naturelle du chêne . . . à un prix encore plus modique que vous ne pouvez vous l'imaginer! D'aspect "différent", l'attrayante planche durcie "Oak Grain" Abitibi Hardboard se prête à tous les lambrissages et cloisonnements intérieurs . . . pour les vivoirs, les fumoirs, les bibliothèques, les salles de jeux, etc. Elle se pose facilement et ne requiert aucun finissage.

La surface lisse et uniforme de la planche durcie "Oak Grain" Abitibi Hardboard est très attrayante telle quelle; il suffira d'une couche de cire incolore (liquide ou en pâte) pour faire ressortir toute la beauté naturelle de ce magnifique panneau de construction.

La planche durcie "Oak Grain" Abitibi Hardboard se vend en panneaux ordinaires ou à surface incisée donnant un effet de planches. Votre marchand de bois vous renseignera sur les magnifiques résultats que vous pouvez obtenir, à prix modique, avec la planche durcie "Oak Grain" Abitibi Hardboard.

Pour obtenir des échantillons et des conseils pratiques sur l'emploi de la planche durcie "Oak Grain" Abitibi Hardboard, voyez votre marchand de bois ou adressez ce coupon à:

Adressez-nous immédiatement ce coupon!

ABITIBI SALES COMPANY, LIMITED
408 UNIVERSITY AVENUE, TORONTO

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE OU LOCALITÉ.....

PROVINCE..... L

**En vente chez votre marchand de bois à environ 16¢ le pi. ca.*

FAITES-LE VOUS-MÊME, À PEU DE FRAIS, AVEC LA

PLANCHE DURCIE "OAK GRAIN" Abitibi

manufacturée par

ABITIBI POWER & PAPER COMPANY, LIMITED

PROLONGE LA DURÉE
DES TAPIS

LEUR DONNE
UNE APPARENCE
PLUS LUXUEUSE

NE SE TASSE
ET NE SE
FEUTRE JAMAIS

UNE RÉVOLUTION DANS LE CAOUTCHOUC

Grâce à Polysar,

vous aussi pouvez avoir un tapis enchanté

POLYMER CORPORATION LIMITED
POLYSAR
SARNIA CANADA
Marque déposée

Vous pouvez réaliser un autre rêve merveilleux, grâce à un nouveau genre de doublure de caoutchouc. Désormais, vos tapis, vieux ou neufs, vous donnent, à les fouler du pied, l'impression de carpettes riches et profondes—transformation magique qui est l'oeuvre de Polysar.

Cette doublure ultra-moderne est faite de Polysar S-50, soufflé à la consistance d'une éponge de caoutchouc, avec des millions de minuscules bulles d'air et formant une nappe épaisse d'une incomparable élasticité. Grâce à ce support d'une extrême souplesse, vos tapis deviennent moelleux, profonds, luxueux—et ils durent bien plus longtemps.

La doublure de caoutchouc moulé souligne de nouveau les mille usages de Polysar. Polysar est un caoutchouc synthétique, qu'on peut fabriquer "sur mesure" pour répondre à des besoins précis. C'est pourquoi les fabricants peuvent sortir nombre d'articles nouveaux et perfectionner ceux qui existent déjà. Peintures à base de latex, semelles "nucléaires" de chaussures, isolants colorés pour fenêtres d'autos—tous produits entièrement nouveaux—et ceux qu'on améliore sans cesse: pneus, coffres de batteries, courroies de transmission, tuiles à parquets . . . quelle autre preuve faut-il encore de la *révolution accomplie dans le domaine du caoutchouc?*

Polymer Corporation Limited • Sarnia, Canada

ENVIRON 50% DE TOUT LE CAOUTCHOUC NEUF EMPLOYÉ AU CANADA EST DU POLYSAR

Enigmes criminelles

L'AFFAIRE "ADERLY"

par ALAIN ROBERT

Chambres à part.

Tôt le dimanche matin, 11 mai 1930, une jeune femme et un homme plus âgé s'enregistraient dans un hôtel de Montréal. Ils étaient arrivés ensemble et se connaissaient, mais ils demandèrent deux chambres. Madame G. D. Jones se vit allouer le no 141, tandis qu'à E. W. Row échut le no 113. Tous deux inscrivirent Toronto comme domicile.

Pendant toute la journée du dimanche, personne ne les vit circuler dans l'hôtel. Tous deux mangèrent ensemble dans la chambre no 113, où ils se firent servir leurs repas.

Ils partirent ensemble le même soir, déclarant, en rendant leurs clefs, qu'ils allaient prendre le train pour retourner en Ontario. Ils réapparurent quelques minutes plus tard cependant. Ils avaient raté le départ du train et réoccupèrent les mêmes chambres.

Au cours de l'avant-midi, le lundi, E. W. Row se présentait au contrôle de l'hôtel pour demander au commis en service où il pourrait se procurer des boissons fortes. Le commis lui indiqua la location du prochain magasin de la Commission des Liqueurs. Row remercia poliment et sortit, après avoir donné instruction de ne pas déranger Madame Jones, parce qu'elle ne se sentait pas très bien et désirait se reposer pendant quelques heures.

Morte.

E. W. Row ne reparut pas de la journée le lundi. On ne le vit pas plus le mardi.

Mais en pénétrant dans le no 141, le mardi, la femme de chambre trouvait l'occupante morte dans son lit. La jeune femme était complètement vêtue, à part ses souliers qui furent trouvés rangés côte à côte près du lit. On aurait dit qu'elle reposait paisiblement allongée sur sa couche. Tout était en ordre dans la pièce.

La Sûreté fut alertée et le corps transporté à la Morgue, où le Docteur Dartine pratiqua une autopsie. C'est ainsi qu'on apprit que la victime avait succombé au poison : de la strychnine.

Dans son rapport à l'enquête du Coroner, le médecin-légiste fit une remarque importante. Les victimes du poison, principalement celles de la strychnine, trépassent toujours au sein de convulsions épouvantables. Vu que le lit et les vêtements de la morte avaient été trouvés en parfait ordre, on pouvait déduire qu'elle avait été transportée dans la chambre no 141 après sa mort.

Alias Rita Aderly.

Peu après que le signalement de la défunte fut rendu public, M. Noah Aderly d'Aden, Ontario, se présentait à la Sûreté montréalaise et identifiait la jeune femme comme sa fille Reta, âgée de 22 ans.

Il déclara alors que le samedi précédent un certain George Ferny, qu'il connaissait bien mais qu'il n'estimait pas, s'était présenté à la maison pour inviter Rita à l'accompagner à Galt, d'où ils reviendraient le lendemain soir ou le lundi matin. Le père s'était objecté à ce voyage, mais Reta était quand même partie, après avoir fait une crise de larmes.

Alias George Ferny.

Confronté avec le personnel de l'hôtel, M. Aderly affirma que la description de Row correspondait en tous points à celle de George Ferny. Il ajouta des détails et le signalement de Ferny fut simultanément communiqué aux corps policiers de Québec et d'Ontario.

C'était un homme âgé de 42 ans. Il était marié et père de quatre enfants. La police de Toronto le recherchait pour refus de pourvoir aux besoins de sa femme et de ses enfants, qu'il avait abandonnés dans la Ville Reine. Depuis quelque temps, il travaillait dans un magasin de chaussures à Kitchener, non loin d'Aden.

Indices.

Le jeudi, 15 mai, le conducteur d'un train du Pacifique Canadien remettait à la Sûreté une sacoche de femme, trouvée près de la voie ferrée à Beaconsfield. Cette découverte avait été faite le lundi précédent à 2 heures et 10 minutes de l'après-midi, mais le conducteur n'était pas revenu à Montréal avant le jeudi suivant. Elle ne contenait qu'un centin pour toute valeur. Pas de papiers non plus. Mais il y avait une serviette de l'hôtel où était morte Mademoiselle Aderly. Le père de celle-ci la reconnut comme ayant appartenu à sa fille.

De Kitchener on apprit bientôt que George Ferny avait acheté, quelques jours avant son voyage à Montréal, six grains de strychnine, de la même qualité que celle qui avait causé la mort de Rita Aderly.

Avant son voyage également, Ferny avait emprunté une petite somme d'argent sur la garantie d'une police d'assurance-vie.

Peu après la découverte de Rita Aderly dans la chambre d'un hôtel montréalais, les parents de George Ferny, qui demeuraient à Kitchener, avaient reçu une lettre de leur fils, dans laquelle il annonçait qu'il allait se noyer.

Traces.

Un hôtel de Niagara Falls rapporta que le 12 mai un individu répondant au signalement du fugitif avait retenu une chambre, mais qu'il l'avait quittée le même soir, vers neuf heures, sans laisser d'adresse. Dans sa chambre on trouva un chapeau d'homme, dont l'étiquette du fabriquant avait été enlevée. Il y avait également un faux col sale.

Le 18 mai, George Ferny avait écrit à sa femme de Niagara Falls. Il s'excusait pour tout le trouble qu'il lui avait causé. Il expliquait également que Rita Aderly s'était elle-même enlevé la vie en absorbant de la strychnine qu'elle lui avait dérobée, ajoutant qu'il s'était alors trouvé tellement désemparé qu'il n'avait pu que la coucher sur le lit et fuir. Il niait positivement s'être emparé de la bourse de la jeune fille.

En conclusion, il informait son épouse qu'il avait fait sa paix avec Dieu, avait communié le matin même et s'était préparé à la mort. Il n'avait pas été question de suicide dans la lettre cependant.

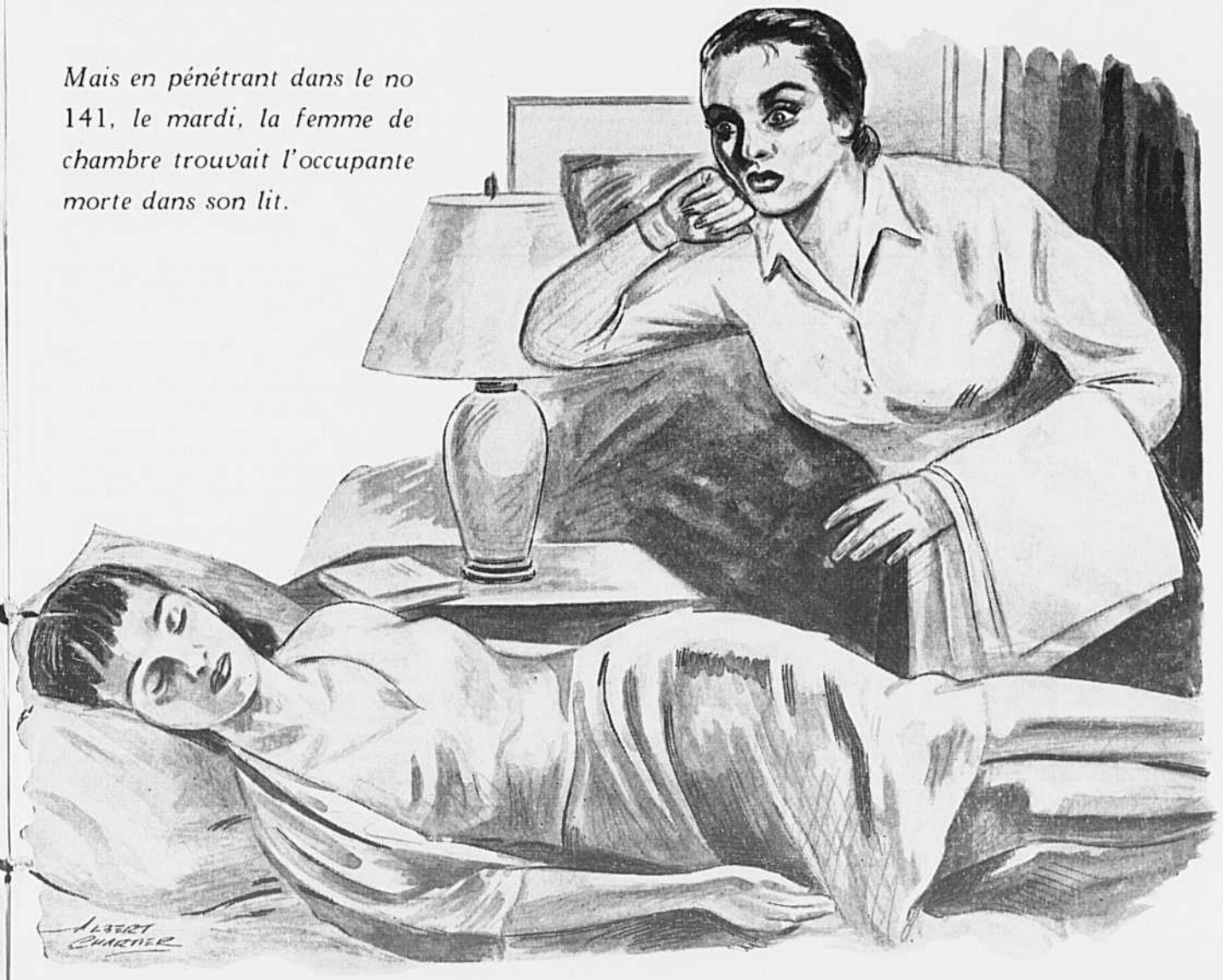
Le 12 mai un chauffeur de taxi de Toronto déposait une plainte contre un individu répondant exactement au signalement de George Ferny. Il l'accusait d'être disparu sans payer le prix d'un long voyage.

Sans dévoiler son véritable nom, le client était monté dans le taxi à Toronto, demandant à être conduit à London, Ontario. Il avait alors prétendu être un millionnaire américain. Les $30.00, le prix de la course, devaient être payés à l'arrivée à London.

En chemin, on s'arrêta à Kitchener,

[*Lire la suite page 50*]

Mais en pénétrant dans le no 141, le mardi, la femme de chambre trouvait l'occupante morte dans son lit.



Roman policier

Le Masque Chinois

par ROGER DESSORT

Ce matin-là était un dimanche, un beau dimanche de petite pluie persistante et, par surcroît, le lendemain de la traditionnelle redoute au Casino municipal, festivité qui marque l'apogée des fêtes d'hiver, à Nice-la-Belle.

Un coup de téléphone avait alerté la permanence :

— Allô !... Allô !... Police-secours ?... Ici la Maison-Blanche !... Je viens de trouver Madame morte dans le studio... Nous sommes seules, que devons-nous faire ?...

— La Maison-Blanche, qu'est-ce que c'est, une pension de famille ?

— Mais non, une villa...

— L'adresse ?

— Avenue Primerose... c'est une nouvelle rue, au-dessus de l'église russe, vers le parc Impérial !...

— Ah ! oui... On vient immédiatement. Surtout, que l'on ne touche à rien !...

— Nous avions vraiment besoin de ce supplément de boulot ! grogna le commissaire, à qui il en fut référé... Et à l'autre bout de la ville, par-dessus le marché !... Qui vais-je envoyer là-bas ? Daniel et Orsini ? C'est embêtant !

Sur un divan d'encoignure, le corps de la jeune femme s'était écroulé, recroquevillé sur lui-même.

— On dirait qu'elle est tombée foudroyée ! remarqua immédiatement Daniel.

— Oui, foudroyée sur place !

La face était enfouie dans les fourrures qui garnissaient le cosy-corner.

Les inspecteurs restèrent un instant silencieux.

Les deux domestiques les épiaient du coin de l'oeil : Maria, une petite brune délurée, très à la page, et la cuisinière, une blonde opulente, à physionomie plus ouverte : Alsacienne, Suissesse ou Luxembourgeoise.

— Voyons, fit le chef, reprenons les choses par le commencement. Je vous en prie, mesdemoiselles, répondez-nous de façon plus précise, comme si vous aviez confiance en nous !... Qui a fait la découverte ?

— Moi ! répondit la soubrette.

— Quand avez-vous constaté la mort ?

— Ben ! en venant réveiller Madame, à 8 heures.

— Elle était si matinale, votre patronne ?

— Non ! d'habitude, elle ne se levait pas avant midi... Mais ce matin, j'avais ordre de la réveiller à 8 heures.

— Connaissez-vous les motifs de ce changement ?

— Mais oui : Madame comptait se rendre à Monte-Carlo. Madame devait se présenter au concours d'élégance du Sporting.

— Suffit !... Le corps est exactement dans la position où il se trouvait lorsque vous êtes entrée dans la pièce ?...

— Vous pouvez en être sûrs !... Ce n'est pas moi qui allais y toucher !

— Et moi, donc ! protesta la cuisinière, à l'unisson.

— Retournons-le, Orsini... Aide-moi, veux-tu ?

Avec d'infinies précautions, doucement, les inspecteurs, sous les yeux des deux femmes épouvantées, soulevèrent la morte.

Elle était raide, dans un travesti rose : une somptueuse robe chinoise, en soie brodée d'or, lourde, à grands plis.

Un masque de bois recouvrait les traits, fixé par des liens perdus dans les boucles de la chevelure rousse, et attachés derrière la tête. C'était un masque laqué blanc.

L'inspecteur-chef dénoua le cordonnet, derrière la nuque, et enleva le masque blanc.

Non sans une émotion visible, les domestiques reconnurent leur patronne :

— C'est bien elle !...

— Comme elle est changée ! fit la cuisinière, dont la voix trahissait la pitié.

— Changée ? Comment est-elle changée ?

— Elle avait toujours comme une anxiété sur la figure. N'est-ce pas, Maria ?

— Oui... Elle paraissait plutôt souffrante... On dirait qu'elle dort...

— C'est qu'elle n'est plus inquiète : la voilà tranquille dans la mort !...

— La voilà tranquille dans la mort ! répéta Daniel, en hochant la tête à diverses reprises, comme s'il méditait sur ces paroles et leur cherchait un sens profond, susceptible de l'éclairer...

— Racontez ce que vous savez encore ! demanda-t-il.

— Mais, je ne sais pas autre chose !

— Ni moi !... Nous venions de rentrer ensemble...

— Vous veniez de rentrer ? Vous ne couchiez pas à la villa ?

— Si, mais, cette nuit, on avait eu *campo* pour le *veglione*.

— Vous y êtes allées ?

— Et comment !... Pour cela, Madame était très chic : elle nous avait même prêté des dominos !

— Et permis de prendre de son parfum... Pour mieux intriguer...

— Oui, seulement, à cause de ça, Monsieur nous a tout de suite reconnues !...

— Vous l'avez vu au Casino ?

— Oui... Il a été épatant avec nous... Il nous a prises chacune par un bras et emmenées prendre le champagne...

« Drôle de monde ! » pensèrent les policiers.

— Vous dites : « Madame était vraiment bien avec nous ? »

— Oui : nous n'avions pas à nous plaindre... Les gages ne tombaient pas toujours régulièrement... Nous n'étions pas payées recta... mais il faut faire la part des choses...

— Et puis, on se garantissait sur l'argent des fournisseurs, des fois !...

— Et, dites-moi, le patron n'est pas encore là ?

— Pas encore... Il ne tardera plus...

— Nous l'attendrons !... Où est le téléphone ?

L'inspecteur Daniel prévint Orsini :

— Je vais demander au médecin-légiste de nous rejoindre en vitesse pour les premières constatations.

Une fois seul, Orsini examina le studio où on venait de le laisser en tête-à-tête avec feu la baronne Snadly.

Partout, un désordre invraisemblable témoignait que l'appartement venait de servir de cadre à « une partie ».

Des meubles culbutés, des flaques de liquides maculant les tapis, des bouteilles vides tombées au hasard et laissées sur place, des fleurs piétinées, foulées aux pieds, ainsi que des cigarettes à demi consumées, leur bout de carton doré marqué de rouge à lèvres, tout indiquait que la *partie* avait dû tourner à l'orgie, à la saturnale !

Des relents de tabagie et d'alcool persistaient.

Au milieu des parfums, une odeur bizarre flottait, que ne pouvait identifier l'inspecteur Orsini.

Son collègue revenu, il la lui signala.

Daniel renifla à son tour, mais en vain.

Le docteur, lui, dès son arrivée, déclara :

— Ces salauds ont fumé du haschich !

Tout en examinant la morte, il grommelait :

— Il y avait trop longtemps qu'on ne parlait plus de cette cochonnerie !...

— En effet, monsieur le docteur eut le bon esprit d'approuver Orsini.

Le praticien regarda les inspecteurs, radouci :

— Voyez-vous, fit-il, le haschich nous revient d'Amérique sous une forme neuve... d'autant plus dangereuse qu'elle est à la portée de tous... Vous avez entendu parler des cigarettes de Marijuana ? Elles provoquent, en Louisiane, une véritable épidémie de crises de folie furieuse et de crimes...

— Non ?... monsieur le docteur !

— La marijuana procure l'extase amoureuse, multiplie les... sensations, fait durer le plaisir... et conduit au cabanon !... *Haschich, made in U. S. A.!...* La cigarette de l'amour et de la mort a remplacé la pipette d'herbe aux rêves, chère aux disciples du Vieux de la Montagne !...

Satisfait de cet inoffensif petit étalage de connaissances, le médecin déclara :

— A première vue, j'estime que la victime — je dis bien la victime, car cette personne a succombé à la terrible drogue ! — se sera administré volontairement, ou involontairement, une dose trop forte de stupéfiant et y est restée !... Le haschich a des effets terribles... Notre mot français « assassin »

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	3	8	2	5	4	3	6	2	7	5	3	6	2	8	4
S	V	C	L	P	B	O	E	E	U	A	U	M	C	H	E
8	6	4	3	7	5	2	8	6	3	7	2	4	5	3	6
E	A	A	S	N	R	I	Q	I	E	G	E	U	T	T	N
5	4	8	2	6	5	3	7	6	2	8	4	6	3	5	7
A	C	U	L	E	G	E	R	B	V	E	O	I	S	E	O
8	4	6	3	7	5	2	8	4	6	3	7	5	2	6	3
O	U	E	P	S	Z	O	P	P	N	E	D	V	U	R	R
5	4	8	2	6	5	7	3	8	7	4	2	6	5	3	4
O	D	P	S	E	S	E	S	O	B	E	A	M	J	P	C
8	5	7	3	6	4	8	2	7	3	5	4	6	2	7	3
R	O	O	I	P	H	T	I	U	C	I	A	L	D	R	A
8	4	2	7	5	3	6	8	2	5	4	3	6	2	7	4
U	N	E	S	E	C	I	N	R	S	C	E	E	A	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Histoire hallucinante de malheureux drogués victimes de la grande Internationale des Stupéfiants ! . . .

ne vient-il pas de l'arabe « haschichien » — qui a été haschiché, qui a pris le haschich ? Si, n'est-ce pas ?... Alors !... On ne joue pas avec l'extrait de chanvre indien, — *cannabis indica* !... La présentation diffère, le résultat reste pareil !

— Alors, en ce qui concerne la baronne Snadly ?...

— L'autopsie s'impose... Nous la ferons demain : toutefois, je ne crois pas me tromper.

— Décès consécutif à intoxication par stupéfiants... Absorption d'une dose trop forte ! Puis-je dire cela dans mon rapport ?

— Parfaitement !... Mais je ne vois pas le mari ?

... Les deux policiers — femme de chambre et cuisinière attachées à leurs pas — se disposaient à reconduire le médecin-légiste à la grille de la villa, lorsque, du perron, ils virent une auto s'arrêter devant le portail, déposer un homme à la silhouette fantomatique et repartir.

— Le baron ? demanda tout bas Daniel à Maria.

— Oui, c'est Monsieur !

L'inspecteur ordonna aux femmes de rester là, avec Orsini.

— Voulez-vous m'accompagner ? demanda-t-il au docteur.

Tous deux allèrent vers l'entrée.

Le nouveau venu traversait le jardin, la démarche mal assurée, comme si le moindre vent eût été capable de le soulever et de l'emporter. Il était comique et lugubre, à la fois, dans son domino de satin noir, tout chiffonné, qui recouvrait mal son habit de soirée, et qu'il ramenait frileusement sur ses épaules maigres.

— Bel échantillon de délabrement ! fit le docteur. Un individu tombé au plus bas degré de l'abrutissement ; magnifique échantillon de noceur !...

La vue des étrangers laissait le baron dans la plus fatale indifférence.

Qui étaient ces hommes ? Que faisaient-ils chez lui ?

Il leur adressa un vague salut de la tête et ébaucha, d'un air extraordinairement las et dégoûté, une sorte de grimace... ou de sourire, on ne pouvait pas savoir, dans ce visage flétri, fripé, verdâtre et... douloureux.

Daniel l'aborda, déclinant sa qualité.

— Que puis-je pour votre service ? demanda le baron avec beaucoup de bonne grâce. Mais, je vous en prie, messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

— La baronne a donné une petite fête, hier soir ?

— Oui... S'y est-il passé quelque chose motivant votre intervention ?... Quand vous dites petite fête... c'est exagéré... Mettez qu'elle a reçu quelques intimes...

— Vous avez de nombreux amis ?

— Permettez, les relations de la baronne ne sont point les miennes !... Oh ! non !... Ainsi, hier, je n'ai assisté qu'aux débuts de la réception... l'indispensable pour ne pas froisser la baronne !

— Ah !... Mais vos invités ?

— En plein carnaval !

— Ceux de la baronne, voulez-vous dire ? Je ne connaissais personne !... Il en est venu des tas : une centaine, et tous masqués... C'était une soirée costumée.

— Parfait !... Ainsi, vous avez filé le plus tôt possible ?

— A l'anglaise, comme disent les Français... A la française, comme on dit à Londres ! Très amusant, n'est-ce pas ?

— A quelle heure êtes-vous parti ?

— Vers 11 heures. Un tour au Casino ; il y avait un *véglione*... Puis une virée dans différentes boites...

— En votre absence, des choses regrettables se sont passées ici... Votre présence, peut-être, les aurait évitées !...

— Mon Dieu ! qu'est-il encore arrivé ! gémit le baron.

— La baronne se droguait ?... Mais oui !... Vous pouvez bien l'avouer !...

Snadly regarda de tous côtés, comme une bête traquée.

— Oui, murmura-t-il...

Doucement on lui dit la vérité.

— Comment ?... Un masque chinois sur la figure ?... Morte sur le divan ?... En plein carnaval !... A-t-on idée de ça ?...

La baronne Snadly ne devait pas avoir d'autre oraison funèbre !...

Plusieurs fois, son mari murmura, de plus en plus faiblement :

— En plein carnaval !

Il semblait anéanti par le contretemps, bien plus que par le chagrin.

— Et... vous l'avez vue, finit-il par demander.

— Sans doute !

— Dois-je aussi... la voir ?...

— Il me semble !...

— Cela me fera tant de peine... J'ai une telle horreur de voir les morts !... Je ne sais pas si je serai capable de supporter cette émotion... Alors, accompagnez-moi, s'il vous plaît, messieurs !... Seul, je n'aurais jamais assez de courage... Je suis si fatigué, si malade... les nerfs à bout !...

« Pauvre Norah ! balbutia le baron, lorsqu'il fut mis en présence de celle qui avait été sa femme... Pauvre Norah !... Elle était vraiment jolie !... »

La voix lui manqua. Il tomba évanoui !...

— Manquait plus que ça, grogna Daniel.

II

La dernière « partie » de la baronne Snadly devait marquer dans les fastes du quartier.

Le jour même, les plaintes affluèrent ; les allées et venues des autos pétaradantes et klacksonnantes, les chants et les rires exagérés des masques, leurs vociférations, avaient importuné les voisins jusqu'à l'aube !

Une bonne dame, au savoureux accent niçard, vint — scandalisée — parler d'intolérables abominations :

Elle ne louait des chambres — la seule industrie locale ! — qu'à des personnes tranquilles et cela lui portait préjudice !...

Les inspecteurs, qui étaient sur cette affaire dès sa découverte, reçurent mission de la poursuivre.

Au cours de leurs premières investigations sur les habitants de la Maison-Blanche, ils devaient apprendre pas mal de choses des plus édifiantes, sinon des plus propres.

Le baron et la baronne Snadly ? Pure noblesse de Côte d'Azur, également inconnue des héraldistes et de l'état civil !...

Le baron Snadly mettait sur pied un projet grandiose, ne tendant rien moins qu'à faire de Nice un centre mondial de cinéma, un nouvel Hollywood.

La baronne, une très jolie fille du type mannequin, était passée par les *Burlesques*, du prestigieux Broadway. Elle possédait un exceptionnel *sex-appeal*... avec, disait-on, la manière de s'en servir et d'assurer des relations financièrement précieuses...

On les signalait à toutes les fêtes, à toutes les manifestations « mondaines », où il sied de s'exhiber pour établir une réputation et raffermir son crédit !... Ils jetaient de la poudre aux yeux et faisaient des dupes !...

Le Parquet ne jugea pas utile d'ouvrir une information.

Se rangeant à l'avis de la police, il admit le décès par accident ou suicide : stupéfiant pris en quantité trop considérable.

On classa l'affaire à la satisfaction de tout le monde.

. . . . . .

Un jour, le chef de la Sûreté trouva, dans son courrier, une lettre qui retint son attention, quoique anonyme.

La police fait de ces missives plus de cas que les particuliers, encore que ceux-ci ne les mettent point forcément au panier, comme il se devrait.

Dactylographiée, postée avec les précautions d'usage, celle-ci attirait l'intérêt de qui de droit sur une police d'assurances souscrite par la baronne Snadly, trois semaines avant sa mort, au bénéfice de son mari.

Il s'agissait de cinq cent mille francs.

On indiquait la Compagnie, la *Générale* de Londres.

On précisait que la première prime avait été payée par le baron avec un chèque sur la Banca Commerciale Italiana (France), no 1.875.343, compte B. W. 201.767 Nice.

Et,— *in cauda venenum* — un post-scriptum, ainsi libellé, terminait la dénonciation :

Snadly a empoisonné Norah. Ne vous préoccupez pas davantage du haschich.

Du coup, le Parquet fut saisi, un juge d'instruction commis, et les inspecteurs Daniel et Orsini chargés d'enquête, avec pouvoirs nécessaires.

Le baron fut cueilli dans les bureaux mêmes de la *Générale* de Londres.

— Comment, s'indigna-t-il, étonné, vous m'arrêtez !... Mais je ne savais absolument rien de cette histoire d'assurance sur la vie !... Je viens d'être mis au courant par convocation que voici, m'invitant à passer à la Compagnie !... Ces messieurs reconnaîtront certainement ne m'avoir jamais vu antérieurement !

— Exact ! approuva le directeur de l'Agence.

— Admettons-le ! fit l'inspecteur-chef. Cela ne prouve pas grand-chose !

— Comment cela ?

— Voulez-vous me montrer votre carnet de chèques ?

— Je n'ai sur moi que des *travellers*-chèques ?

— Faites voir !

Le baron sortit un petit carnet bleu.

Daniel le feuilleta ; juste une vingtaine de chèques.

Il tiqua sur le troisième talon, lequel portait le 1.875.343.

Pas de date. La somme : 13.575 francs.

A l'indication *tiré* : cette mention, *en blanc*.

— En blanc ? Quel était le bénéficiaire ?

— A vrai dire : je n'en ai jamais rien su !...

— Comment cela ? Il s'agissait, cependant, d'une somme déjà d'une certaine importance.

— Peuh !... Il s'agissait, surtout, de faire plaisir à la baronne...

— Expliquez-vous !

— Elle m'avait demandé de venir en aide immédiatement à l'une de ses amies d'enfance, retrouvée dans le plus complet dénûment ; il lui fallait, sur-le-champ, 13.575 francs. D'accord avec ma femme, pour plus de discrétion, pour ne point froisser cette malheureuse, nous décidâmes de lui remettre un chèque au porteur... D'ailleurs, vous m'embarrasseriez beaucoup en me demandant le nom de la bénéficiaire du chèque...

— Je regrette de vous apprendre, monsieur le baron, — déclara solennellement le directeur de l'Agence — que la première prime de l'assurance conclue à votre profit par Mme la Baronne Snadly a précisément été payée avec le chèque en question. Ce chèque a été réguilièrement honoré à présentation en banque. Notre comptabilité peut en fournir la preuve irrécusable.

— Je n'y comprends rien ! fit Snadly. Que signifie cette machination ?

Le Parquet, lui, — évoquant le vieil adage de droit romain — présuma coupable le bénéficiaire de l'assurance.

Ce fut bien autre chose lorsque, — l'autopsie, cette fois ordonnée — le médecin-légiste conclut à une mort foudroyante par l'absorption d'une pilule enrobant de l'acide cyanhydrique ! Du coup, on était loin de l'histoire de stupéfiants !... Haschich, ou Mariajuana !...

Les phénomènes cadavériques ordinaires dénonçaient la présence de l'impardonnable toxique ! Le rapport d'autopsie les énumérait avant de donner des conclusions formelles. Système veineux et principalement gros vaisseaux gorgés d'un sang très noir, extrêmement fluide. Muqueuses de la trachée et des bronches injectées. Plaques rouges disséminées, çà et là, le long de la surface interne de l'estomac et des intestins. Odeur encore perceptible d'amande amère.

— De l'acide prussique ? Comment voulez-vous que je m'en sois procuré ! protesta le baron, dès qu'on l'inculpa. Les pharmaciens n'en délivrent pas sur simple demande !

A cette puérile objection, magistrats et policiers firent la moue ; piètre défense.

— Voyons, Snadly, remarqua le juge d'instruction, ne savez-vous pas comme moi et, sans doute encore mieux que moi, que n'importe quel ravitailleur sérieux en chlorydrate d'héroïne vous procurera, sur-le-champ, autant d'acide cyanhydrique que vous lui en demanderez... à condition d'y mettre le prix ? Votre objection ne tient pas. Je vous mets sous mandat de dépôt !

Le gentilhomme abandonna donc son luxueux palace pour l'*Hôtel des Haricots*. Le confort diffère. La clientèle s'y retrouve souvent !...

Une perquisition à la Maison-Blanche amena une découverte assez intrigante.

Dans le living-room du baron, quelques rayons de chêne, encastrés dans une boiserie murale, formaient bibliothèque. Des romans au goût du jour s'y alignaient et aussi des oeuvres de poètes hermétiques ; tous les volumes étaient sous reliure de cuir à prétentions romantiques. Les titres, en lettres d'or, semblaient disposés pour une parade.

Parce qu'il était renversé, un volume rompait cette harmonie si bien ordonnée.

Le détail retint l'attention fureteuse de l'inspecteur Orsini.

Machinalement, il prit le livre, dans l'intention de le remettre convenable.

Le titre le fit tiquer : *Causes criminelles célèbres*.

Il ouvrit, feuilleta l'ouvrage.

Des annotations au crayon rouge, des paragraphes cochés ou marqués d'une croix marginale, piquèrent la curiosité toujours en éveil de ce Corse à l'esprit subtil.

— Qui sait, pensa-t-il, si je ne trouverai pas là quelques indications sur les secrètes pensées de notre baron ?

Or, tous les passages ayant retenu l'attention du lecteur, se rapportaient à des affaires de poison !...

A voix basse, le policier communiqua ses impressions personnelles à Daniel, puis au juge.

A son tour, celui-ci examina le recueil et, aussitôt, pensa qu'il s'agissait là de lectures assez spéciales !

Quelle sollicitude vis-à-vis de la loi de l'empereur Antonin contre les empoisonneurs ! Egalement la loi Cornélia, qui traitait du même sujet !

Une citation de Tite-Live avait été marquée : elle rapportait qu'en l'année 423 de la Rome républicaine, une esclave dénonça vingt dames respectées, vingt riches matrones comme coupables d'empoisonnement.

Pour leur défense contre cette horrible accusation, elles prétendirent avoir soigné leurs amies défuntes avec des remèdes de leur composition.

Invitées à boire leur breuvage, toutes moururent dans d'atroces souffrances.

Dans l'histoire de Locuste, ainsi que dans celle de la marquise de Brinvilliers, des passages entiers avaient été soulignés ; ceux qui donnaient des indications plus ou moins scientifiques ou des recettes de poisons.

Un encadrement au double trait encadrait un extrait du vieux criminalogiste Merlin :

« Ceux qui emploient le poison pour faire mourir quelqu'un commettent une espèce d'homicide beaucoup plus épouvantable que celui qui le commet par le fer, attendu qu'on peut se garantir contre celui-ci, au lieu que l'autre renferme toujours une trahison et est souvent commis par celui dont on se défie le moins. »

Des points d'interrogation ou d'exclamations indiquaient les passages sur lesquels on avait médité.

— Vous faisiez donc de cet ouvrage votre livre de chevet, Snadly ?

Ce disant, le magistrat passa le volume à l'inculpé qui l'examina, le retourna et déclara finalement :

— Vous plaisantez ?

— Nullement, monsieur le juge... Je proteste à nouveau : je n'avais jamais vu ce recueil auparavant !... Encore moins lui !... D'ailleurs, remarquez-le : le travail des *nerfs* diffère sensiblement de celui des autres volumes... En outre, les soies du *tranchefile* — ce petit rouleau qui assujettit les cahiers formant le livre et consolide la couverture — ne sont pas celles du reste de ma collection, les couleurs semblent plus vives ! Aucun expert ne s'y tromperait : ce livre ne fait pas partie de ma bibliothèque !

— Il y figurait, pourtant !

— Quelqu'un peut l'y avoir mis !...

Brusquement, le baron sembla saisi de désespoir :

— Vous ne voyez donc pas, gémit-il, qu'on s'acharne contre moi, qu'on travaille à ma perte en multipliant les présomptions qui me font passer pour coupable ?

— D'après vous, ce volume, ainsi maquillé, aurait été glissé sur le rayon, parmi vos livres ?...

— Mais oui !

— Qui aurait intérêt à vous perdre ?

— Celui qui a tué Norah cherche à me faire endosser la responsabilité de son crime...

« Le coup de l'assurance dont je profite établit sa préméditation... Puis, cette histoire de bouquin dénotant des lectures si particulières !...

— Pouvez-vous désigner quelqu'un ?

— Impossible ; ils me tueraient à mon tour...

— La loi vous protège, Snadly...

— Aucune loi ne les arrête lorsqu'une chose est résolue... Aucune loi n'a pu défendre Norah !... Aucune ne me mettrait hors de leurs atteintes !... Personne n'a échappé à leur vengeance !...

— Quels sont ces hommes si redoutables ?

A la question du magistrat, Snadly opposa un mutisme irréductible ; puis il se mit à trembler, à claquer des dents, à donner des signes inquiétants de nervosité.

— La place de cet individu serait plutôt dans un hôpital qu'en prison ! pensa le juge.

L'inculpé n'en fut pas moins reconduit à la maison d'arrêt, non en cellule, mais à l'infirmerie, où il recevrait, tout en étant étroitement surveillé, les soins nécessités par son état de déficience et d'intoxication...

Rien à tirer de lui !

Son défenseur, lui-même, n'en obtenait qu'une avalanche désordonnée de protestations...

Parfois, sa nervosité exaspérée était coupée de cris d'effroi ; de la main, le malade faisait le signe d'écarter une présence obsédante... Un voile épais de ténèbres enveloppait l'affaire de la Maison-Blanche...

Ce voile, les inspecteurs Daniel et Orsini s'efforçaient à le percer, en dépit des difficultés présentées.

Y parviendraient-il un jour ?

III

Que Snadly ait eu des ennemis, la dénonciation anonyme l'établissait, qu'elle fut probable ou mensongère. Seulement, quels étaient ces ennemies, à la fois mystérieux et puissants ?

Telle était l'énigme proposée à la perspicacité des collaborateurs de la P. J.

Ceux-ci, sans la moindre hésitation, pensèrent qu'il fallait chercher du côté des ravitailleurs de drogue et autres marchands de neige.

Toutefois, si des magnats de l'Internationale des Stupéfiants séjournent sur la Côte d'Azur, c'est — en quelque sorte — dans le plus strict incognito et sans se mêler à la clique pullulante des affiliés de seconde main.

Tout ce personnel subalterne les ignore, des chasseurs d'hôtel aux danseurs mondains et aux dames lavabos.

Ces placiers au petit paquet ne pouvaient fournir sur l'affaire Snadly que des renseignements sans importance.

Il est rare, — presque sans exemple, même ! — que les maillons d'une enquête de police se soudent à la manière de ceux d'une chaîne en métal homogène.

Le plus souvent, des éléments étranges permettent, seuls, d'éviter de fâcheuses solutions de continuité.

Des circonstances fortuites, hors de toute logique et de toute déduction normale, fournissent cet apport d'éléments.

Evidemment, l'enquête elle-même favorise ou peut favoriser la naissance des dites circonstances : elles n'apparaissent, cependant, au premier abord, qu'en circonstances *adjacentes*, voire parallèles.

Persuadés qu'il s'agissait là d'une de ces vengeances savamment ourdies par la maffia de la drogue, Daniel et Orsini, dont la collaboration était complète et non point seulement administrative ! — tournaient, évoluaient dans le milieu. A titre de revanche, un collègue du Service général leur passa un indicateur.

C'était un Italien, qui exerçait, à ses moments perdus, la profession de pisteur pour le compte d'une maison meublée sans magnificence.

Comme il faisait l'objet d'un arrêté d'expulsion du territoire français, susceptible de devenir exécutoire sur-le-champ, cet individu *travaillait* pour la police, payant en renseignements la tolérance, — *le condé* — dont elle le laissait bénéficier sous conditions.

[*Lire la suite page 18*]

La vie en rose...

Les bonheurs de la vie sont une gerbe de petits événements dont on se souvient avec plaisir: un mot aimable, un geste courtois, une pensée délicate, l'éclosion d'une fleur vermeille. Mais pour mieux goûter ces joies subtiles, il faut être à l'abri des tracas financiers, il faut avoir la tranquillité d'esprit que procure une réserve d'économies.

Depuis 10 ans, les Obligations d'Epargne du Canada aident les Canadiens à voir la vie en rose. Confiez votre commande à votre banque, votre courtier de placement ou à une société de fiducie et de prêts.

LE MASQUE CHINOIS [*Suite de la page 16*]

— Vous pourriez voir, dit-il à ces messieurs de la P. J., dans le monde des figurants de cinéma ; il y a là quelques numéros pas ordinaires...

Le métier nourrit mal ; chacun se débrouille de son côté... Beaucoup ont un emploi fixe : garçons coiffeurs, filles de salle, employés, etc.

Quelques-uns — les brebis galeuses — ne font rien de spécialement recommandable.

« Vous ne connaissez pas cette Russe qu'on appelle Mme Syphilis, parce qu'elle a fait la contaminée dans plusieurs films ?

« Une grande maigre, squelette ambulant à tête d'hallucinée et qui *fait* de la coco...

« Rien à dire d'elle : c'est une *dame* tout à fait bien, mais pour se procurer de la *neige*, on la voyait souvent, autrefois, avec une de ses compatriotes nommée Sonia. Sonia, elle, oui, est une affranchie... Elle fréquente les *vrais de vrais*... Je vais essayer de vous dégoter son adresse : pour le moment, je ne la vois plus...

« Regardez donc, de votre côté, si elle n'est pas à l'ombre...

— Retrouve-la et, en tout cas, passe demain matin au bureau, rue Gioffredo.

— Compris, monsieur Daniel... A demain.

— Elle s'appelle Sonia Kaspar. Pension l'Hélianthe.

— L'Hélianthe ?... Chez Mme Stromboni ! remarqua Orsini. Parfait... Reviens demain, à la même heure...

— O. K., chef !

L'indicateur sorti, Daniel se tourna, interrogateur, vers son collègue :

— Vous connaissez ?

— Si je connais ! Hé ! c'est la veuve de notre ancien principal !... Elle fait du meublé !... Que voulez-vous, c'est pas avec sa demi-retraite qu'elle peut vivre !...

« Figurez-vous que nous sommes du même village !... Et un peu cousins !...

— Si nous allions lui dire un petit bonjour ?...

•

— Hé ! par exemple !... C'est vous, compère Orsini.

— C'est moi, commère Stromboni... Je vous présente mon principal, Daniel ; il a remplacé votre mari !... »

Après les politesses de circonstance, le Corse dit à la logeuse que son collègue et lui comptaient sur son concours...

— Si je le puis ! répondit la patronne de la pension Hélianthe, qui prit un air de circonstance pour affirmer qu'elle serait heureuse d'apporter sa modeste collaboration à l'administration, en souvenir de son pauvre mari.

— Vous avez chez vous une nommée Kaspar, Sonia, n'est-ce pas ?

— Oui... Je lui fais sa chambre 350 francs, sans le service...

« Je vais vous montrer mon registre de police...

« Vous me direz s'il est tenu *recta* ou non !...

— Qu'est-ce que c'est que cette personne ? demanda Daniel.

Mme Stromboni leva les bras et souffla de mépris, puissamment :

— Oh ! répondit-elle, ni plus ni moins que les autres *petites dames* !... Pour moi, ça ne vaut pas son bidet plein d'eau chaude !...

— En carte ?

— Vous plaisantez !... Si *elle en retourne*, c'est du clandestin... Voyons, messieurs, une Russe et à Nice ! Vous ne voudriez tout de même pas ?...

— A-t-elle quelqu'un d'attitré ?

— Oui, un ami ; il la sort, mais pas tous les soirs. Il est avec elle... sans l'être tout à fait...

« A mon humble avis, on dirait qu'il la surveille ; il la tient en laisse, ni plus ni moins qu'un petit toutou !

— Vous connaissez cet individu ?

— Parbleu : c'est aussi mon locataire !

— Ils habitent ensemble ?

— Ah ! mais non !... Il occupe une chambre à part : celle du palier. Elle est indépendante. Je la lui fais 500 francs, tout compris.

— Quel genre de type ?

— Gigolo sur le retour, et, j'en mettrais la main au feu, un gars du milieu !...

— Voulez-vous nous passer le registre ?

Machinalement, les inspecteurs examinèrent la date du visa du service des garnis.

Mme Stromboni remarqua leur coup d'oeil.

— Ils sont venus hier ! déclara-t-elle avec une sorte de satisfaction orgueilleuse. Je suis en règle. Pensez, veuve d'un inspecteur principal, je me tiens à carreau !...

« Voici le nom de la jeune dame et celui de son ami.

Ayant lu, l'inspecteur Daniel prit des notes sur son calepin :

Mora, José, Espagnol, 36 ans. Né à Alicante. Sans profession. Venant en dernier lieu de Port-Saïd, via Marseille. Passeport no 73 A 8.475, délivré au Consulat général d'Espagne, à Alexandrie de Syrie, visé à Marseille AW 14-B.

Carte d'étranger Marseille, visée à Nice.

Kaspar, Sonia, Russe, 32 ans. Née à Istambul. Artiste chorégraphique. Venant en dernier lieu de Londres. Passeport en règle, ainsi que sa carte d'étranger délivrée à Paris, visée à Nice.

— Mes félicitations, chère madame ! déclara en souriant l'inspecteur principal. Vous êtes un peu de la boîte !... Voilà qui est tenu !...

« Où sont vos locataires ?

— A Toulon, je crois. Mora a une Simca ; il est parti ce matin avec son amie...

— Nous serions curieux de voir leurs chambres. Oh ! sans rien y déranger !...

— Oui, n'est-ce pas !... Je compte sur vous !... Par ici, messieurs, la chambre de l'Espagnol.

Par mesure de précaution, la logeuse frappa à la porte. N'obtenant point de réponse, elle ouvrit avec son passe-partout et entra derrière les policiers.

Pour rapide que fut la sommaire perquisition des inspecteurs, comme elle était méthodiquement poursuivie et non par des amateurs qui se fient au hasard ! — elle permit de découvrir diverses choses non dénuées d'intérêt.

Ce Mora devait, parfois, travailler... à sa manière, ainsi que le supposèrent les enquêteurs de la Police judiciaire.

Une trousse attira immédiatement leur attention : une très belle trousse, en mallette de cuir bleu. Les flacons étaient en cristal taillé, avec capuchons et monture de vermeil. Les peignes, le dos des brosses, en écaille blonde transparente.

D'un doigt preste, Daniel enleva de son alvéole la boîte à poudre, dont il examina les facettes. Il l'ouvrit et, feuilletant à même la poudre, avec précaution, pour ne point répandre celle-ci, il en sortit une broche de platine sertie de brillants, qu'il montra à son collègue, puis remit en place, non sans remarquer avec humeur :

— Cet hidalgo a un étrange coffre à bijoux !...

— Je crois la cachette d'emploi courant chez les rats d'hôtel ! observa Orsini... Savoir si la trousse ne va pas nous fixer sur les occupations de son propriétaire !

— Regardez, madame Stromboni : le manche du coupe-cors et celui du tire-bouton de ce beau nécessaire, ne vous semblent-ils pas jurer avec les autres accessoires de toilette, beaucoup plus fins, plus légers ?... Ce sont des manches de nickel !... Très solides... plus solides que les autres, — lesquels sont en argent ! Voilà qui saute aux yeux !...

« Voilà qui, — de la part d'un « professionnel », comme votre Espagnol, m'a tout l'air d'en être un, — constitue une erreur grossière !...

— Je ne comprends pas !

— Orsini, lui, comprend bien !

— Eh ! oui, commère : ces deux solides manches servent à monter un *ouistiti*, c'est évident !

En cherchant un peu, nous allons découvrir le gentil instrument dont se sert M. Mora, d'Alicante — sans profession ! — pour faire tourner, de l'extérieur, la clef laissée dans la serrure par le voyageur qui, ayant ainsi fermé sa porte à l'intérieur, se croit en sûreté dans sa chambre ! Le *ouistiti* serre astucieusement l'extrémité de la pauvre clef entre ses deux pattes creuses, entre les deux pinces.

Ce *mors*, votre gentilhomme le porte sur lui, ainsi que les écrous servant à fixer le mors à ces manches-là et qu'on appelle les *têtes*. *Têtes* et *mors* sont dans un porte-cigarettes truqué, dont le cambrioleur ne se sépare jamais, la *bastringue*, ou le *plan*...

En cas de danger d'arrestation, le mauvais garçon — excusez ce détail un peu cru ! — dissimule sa *bastringue* dans une cachette extrêmement intime !...

— Pour le moment, ceci nous intéresse — si j'ose dire, — comme témoin de moralité ! fit Daniel. Nous voilà édifiés sur l'individu !...

Dans la poche d'un gilet, disposé sur le dossier d'une chaise, un inoffensif agenda de l'année, — vendu vingt francs aux Uniprix ! — prenait une certaine valeur, du fait des mentions telles que : « Dimanche 16, à 3 heures. Bar des Platanes. Voir Ck. » « Mardi 2, avancé 2 livres par Ck. » « Vendredi 14, 9 heures, soir. Sonia chez Ck. » « Samedi 22, 5 heures, Ck. Bar des Platanes, 1 sac pour Sonia. Le soir, 9 heures, Villa Ck. »

— Sonia sort souvent avec Mora ? s'enquit Daniel.

— De temps en temps... C'est tantôt tous les soirs, tantôt plus rarement...

« Des fois, elle va, seule, au Casino ; elle s'amuse à la boule... sans jouer gros jeu !...

« Elle a toujours des combinaisons à essayer... »

— Dites, madame Stromboni : sans en avoir l'air, parlez à Sonia Kaspar d'un combinaison « le 15 par les 3 »... Combinaison que vous ne connaissez pas bien, mais qui existe...

— Mettez-lui cela dans l'idée.

— De vrai, existe-t-elle, cette combinaison ?

— C'est vous qui le demandez ?... Vous : une personne raisonnable !... Ce serait trop long à vous le démontrer, mais mettez-vous bien dans l'esprit qu'aucun calcul des probabilités ne s'applique à un quelconque jeu de hasard... N'importe, amorcez votre locataire avec cette histoire du « 15 par les 3 »... Puis-je compter sur vous ?

— Certainement !... Voulez-vous visiter chez elle ?...

Dans la chambre de Sonia Kaspar, la première des choses remarquées par les inspecteurs fut une grande boîte de cigarettes. L'étiquette annonçait dans un goût très hispano-américain : « Mariajuana, Rippoll hermanos, Cosiquiraqui, Mexique. »

Un amour bandait son arc dans un buisson de roses...

Dans un carton à chapeau de moleskine noire à borlure rouge, ils trouvèrent, enfoui sous des bas du plus beau « 44 fin », un masque de bois blanc, en tous points pareil à celui qui cachait le visage de la baronne Snadly, lors de sa mort.

— Oh ! oh ! firent ensemble les deux enquêteurs.

Dans un sous-main de galuchat à gribiches d'or, la logeuse prit une photo de grand format et la mit sous les yeux de Daniel, puis d'Orsini.

— La voilà ! expliqua-t-elle.

Les inspecteurs se regardèrent interloqués :

— La baronne Snadly ! fit Daniel.

— On le dirait vraiment ! appuya son collègue.

Mme Stromboni insista :

— C'est ma locataire : Sonia Kaspar !...

Elle remit à sa place le portrait puisque, aussi bien, il n'obtenait qu'une attention relative, les enquêteurs semblant surtout soucieux d'établir une ressemblance entre deux personnes !...

Daniel, tout en réfléchissant, suivait des yeux les mouvements de la propriétaire du meublé.

Brusquement, il posa à celle-ci une question :

— Votre locataire est gauchère ?

— En effet !... Comment l'avez-vous deviné ?

— A la disposition de son stylo sur le tapis de peluche recouvrant la table...

« Vous ne l'avez pas touché ? »

— Ma foi, non !

— Eh bien ! veuillez observer que, normalement, il devrait être à droite du sous-main... non à gauche. En outre, devant ce sous-main, il y a un crayon : or, la pointe en est dirigée vers la droite... Seule, une personne gauchère place ainsi porte-plume ou stylomine.

— Mme Kaspar est bien réellement dans l'impossibilité d'écrire ou de dessiner de la main droite ! Cela, je vous le garantis... Quant aux indices révélateurs, je ne les avais jamais remarqués !

— Affaire de métier, madame Stromboni !...

Aucun rapport de police ne signalait de vol d'une barrette de platine, sertie de diamants, commis dans un hôtel quelconque de la Côte d'Azur.

Mora ne fait l'objet d'aucune remarque défavorable, quoique « tenu à l'oeil » par la brigade mondaine.

Sonia Kaspar n'avait rien à son encontre... A la Compagnie d'assurances *La Générale de Londres*, nul n'avait observé — ni dans les bureaux, ni au service médical, — si la contractante et signataire de la police était gauchère ou non... La visite avait été passée dans un hôtel de Cannes, la cliente en ayant manifesté le désir, alléguant un séjour là-bas et, affirmait-elle, un très prochain départ par les services d'Air-France...

L'affaire avait été menée et conclue aussi rapidement que possible... peut-être d'une façon un peu hâtive et superficielle, mais il en va souvent de même lorsqu'il s'agit de ne point laisser partir un client sérieux, dont la patience ne semble pas la qualité dominante !...

— Dommage que nous n'obtenions aucun renseignement précis sur ce point ! remarquèrent les enquêteurs. Cela nous eût permis d'établir sans délai si, oui ou non, la police a été signée par la baronne ou si, au contraire, il y a eu quelque machination dans le dessein de perdre Snadly, comme celui-ci continue à soutenir !...

— Nous naviguons en plein « pot au noir », durent-ils reconnaître entre eux, alors qu'ils perdaient leur temps à retrouver le bar des Platanes, où l'Espagnol avait ses rendez-vous avec ce Ck., dont ils auraient bien aimé savoir l'identité !...

[*Lire la suite page 38*]

Protection nouvelle, tout l'hiver, pour toutes les voitures

La NOUVELLE Mobiloil

AMÉLIORE LE RENDEMENT DES MOTEURS !

Quelle que soit votre voiture, vous obtenez une performance meilleure, pendant tout l'hiver, avec la nouvelle Mobiloil dont l'efficacité contre l'usure a été doublée! Sa nouvelle composition vous assure des performances supérieures pendant la saison froide . . . parce que ses propriétés spéciales combattent la formation de cambouis que favorise le froid. La nouvelle Mobiloil garde d'une propreté jusqu'ici inconnue les moteurs de toutes les voitures. Elle réduit l'usure qu'entraînent les fréquents départs et arrêts successifs. Son indice élevé de viscosité facilite grandement les démarrages et assure une rapide circulation d'huile. La nouvelle Mobiloil se vend en diverses variétés, étudiées pour la protection de *chaque* moteur, par *tous les temps* et dans *n'importe quelles conditions.*

EN VENTE À L'IMPERIAL OIL LIMITED ET DANS

DEUX DES FAMEUX PRODUITS MOBILOIL, LES LUBRIFIANTS MODERNES FABRIQUÉS PAR MOBIL OIL OF CANADA

La Mobiloil SPECIAL

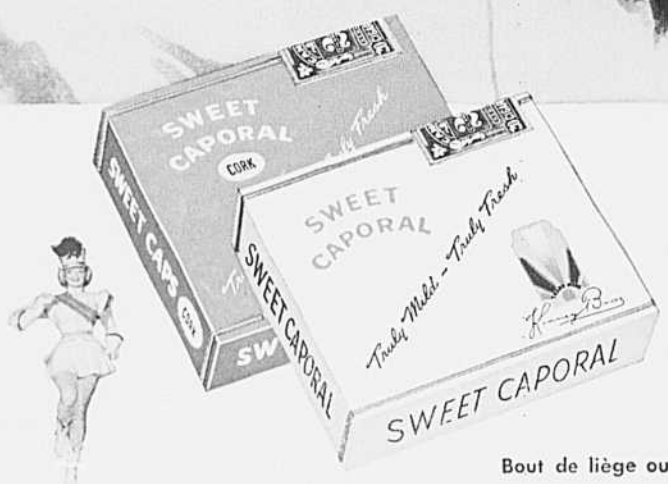
OBTIENT, DES MOTEURS, LA MEILLEURE PERFORMANCE !

Voici une huile ultra-moderne (S.A.E. 10W-20W-30) "toutes saisons", à l'intention de l'automobiliste qui veut *ce qu'il y a de mieux.* Mise au point pour répondre aux exigences des moteurs à haute compression, la Mobiloil Special procure les cinq avantages suivants:

- Protection accrue contre tous les genres de formation de cambouis.
- Minimum de dépôts dans la chambre de combustion.
- Protection maximum contre l'usure dans toutes les conditions.
- Excellents démarrages dus à l'indice extrêmement élevé de viscosité.
- Augmentation du millage au gallon d'essence.

L'ensemble de ces avantages confère plus de puissance au moteur, prolonge sa durée et lui assure un fonctionnement plus économique. Pendant l'hiver, employez la Mobiloil Special, sauf là où la température est constamment inférieure à 15° au-dessous de zéro. Dans ce cas, employez la Mobiloil 5W.

TOUS LES BONS GARAGES ET POSTES D'ESSENCE



Bout de liège ou uni

Pas de joie complète sans

SWEET CAPS

PLUS FRAÎCHES... PLUS DOUCES.
LA SWEET CAP EST LA CIGARETTE DU JOUR!

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

CHOSES ET AUTRES

■ Pourquoi, cette année, un plus grand nombre de proprios de billets de saison, pour les joutes du Canadien, au Forum, versent-ils le plein montant des 35 joutes ?... Pourquoi certains parents laissent-ils leurs fistons jouer avec des tire-pois, des frondes et des carabines à plomb ? Nous supposons qu'ils ignorent, malheureusement, que ces jouets peuvent devenir dangereux ! ...Le premier triple-jeu des ligues majeures à être télévisé, d'un océan à l'autre, fut celui que réussirent Williams, Dark et Lockman, des Géants de New-York, le 28 mai 1955, contre les Dodgers de Brooklyn. Tout arrive à Brooklyn, même un championnat du monde !... Au moment où nous écrivons ces lignes, ce n'est pas arrivé !... Quel est l'animal le plus rapide du monde ? Un Anglais, M. Roy Chapman Andrews, raconte qu'étant en auto, dans le désert de Gobi, il a poursuivi une gazelle. A ce moment, le compteur de sa voiture marquait 55 milles à l'heure. Or, l'animal a disparu à l'horizon, en quelques minutes. D'où l'on peut conclure qu'il faisait, au minimum du 65 milles à l'heure. D'autre part, on a chronométré qu'un lapin a fait 25 milles à l'heure. Dans la chasse au renard, les chiens peuvent faire du 40 milles, alors que le renard va généralement beaucoup plus vite. Mais le record de la vitesse appartient à la gente ailée. Un pigeon américain — n'était-ce pas un canard ? — aurait franchi 300 milles, à raison de 73 milles à l'heure. Une hirondelle, qu'on avait prise dans son nid à Anvers, et qu'on avait relâchée à Compiègne, soit à 148 milles de là, serait rentrée au nid, en une heure, huit minutes, ayant voyagé à une vitesse moyenne de 135 milles à l'heure.

■ Nous sommes surpris du nombre d'anciens joueurs et de chauds amateurs du hockey et du baseball, qui permettent à leurs fistons de 11 à 15 ans la lecture des *Love Comics* et des *Sex Comics*. Ils ne devraient pas ignorer que c'est la meilleure manière d'encourager la délinquence juvénile, que nos édiles combattent avec acharnement ; que 80% des jeunes délinquents détenus dans les maisons de correction ont appris à transgresser les lois par la lecture de ces illustrés abrutissants, donnés en pâture à cette jeunesse qui, si l'on n'y met pas un frein, tuera comme elle respire, assurée de bien faire...; qu'aux Etats-Unis et au Canada il se lit 90,000,000 de Comics par mois, que l'on dépense, au Canada seulement, plus de $3,000,000 par année pour l'achat de cette lèpre des *comics*, qui rongera l'esprit de nos enfants ; que le cri de bataille des profiteurs est le suivant, dit « L'Ecole canadienne » : pour terrasser l'Eglise et perdre les âmes, perdons la femme. Aussi dans les *Love Comics* et les *Sex Comics*, la femme est-elle soumise à toutes sortes de dégradations : concours de beauté, exhibition en costume de bain, exposition de cuisses et nous pourrions en ajouter. On flatte la femme pour mieux l'asservir et réveiller ainsi les tendances bestiales latentes en chacun de nous... Que Arnie Myers, journaliste du *Daily Colonist* a fait une étude approfondie des *Love Comics*. Il conclut que, dans chacun d'eux, se trouvent une exaltation outrée de la beauté charnelle, des scènes de séduction, des assassinats, des divorces, meurtres et suicides. Les illustrations sont des plus suggestives et souventes fois les parties sexuelles n'ont même pas le « pagne » qu'admettent les peuples les plus primitifs ; que la lecture régulière de certains illustrés suscite, chez les jeunes des crises d'hystérie, qui affectent leur comportement général ; que la loi fédérale prévoit une peine d'emprisonnement pour ceux qui possèdent, distribuent ou vendent des imprimés obscènes, des saletés, quoi ! Ça c'est éducatif pour les jeunes de 11 à 15 ans ! Et après, vous voudriez qu'on les ennuie, en leur faisant apprendre les mathématiques, la géographie, l'orthographe, la diction, la bonne manière de participer aux sports sains ! Voyons, soyez plus conséquents !

EDWART POTGIETER, boxeur poids-lourd de l'Afrique du Sud, 7 pieds 2 pouces, le pugiliste le plus grand de l'heure, pesant 308 livres, se rendra à New-York, après avoir livré quelques combats, à Londres. Des amis lui ont conseillé de s'exiler dans la métropole américaine, afin d'acquérir un tas d'expérience, sous la tutelle d'entraîneurs experts de l'Oncle Sam. C'est le seul moyen de réussir, en boxe.

■ Au début d'une saison de hockey, même au milieu d'une saison de football, plusieurs athlètes professionnels souffrent de « charley-horse », nouage de muscles de la cuisse, nerfs tendus à faire boiter. Les physiothérapistes ont beaucoup de misères à remettre sur pieds ces athlètes, en une semaine. Pourquoi emploie-t-on cette expression américaine ? D'où vient-elle ? Elle vient du cerveau du fameux évangéliste Billy Sunday, ancien joueur des ligues majeures, décédé il y a près de 20 ans. Pour la première fois, il l'utilisa, en 1886, il y aura donc 70 ans bientôt, alors qu'il jouait pour le White Stocking de Chicago, aujourd'hui le White Sox. Un après-midi, Jupiter Pluvius faisait des siennes, à tel point que l'on dut décommander la joute de baseball. Les joueurs profitèrent de l'aubaine pour se rendre à la piste de courses de chevaux, après réception de leur paye. Beau temps, mauvais temps, les coursiers y allaient à fond de train. Plusieurs de ces joueurs croyaient, dur comme fer, que leurs chevaux favoris leur rapporteraient un meilleur prix, sous la pluie ou dans la boue... Billy Sunday, simple joueur et non pas encore pasteur protestant, aimait à taquiner le dieu hasard sur les chances de ces poulains. La soif du gain était ardente. Vers cinq heures de l'après-midi, Sunday avait gagné $50 à la suite de quelques mises de deux dollars. Tout à coup, l'un de ses co-équipiers lui souffla dans le tuyau de l'oreille qu'il tenait, de l'écurie, une information des plus sûres, le coursier Charley ne peut pas perdre. Billy Sunday risqua tout son gain sur Charley. Ses co-équipiers l'imitèrent jusqu'au dernier sou percé. Avec intérêt, on suivit la course, du départ à la ligne d'arrivée. Charley démarra avec difficulté. Il fut l'un des derniers chevaux à laisser le poteau. A la fin de l'épreuve, il finit bon dernier, il court encore... Les joueurs, ayant perdu tout leur argent, retournèrent bredouilles au foyer. Au cours de la joute du lendemain, sous un soleil radieux, l'un des joueurs du Chicago, George Gore, redoutable cogneur et l'un des plus rapides coureurs du temps, frappa un long coup par-dessus la tête du voltigeur de centre. Alors, il fallait que le frappeur eût des fourmis dans les jambes pour réussir un coup de circuit à l'intérieur du vaste parc de baseball. Gore filait à toute vitesse, en contournant les premier et second buts. A une trentaine de pieds du troisième sac, il fut contraint de s'arrêter, puis de boiter pour atteindre le troisième, où l'adversaire le mit hors jeu, sous les yeux ahuris de Sunday, agissant comme instructeur... Pensant au fond de ses goussets vides, dégoûté de la tournure des événements, à son arrivée au banc de ses co-équipiers, il dit : « Regardez, les gars, le vieux *cheval Charley* s'en vient ! (Look, boys, here comes old Charley-horse !). On rit de cette plaisanterie, de cette comparaison *boiteuse*, c'est le cas de le dire. Ce fut suffisant pour que l'expression fût adoptée, d'une manière générale. Elle existe encore, au sein du baseball, du hockey et du football.

LE SAMEDI *vous présente cette semaine:*

Mister ROBERTS

Trois succès retentissants : le livre, la pièce et maintenant le film ! Le cadre est marin, le sujet est l'amour. On y trouve en vedette Henry Fonda, James Cagney, William Powell, Jack Lemmon et Betsy Palmer.

Un navire de la marine marchande est paisiblement à l'ancre dans une petite île du Pacifique. Les principaux membres de l'équipage sont: l'enseigne Pulver (Jack Lemmon), le capitaine (James Cagney), Mister Roberts (Henry Fonda) et le médecin du bord (William Powell). — D'autres navires sont, non loin de là, engagés dans la bataille, et l'inaction crée du mécontentement parmi l'équipage. Mais bientôt il se passe quelque chose de très agréable: la visite à bord de jolies infirmières en service sur l'île voisine. — La réunion, cependant, n'est pas sans incident car l'enseigne Pulver aime à faire de l'esprit aux dépens des autres... et même des jeunes filles. — Heureusement que l'une d'elles, le lieutenant Ann Girard (Betsy Palmer) sait le remettre à sa place. Quant au capitaine, c'est un bougon et un dur qui ne s'occupe pas de pareille chose. — Il n'a d'affection que pour un palmier en pot, placé à la porte de sa cabine, qu'il arrose quotidiennement. Cette habitude est l'occasion de blagues de la part de ses subordonnés. Mister Roberts et le docteur seraient-ils en train de comploter un tour ?

Pour faire connaître le summum en enregistrements haute fidélité

10 CHEFS-D'OEUVRE

COMPLETS JUSQU'A LA DERNIERE NOTE !

BACH
Toccate et fugue en ré mineur
A. Schreiner aux orgues du Tabernacle, Salt Lake City

CHOPIN
Fantaisie-Impromptu, Op. 66
Robert Goldsand, pianiste

DUKAS
L'Apprenti Sorcier
Orchestre symphonique d'Utrecht, dirigé par Paul Hupperts

BEETHOVEN
Sonate pour piano No 24, en fa dièse, opus 78
Grant Johannesen, pianiste

MUSSORGSKY
Une Nuit sur le Mont Chauve
Orchestre philharmonique néerlandais, dirigé par Walter Goehr

VIVALDI
Concerto en ut pour deux trompettes et orchestre
Orchestre philharmonique néerlandais, H. Sevenstern et F. Hausdoerfer, trompettes, dirigé par Otto Ackermann

BRAHMS
Le Festival Académique
Orchestre symphonique d'Utrecht dirigé par Paul Hupperts

MOZART
Symphonie No 26, en mi bémol, K 184
Orchestre philharmonique néerlandais, dirigé par Otto Ackermann

WAGNER
Les Maitres Chanteurs, Prélude, Acte 1
Orchestre Tonhalle de Zurich, dirigé par Otto Ackermann

BERLIOZ
Le Carnaval de Rome
Orchestre philharmonique néerlandais, dirigé par Walter Goehr

Recevez tous les dix pour seulement

$1

ESSAI GRATUIT

Ne payez pas un sou AVANT de les avoir entendus et approuvés.

A vous GRATIS
Un traité du **grand** critique musical Olin Downes. Un guide rempli d'annotations musicales précieuses et des notes de programme — gratis avec chaque sélection.

L'ENTHOUSIASME DE LA PRESSE :

Universellement applaudis !

"Ces enregistrements sont d'une perfection telle que les artistes semblent être dans votre maison". — *Glorious Sounds, Amsterdam, Hollande.*

"La reproduction magnifique est tout à l'honneur de la Société". — *The Evening Post, Francfort, Allemagne Occ.*

"D'une excellence rare, même en ces temps de perfection technique". — *Los Angeles Examiner, Calif.*

AUCUNE OBLIGATION D'ACHAT

Vous ne serez jamais obligé d'acheter même un disque de Musical Masterpiece Society — que ce soit maintenant ou plus tard. Vous avez tous les avantages d'un abonnement d'essai.

Vous pouvez commencer à vous constituer une collection complète de disques de haute fidélité sans risquer un sou. Recevez ces DIX grandes oeuvres — écoutez-les pendant cinq jours entiers chez vous. Si vous décidez de les conserver après cet essai gratuit à domicile, payez NON PAS $1 chaque oeuvre — mais $1 pour LES DIX !

Naturellement ce prix n'a aucun rapport avec la valeur des enregistrements. Il vous en coûterait plusieurs dollars aux prix de détail pour des enregistrements de qualité égale.

POURQUOI NOUS FAISONS CETTE OFFRE ETONNANTE ? En fait nous sommes **forcés** de la faire pour deux raisons : Nous désirons que vous écoutiez ces exécutions incomparables... leurs interprétations sensibles... et l'étonnante haute fidélité de nos enregistrements ! Exécutés par des artistes de renommée internationale... reproduits avec une haute fidélité embrassant toute l'étendue de l'ouïe humaine, soit de 50 à 15,000 cycles ! Pressés spécialement sur vinylite antiparasite. Même si vous ne possédez pas d'appareil haute fidélité vous pouvez en apprécier la différence. Nous désirons aussi faire valoir les avantages de notre nouveau plan d'abonnement d'essai, en vertu duquel vous n'êtes pas obligé d'acheter de nous d'autres enregistrements quels qu'ils soient. Cependant vous avez le droit d'essayer — sans frais — n'importe quelle sélection du mois de la Société qui vous intéresse. Ces sélections vous sont décrites d'avance. Vous n'êtes pas tenu de garder celles que vous essayez... même après les avoir fait jouer et après avoir lu les intéressantes annotations qui accompagnent chaque sélection. Vous ne payez que pour les disques que vous désirez posséder après les avoir essayés. Et pour ceux-là vous ne payez que le bas prix d'abonnement de $1.75 par disque microsillon de 33⅓ r.p.m., dont la musique haute fidélité dure 40 minutes en moyenne. Une économie de 50% sur le prix de détail courant !

POSTEZ LE COUPON MAINTENANT

Il va de soi que nous ne pouvons donner de si magnifiques enregistrements indéfiniment. Le nombre d'abonnés disponible est limité sur nos moyens de production. Quand ce nombre limité sera atteint cette offre sera retirée. Evitez-vous donc une déception. Postez ce coupon aujourd'hui.

THE MUSICAL MASTERPIECE SOCIETY,
Dept. LS-4, 105, rue Bond, Toronto, Ontario.

POSTEZ CE COUPON MAINTENANT — SANS ARGENT

The Musical Masterpiece Society,
Dept. LS-4, 105, rue Bond, Toronto, Ontario.

Veuillez m'expédier les dix grandes oeuvres énumérées, pour un essai GRATUIT de 5 jours, et abonnez-moi à titre d'essai. Si après les avoir écoutées je les conserve, je vous enverrai $1 SEULEMENT POUR LES DIX, plus quelques cents pour l'expédition. Si je vous renvoie les disques, je n'aurai rien à débourser.
DROITS : aucune obligation d'acheter de disques. Avis préalables des futures sélections du mois. Je puis contremander tout disque avant ou après l'avoir reçu. Dorénavant, pour toute sélection que je garde, je ne paierai que le prix spécial d'abonné de $1.75 plus quelques cents pour les frais d'expédition.
...une économie de 50% sur le prix de détail courant !

Nom .....
En lettres moulées
Adresse .....
Ville ..... *Prov.*

Aux E.-U.: 43 ouest, 61e Rue, New-York 23, N.Y.

LIMITE : UN SEUL ENVOI PAR CLIENT

***** ANECDOTES ET PENSEES**

Les calculs sont bons lorsqu'on a le choix des moyens, lorsqu'on ne l'a pas il est des hardiesses qui enlèvent le succès.

•

Vivre c'est souffrir, et l'honnête homme combat toujours pour rester maître de lui.

Aimez assez les hommes pour être ambitieux d'en être aimé.

•

La patience est nécessaire pour avoir du plaisir quand on lit ou quand on regarde et pour avoir raison quand on juge et pour bien faire quand on agit.

NOTRE FEUILLETON

Un mariage sans importance

par ALIX ANDRÉ

No 2

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gilda Heybrand, soi-disant pour voyager et vivre à sa guise, demande au docteur Patrice Gramont de l'épouser ; en retour elle met à la disposition de Patrice sa fortune, ce qui permettra à celui-ci de se faire construire une clinique, rêve qu'il a toujours caressé dans le plus profond de son coeur. Patrice, qui met l'exercice de sa profession au-dessus de tout, accepte le marché, et quelque temps après, Gilda devient officiellement Mme Patrice Gramont.

Comme il la regardait, livide, elle s'interrompit enfin.

— Trop tard, José Montresa, dit-elle. Vous arrivez trop tard !

D'un geste lent, elle éleva et tendit vers lui sa main gauche, à l'annulaire de laquelle la mince alliance brillait.

— Je suis mariée, José !

La foudre tombant aux pieds du jeune homme ne l'eût point plus violemment commotionné que l'annonce de cette nouvelle. Il parut frappé de stupeur, balbutia :

— Mariée ?... et depuis quand ?...

— Depuis bien peu de temps, en vérité.

Gilda sourit, jugeant inutile de donner des précisions au jeune homme. Un instant, elle craignit que les corbeilles de fleurs blanches, disséminées dans la pièce, ne révèlent la vérité. Mais elle se rassura. Montresa savait qu'elle aimait les fleurs, s'en entourait toujours, et il prenait sans doute l'uniformité de leur couleur pour une passagère fantaisie. Comment, du reste, eût-il soupçonné que cette promenade nocturne dût être, à l'origine, une croisière nuptiale ! Et l'absence même d'Inès, d'ordinaire toujours fidèlement à ses côtés, ne devait guère l'étonner. La demoiselle de compagnie pouvait fort bien, à une heure aussi avancée, avoir regagné sa cabine.

Gilda bénit la discrétion de son équipage qui, dans l'après-midi, n'avait donné aucune précision au visiteur. La jeune femme avait miraculeusement retrouvé une sorte de calme, mais savait que celui-ci ne résisterait pas à la prolongation d'un tel entretien. Elle abandonna sa place, et, sans hâte, se dirigea vers l'appareil téléphonique qui reliait le salon au poste de commandement du yacht. Avant de le saisir, elle se tourna vers son compagnon.

— Nous allons regagner Cannes, José. Nous l'eussions déjà fait si je n'avais voulu, jusqu'au bout, écouter vos réminiscences. Elles m'ont beaucoup intéressée, croyez-le, mais enfin le temps les a... disons : périmées, et il faut nous résigner à voir tomber certains souvenirs dans l'oubli. Nous allons donc rentrer au port. Le jour, je l'espère, ne sera pas tout à fait levé, et vous pourrez quitter la *Désirade* aussi discrètement que vous y êtes monté. A vrai dire, je préfère que votre présence à bord, ce soir, reste ignorée. Nul ne voudrait croire que notre amitié d'enfance vous autorisait à me causer une aussi étrange surprise. Et je me garderais, du reste, d'invoquer entre nous des relations que je n'ai aucunement l'intention de poursuivre.

Ayant prononcé les derniers mots, Gilda décrocha l'appareil, et, après un instant d'attention, ordonna d'une voix brève :

— Nous rentrons à Cannes.

Elle revint au centre de la pièce, s'empara du manteau qu'elle avait déposé sur un fauteuil et se dirigea vers la porte. Lorsqu'elle l'eut atteinte, la jeune femme se retourna :

— Vous pouvez rester ici, José, vous y trouverez des revues et des cigarettes. Quant à moi, j'aime trop le grand air pour ne pas terminer cette promenade sur le pont... comme je l'avais commencée. Adieu.

Pendant les minutes qui venaient de s'écouler, Montresa s'était ressaisi. Il redressa la tête avec un étrange sourire.

— Seulement « au revoir », Gilda. Je suis au désespoir de vous déplaire, mais, pour mettre au point certaines petites affaires de famille qui nous concernent, vous et moi, il sera nécessaire que nous nous rencontrions.

— Je ne crois pas, dit la jeune femme sèchement.

Elle avait ouvert la porte du salon, et allait disparaître. Alors, José Montresa s'inclina ironiquement :

— Moi, dit-il, j'en suis sûr, Gilda.

IV

La villa du docteur Gramont n'était pas située dans Cannes même, mais un peu en dehors de la ville, sur l'éminence qui fait face au panorama admirable de la mer et des îles de Lérins. Vieille maison de famille, construite à une époque où les emplacements de cette nature, sur la côte, ne se payaient pas aussi follement qu'aujourd'hui, elle défiait de sa beauté sereine, grave et robuste, les luxueuses demeures modernes qui, peu à peu, s'étaient élevées à l'entour.

Les grands-parents de Patrice avaient vécu là, ou plutôt la grand-mère du jeune homme seule y avait passé son existence à attendre... à attendre le capitaine au long cours Jérôme Gramont, qui ne touchait terre ni bien souvent ni pour bien longtemps. Plus tard, Jean Gramont, le père du docteur, médecin lui-même à Paris, et sa femme, ne firent, dans la maison, que de brefs séjours de vacances. Et Patrice, que ces lieux enchantaient, s'était bien promis d'y établir plus tard sa vie.

Aux préférences, aux désirs, aux projets de son enfance, le jeune homme avait tenu parole. Ses études brillamment terminées, rien ne le retenait à Paris. Les propositions de ses professeurs, même les plus avantageuses ou les plus flatteuses, concernant sa situation future dans la capitale, s'étaient heurtées à un refus absolu. Ses parents étaient morts jeunes. Enfant unique, il se trouvait seul, et n'avait à prendre d'avis que de lui-même. Point n'était besoin qu'il se consultât longuement pour décider de fuir la grande ville et de s'installer au pays de son choix. Il le fit, et, chaque jour, en ouvrant ses volets, à l'instant qui lui livrait le ciel immense, la sombre ligne de la côte sur la mer éblouissante ou grise, sa décision lui paraissait plus sage, plus heureuse, plus bénéfique encore qu'il ne l'avait espéré.

La grande maison était telle qu'autrefois, Patrice, sans fortune, ne pouvait qu'à peine la moderniser, et, à vrai dire, il ne se le permit que pour l'essentiel. Ses lignes droites, simples, nettes, avaient une noblesse que n'altérait en rien la fantaisie — fréquente en ces régions — du haut pigeonnier rond à tuiles roses. Les ouvertures du rez-de-chaussée, protégées par des génoises, et celles des étages, étaient nombreuses. Par elles entraient largement l'air, le soleil et tous les parfums d'un jardin luxuriant. A l'intérieur, c'étaient de grandes salles fraîches, dallées de tomettes rouges, et à vastes cheminées. L'escalier, ce luxe des maisons provençales, était fait de pierre, mais possédait de belles balustres de chêne clair. Aux étages, les chambres, nombreuses, s'ouvraient sur un couloir central qu'ornaient de vieux meubles régionaux : armoires, encoignures, « escudelies » (1), sculptés avec l'exubérance et la richesse caractéristiques au pays.

Gilda avait tout de suite aimé cette maison si différente de ce qu'elle connaissait. Elle avait aimé sa grande chambre au lit surmonté de rideaux de perse, aux portes de chêne sculpté. Elle avait aimé la salle à manger dont le meuble principal, sorte de buffet-vitrine, contenait une collection de naïves porcelaines anciennes ; et le salon aux bergères profondes recouvertes de tissu fané, aux tables d'époques différentes, au vieux clavecin sans voix, aux glaces ternies.

— Si quelques transformations vous paraissent nécessaires, il va de soi que vous me les signalerez, avait dit Patrice à la jeune femme dès le début de leur mariage.

Mais elle s'était gardée de manifester, à cet égard, le moindre désir ; peut-être parce que tout lui semblait bien ainsi ; peut-être, et c'est ce qu'imagina Gramont, parce qu'elle n'accordait au cadre dans lequel elle vivait aucun intérêt.

Aussi le jeune homme ne revint-il pas sur ce sujet. Du reste, il avait bien peu de temps pour s'entretenir avec sa femme. Il partait tôt le matin, à la clinique, et prenait son petit déjeuner seul, dans la salle à manger, sans s'accorder le temps de s'asseoir. Il ne rentrait jamais avant midi, mangeait rapidement, et repartait pour sa consultation de deux heures. L'après-midi, à moins d'urgence, il n'opérait jamais. Cependant, soit que sa consultation se prolongeât, et il devait, après celle-ci, visiter tous ses opérés, soit qu'il fût appelé au-dehors, son retour à la villa ne se produisait guère avant huit heures. Les premiers temps, Gilda éprouva un étonnement sans cesse renouvelé de cette puissance de travail, et surtout de l'immuable équilibre moral et physique qu'une existence d'aussi écrasant labeur laissait à Gramont. Mais elle pensa, et sans doute avec raison, que la vue de la nouvelle clinique, dont les travaux, de l'autre côté de la route, avançaient maintenant avec régularité, donnait à son mari cette sorte de dynamisme raisonnable et calme qu'elle enviait.

« Et moi, se disait-elle parfois, quel espoir me soutient ? quel but m'anime ? quelle oeuvre me passionne et m'exalte ?... »

Nulle occupation, absorbante ou légère, ne la sollicitait. La maison du docteur était fort bien tenue par un couple de vieux domestiques qui, avant l'installation de Gramont, et depuis de nombreuses années, en assumaient la garde. Madiana, amenée du yacht, s'était jointe à eux et s'occupait spécialement de Gilda et d'Inès. La vie, facile et bien organisée, coulait sans heurt, avec la régularité d'un ruisseau calme entre des berges unies. Et la jeune femme se demandait quel en serait l'imprévu, l'accident ?... d'où viendrait le rocher tombé dans le courant qui disloquerait et ferait rejaillir l'eau claire ?... quelle crue soudaine gonflerait le ruisseau tranquille, et, avec une grondante folie, le déchaînerait ?...

Puis elle souriait de son imagination. Etait-ce l'habitude d'affronter les mers du monde qui la faisait évoquer des tempêtes ? Ces tempêtes, Gilda les avait traversées sans peur, et, sans peur, elle les retrouverait lorsqu'elle reprendrait sa route. Car elle n'était point, Dieu merci, fixée en ces lieux, et Patrice Gramont le savait. Sa vie se poursuivrait comme autrefois, au gré d'une fantaisie vagabonde. Elle partirait, reviendrait, s'éloignerait de nouveau pour des mois ou des années, et ne considérerait cette maison que comme une halte de plus, une halte sans charme, mais nécessaire. Sa belle demeure des Antilles n'était-elle pas elle-même une halte, depuis que des souvenirs à jamais humiliants et douloureux y restaient prisonniers ? Et Gilda n'avait-elle pas la certitude absolue qu'il lui serait impossible d'y fixer définitivement sa vie ?

Mais où vivre, lorsqu'on doit non seulement fuir un être, mais se fuir soi-même ? Quels horizons calmes et doux rechercher qui puissent apaiser un coeur et le combler ?...

Ce soir encore, la même pensée assaillait la jeune femme, tandis qu'assise au fond du grand jardin à demi sauvage, elle laissait ses yeux errer sur le magnifique panorama dont le soleil couchant exaltait la beauté. Ce jardin possédait un charme étrange. Prudent, le domestique du docteur, l'entretenait avec fantaisie. Les allées, certes, en étaient bien ratissées et on y eût vai-

---

Commencé dans l'édition du 15 octobre 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

nement cherché le plus petit brin d'herbe. Par contre, les massifs se composaient selon le seul caprice de la nature. Arbustes et fleurs y croissaient sans gêne, chevauchant, empilés les uns sur les autres, se mêlant dans le plus beau, le plus éclatant désordre qu'il soit possible d'imaginer. Les géraniums rouges grimpaient dans les hauts cyprès noirs, les jasmins aux étoiles blanches disputaient, sur les murs, la place aux vignes sauvages ; les mandavileas faisaient ployer, de leurs rameaux aux fleurs odorantes, les jeunes mimosas qu'ils avaient assaillis ; les cactus, les agaves, de leur haie menaçante et jamais éclaircie, cernaient les groupes de poivriers. C'était au fur et à mesure qu'on avançait dans le grand enclos, une orgie de formes, de couleurs, de parfums. Et puis, soudain, feuillages, branches, plantes et fleurs disparaissaient, semblaient dissoutes par la lumière. Le fond du jardin se dressait, dépouillé, droit et nu, avec sa seule balustrade de pierre surplombant le pays environnant, la ville, la côte, la mer. Un banc était placé là, et, dans l'espace vide qui lui faisait face, sorte d'esplanade que limitait, du côté opposé, une haie de lauriers-roses, une fontaine ancienne, à la vasque ébréchée, laissait couler un mince filet d'eau.

L'approche de l'automne avait mis, dans cette partie du jardin plus encore que partout ailleurs, une douceur, une suavité, une harmonie à laquelle Gilda était sensible. Elle venait souvent s'asseoir sur ce banc et écoutait ardemment le murmure de la fontaine, celui du vent dans les cyprès, le bourdonnement des insectes ivres, et le chant des cigales. Il n'y avait dans ces rumeurs, dans toute cette vie intense d'une nature en pleine maturité, nulle similitude avec ce dont son enfance et sa jeunesse gardaient, doux et amer, le souvenir. Et cependant la jeune femme y retrouvait avec surprise quelque chose du charme, de la séduction, de l'enchantement des jours passés.

Ce soir, au terme d'heures fatigantes, elle s'attardait là. Elle avait dû mettre à jour le courrier, concernant la plantation, qui s'entassait sur son bureau, prendre quelques décisions importantes au sujet de celle-ci, contrôler différents comptes que le régisseur lui avait soumis. Inès qui, d'ordinaire, la secondait, était sortie vers quatre heures, conduisant la Chrysler au garage afin d'y faire effectuer une légère réparation. La jeune femme n'avait qu'une confiance très limitée dans les compétences mécaniques de Prudent, bien que celui-ci s'occupât de l'auto du docteur.

Maintenant, seule sur la terrasse, assise sur le banc, les mains entourant ses genoux, Gilda regardait au loin la mer. De cette place on n'apercevait qu'une partie de la petite rade, et ce n'était point celle où se balançait le yacht. Pourtant elle eût aimé, même à cette distance, le caresser des yeux, son bateau. Ce bateau qu'elle avait fait construire pour fuir, pour mettre toute la largeur du monde entre un homme et elle-même... Ce bateau qui l'avait conduite au port dérisoire mais sûr de cette union avec Patrice Gramont.

Elle ne sut point si cette dernière circonstance augmentait ou affaiblissait sa gratitude envers la *Désirade*, et n'eut pas, du reste, le temps de se le demander. Derrière elle une voix disait :

— Je ne pense pas que vous puissiez apercevoir le yacht, Gilda, n'est-ce pas ?

Elle se retourna. Toute à ses pensées, elle n'avait pas entendu son mari approcher.

Le docteur écartait maintenant les branches de lauriers-roses qui s'enchevêtraient à l'extrémité de l'allée. Puis il s'avança, de ce pas égal, tranquille, qui s'accordait si bien à sa personne. Il était tête nue, et, comme toujours, vêtu d'un costume sévère Son visage ne portait aucune trace de fatigue, bien qu'il eût subi, la jeune femme le savait, une rude journée.

— Bonsoir, Gilda, poursuivit-il avant qu'elle ait répondu à sa question. Puis-je m'asseoir près de vous ?

Il ne crut pas nécessaire de lui baiser la main, puisqu'ils se trouvaient seuls. Mais, pensa la jeune femme, il n'eût pas davantage été nécessaire de solliciter aussi cérémonieusement une permission toute naturelle.

Elle s'écarta un peu pour lui laisser une place suffisante.

— Je vous en prie.

— Il est malencontreux, reprit-il en restant debout quelques instants encore, le regard au loin, qu'un repli du terrain dissimule précisément votre yacht. Il faudra que je vous conduise en un point du jardin d'où l'on peut apercevoir son pavillon.

— Si vous voulez. Je n'y attache aucune importance, interrompit Gilda, presque impatiemment.

Il lui déplaisait que Patrice eût deviné quelque chose de ses pensées. Le docteur parut n'en rien remarquer et poursuivit :

— Je suis rentré un peu plus tôt que d'habitude après avoir fait une visite en ville ; et, comme vous ne vous trouviez pas à la maison, je vous ai cherchée dans le jardin. Prudent, qu'un zèle inaccoutumé armait de longues cisailles de débroussailleur, m'a indiqué votre retraite ordinaire. Il m'a appris aussi que Mlle Arnaud était absente. De sorte que je me suis doublement empressé de vous rejoindre.

Gilda tourna vers son mari le regard de ses yeux sombres.

— Vous n'aimez pas Inès.

— Mon Dieu, j'espère que Mlle Arnaud accueille avec... résignation mon indifférence ? interrogea Gramont, ironique. A la vérité, je juge simplement que certaines communications ne doivent concerner que vous.

Il se tut, attendit vainement une approbation, et enfin reprit :

— Nous parlions tantôt de votre yacht. J'ai reçu, à son sujet, des propositions d'achat. Il s'agit d'un Anglais qui désire un excellent bateau et...

La surprise, d'abord, avait rendu Gilda muette. Mais, brusquement, la jeune femme se redressa.

— Vendre le yacht ? Jamais il n'a été question de cela.

— Je le sais, et je vous prie de remarquer que je suis absolument étranger à cette démarche. On est venu me trouver, je me suis contenté d'assurer que je vous transmettrais le désir de l'acheteur et son offre. C'est tout.

— Vendre le yacht ! reprit Gilda d'une voix altérée, comme si nul des mots que son mari venait de prononcer ne lui était parvenu. Jamais ! Ne vous ai-je pas dit que je comptais le garder et m'en servir ; m'en servir comme par le passé ?

— En effet, vous me l'avez dit, acquiesça le docteur avec indifférence.

— Et ce n'étaient point paroles sans importance, croyez-le. Il me serait aussi odieux que parfaitement impossible de me savoir rivée à un lieu, contrainte à y subir longtemps le même décor, les mêmes visages. Je veux pouvoir, si l'envie d'ailleurs me prend, n'être tributaire de rien au monde que de ce désir lui-même. Je veux n'avoir qu'à franchir ma passerelle pour me séparer de ce dont je suis lasse, et m'élancer vers ce qui m'attire. Je veux surtout, je veux, à n'importe quel prix, conserver intacte ma liberté et l'indépendance que me donne mon bateau.

Pendant que Gilda parlait, une expression de froideur s'était répandue

Bouche fraîche et haleine parfumée!

Voilà ce que vous donne le rince-bouche *Lavoris*, stimulant, parfumé à la cannelle et au clou de girofle: vous aurez une sensation pétillante et agréable de fraîcheur et de propreté!

C'est que *Lavoris* détache et élimine les substances porteuses de microbes qui demeurent dans votre bouche *même après le brossage des dents!* Pour avoir une haleine parfumée et une bouche parfaitement saine, employez *Lavoris* ce soir et *tous* les soirs. C'est une bonne habitude à prendre!

LAVORIS
RINCE-BOUCHE ET GARGARISME

Plus de dentistes emploient Lavoris que tout autre rince-bouche

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

VINYLE?
ACRYLIQUE?
ALKYD?

Toutes les peintures s'étalent mieux avec

Simms Flagline

PINCEAUX EN NYLON REFENDU

"Merveilleux! Les nouvelles peintures . . . et les pinceaux FLAGLINE!"

Paul: "Oui, Louise, c'est épatant! Simms met la science au service des décorateurs d'intérieur! Les pinceaux Flagline sont spécialement conçus pour retenir plus de peinture et l'étendre en une belle couche uniforme. Ils sont parfaitement équilibrés, avec un manche plus court et plus léger. Parce qu'ils sont en nylon, ces pinceaux sont d'entretien aisé et durent incomparablement plus longtemps. Aussi modernes que demain, mais déjà à votre service, tels sont les pinceaux en nylon Simms Flagline."

T.S. Simms & Co. Limited
Saint-Jean, N.-B.

P.S. La bibliothèque du bricoleur Simms, par Paul et Louise Martin, résout vos problèmes de peinture et de décoration. Pour des exemplaires gratuits, envoyez ce coupon dès aujourd'hui . . .

PAUL ET LOUISE MARTIN, Dépt. S-11,
T.S. SIMMS & CO. LIMITED, SAINT-JEAN, N.-B.

Veuillez m'envoyer les brochures Simms indiquées ci-dessous:

1 ☐ L'entretien des pinceaux
2 ☐ Le choix d'un pinceau
3 ☐ La peinture et le pinceau qu'il vous faut
4 ☐ Au secours de Cendrillon
5 ☐ La peinture rendue facile

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....
VEUILLEZ ÉCRIRE EN LETTRES CARRÉES

sur le visage du jeune homme. Lorsqu'elle se tut, il ébaucha un glacial sourire.

— Votre fortune vous permet toutes les fantaisies, convint-il, et celle-là aussi bien qu'une autre. Encore une fois l'idée de vous enlever ce coûteux joujou ne vient pas de moi. Mais j'ai eu, je le constate, grand tort, en me croyant obligé de vous transmettre une communication de cet ordre. Veuillez m'excuser pour une manoeuvre aussi malhabile.

Cela était net, calme, et, en dépit de certains mots, ne trahissait rien moins qu'un sentiment de culpabilité ou un désir de justification. Gilda le devina et une légère rougeur vint à son visage.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle assez sèchement, vous voudrez bien faire à qui de droit une réponse négative... absolument négative.

— N'en doutez pas, répondit-il de la même manière.

Durant un assez long moment, le silence s'établit entre eux. Le soir approchait. La mer, d'un gris léger, ressemblait à un grand lac immobile. Toutes les teintes de la terre et de l'eau étaient douces, atténuées, délicates. Les côtes se faisaient imprécises. Le ciel s'estompait, se fondait, comme si une invisible et légère résille de soie l'eût enveloppé. C'était, par l'un de ces subtils changements dont on ne prend conscience que lorsqu'ils se sont accomplis, un paysage norvégien qui s'offrait aux jeunes gens. Mais ni l'un ni l'autre n'y prêtait une grande attention.

Gilda avait d'abord cru que Gramont, sa communication faite, allait se retirer. L'inaction n'était pas coutumière au docteur, et, bien qu'il admirât son pays, la jeune femme ne se rappelait pas l'avoir jamais surpris dans une stérile contemplation.

Ce fut lui, en effet, qui, bientôt, reprit l'entretien :

— Autre chose, Gilda, dit-il. J'ai eu, ce soir également, une autre visite, celle de l'un de vos parents, de passage à Cannes, et qui serait heureux de vous présenter ses hommages. Je me souvenais avoir entendu prononcer son nom par Mériel, et par vous-même. Aussi ai-je cru pouvoir lui répondre affirmativement.

— Vous avez bien fait, affirma Gilda.

Sa propre voix lui parut indifférente et assurée. Elle poursuivit :

— Il s'agit de José Montresa, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet. Il se trouve dans notre ville pour affaires, et, ignorant du temps qu'il devra y passer, désirerait que vous le receviez un jour prochain. Comme je trouvais surprenant qu'il se présentât d'abord à moi, il m'a fort bien expliqué. Ici, à Cannes, on lui a seulement donné l'adresse de la clinique, et non celle de mon domicile particulier, ce domicile que défend toujours farouchement un docteur. Quant à notre mariage, il le connaissait par des lettres venues des Antilles. J'étais, je l'avoue, quelque peu confus que vous n'ayez pas prévenu votre seul parent ; mais M. Montresa ne paraît pas nous tenir rigueur le moins du monde.

Les dents serrées, Gilda écoutait la calme voix de Patrice. Certes, chaque mot lui parvenait avec son sens, son sens précis, exact. Cependant, une sorte de rumeur les couvrait, rumeur de colère, qu'elle devait endiguer en elle-même afin que son mari n'en soupçonnât rien.

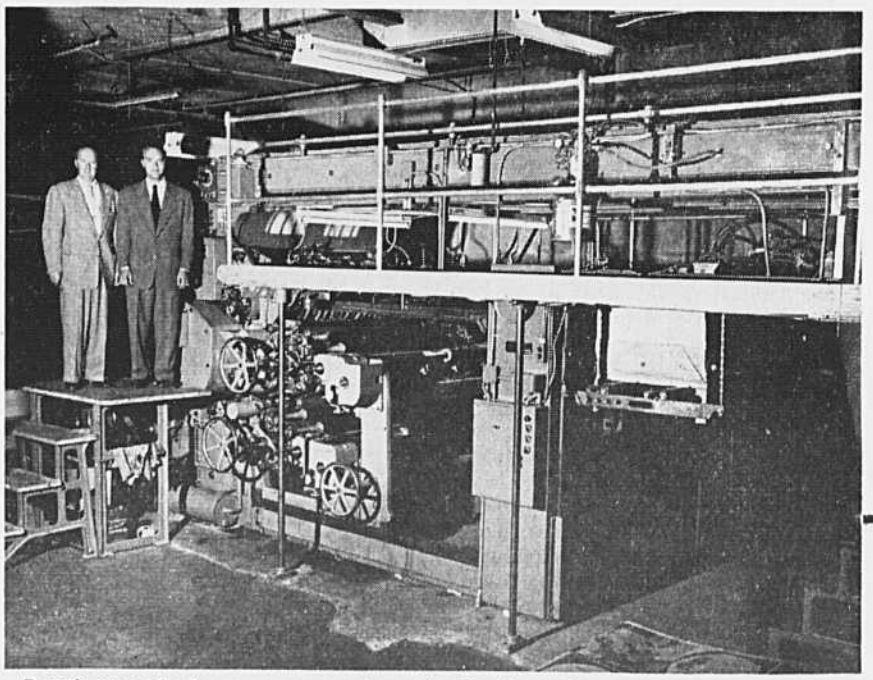
Ainsi José se trouvait encore à Cannes. Ou plutôt il y était demeuré. Depuis ce soir où elle l'avait chassé de la Désirade, il ne s'était plus manifesté, silencieux, secret, attendant patiemment l'heure propice.

Mais propice à quoi ? qu'escomptait-il ? que préparait-il ? qu'espérait-il ? Et pourquoi, surtout, s'était-il adressé à Patrice ?

Pourquoi ? Cela paraissait la simplicité même. José, venu seul frapper à la porte de Gilda, n'aurait pas été reçu. Annoncé par Gramont, il ne devait, il ne pouvait être repoussé. Car le docteur eût mal compris le manque de sympathie de sa femme envers lui.

Montresa avait misé sur le désir de Gilda de ne choquer ni étonner son mari par des sentiments d'inimitié, difficilement explicables. Il gagnait, lui imposait sa présence avec tout ce

LA SEULE PRESSE DU GENRE AU CANADA



Depuis un mois, les pages en couleurs de *"La Revue Populaire"* et du *"Samedi"* s'impriment sur une presse rotative *Cottrell* (Claybourn), du modèle 1954. Elle est encore unique au Canada. Sa vitesse est de 7,000 exemplaires à l'heure, pour l'impression en quatre ou cinq couleurs. Longueur de la presse : 39'6" ; largeur, 10' ; poids, 35 tonnes. Le fonctionnement en est assuré par trois pressiers. L'inauguration de cette presse vient d'être faite par M. Georges Poirier (à gauche), président de Poirier, Bessette et Cie (limitée), propriétaires-éditeurs du *"Samedi"*, de *"La Revue Populaire"* et du *"Film"*, et par M. Georges Poirier, fils (à droite), vice-président.

(Photo Rapid Grip, Montréal).

qu'elle comportait. Et cette contrainte, à laquelle elle ne pouvait échapper, soulevait en Gilda violence et révolte.

La jeune femme se crut observée par Patrice. Elle tourna les yeux vers lui.

— J'espère que vous ne voyez aucun inconvénient à ce que j'aie accordé cette permission en dehors de vous ? interrogea le jeune homme.

— Pas le moins du monde.

— M. Montresa m'a assuré qu'il n'était point seulement votre cousin, mais aussi un ami d'enfance très cher. Je connais de vous si peu de chose que je dois, forcément, accorder créance à ce qui m'en est, par hasard, révélé.

Il n'y avait nulle amertume dans les paroles du docteur, simplement la tranquille assurance d'une constatation.

— Je n'imagine guère à quel moment je pourrais vous parler de ma vie passée, répondit Gilda. Les instants où nous nous trouvons ensemble sont tout à la fois bien peu nombreux et très brefs.

Le docteur considéra sa femme avec étonnement. Dans la belle voix chaude et nuancée venait de passer une inflexion réprobatrice.

— Il est vrai, convint-il, la clinique absorbe entièrement mes journées. Je ne pense pas que cela vous étonne. Mon métier prime toutes les autres choses de ma vie ; et je n'ai jamais cherché à vous le dissimuler.

C'était, bien que discrète, une allusion aux accords qui faisaient les bases mêmes de leur union. Pour la seconde fois depuis le début de la conversation, Gilda se sentit rougir, et elle en éprouva une secrète contrariété.

— Certainement non, vous ne m'avez rien dissimulé de vos goûts ni de votre manière de vivre, et je vous en suis fort reconnaissante. Ainsi nulle surprise n'est possible.

« Mais, enchaîna-t-elle aussitôt, puisque nous avons, en ce moment, un peu de temps devant nous, laissez-moi vous parler de ce passé que vous vous plaignez de ne pas connaître.

— Je ne me plains pas, Gilda, répondit Gramont, et je crois, du reste, que notre ami Mériel m'a dit à peu près tout ce qui était à dire sur vous.

— Tout ce qu'il connaissait. Ce n'est peut-être point la même chose.

Patrice ne protesta pas. Le pli têtu qui barrait le beau front bombé lui laissait deviner que Gilda ne renoncerait pas à parler. Durant quelques secondes il la regarda. A cet instant, il retrouvait un peu la femme du premier soir, la femme au sari blanc brodé d'or, au triple rang de perles, à la fourrure somptueuse. Il la retrouvait, non par son extérieur, ses vêtements, sa parure, mais par l'expression du visage, ce quelque chose de brûlant, de résolu, de dur, même, dont il avait été inconsciemment frappé.

La jeune femme s'était appuyée au dossier de pierre. Les yeux au loin, elle parut se recueillir un instant et rechercher ses souvenirs. Puis elle secoua la tête avec une sorte d'ironie.

— Au fond, ma vie a été très simple, Patrice, et voici que je parais vouloir lui donner de l'importance. Quel orgueil !

Gramont ne répondit pas. Il avait toujours pensé que l'orgueil de Gilda était sans borne, en effet.

— Vous connaissez le principal, reprit-elle. Très jeune, j'étais orpheline. Mes parents, à l'exemple d'un oncle direct, un Heybrand, qui avait fait fortune aux Antilles et sur son conseil, vinrent s'établir à la Désirade, d'abord, où je naquis, puis à la Martinique. Le frère aîné de mon père s'était, lui aussi, expatrié depuis quelque temps déjà, et s'en trouvait bien. Notre famille se reconstitua donc là-bas, mais, hélas ! pas pour très longtemps.

« J'avais cinq ans, et ma cousine Véronique six, lorsque nos parents nous conduisirent chez notre grand-oncle, qui désirait nous connaître mieux, et nous y laissèrent à la garde de nos bonnes pour un certain temps. Cet Edouard Heybrand, qui, jadis jeune colon besogneux, possédait, à soixante ans, une immense fortune, et les plus belles plantations de l'île, était un homme indifférent, original, très dur, et je ne sais vraiment à quelle inspiration il avait obéi en nous appelant près de lui. Sans doute s'inquiétait-il déjà d'un héritier — il était resté célibataire — et voulait-il se faire une idée de nos caractères, de nos personnalités, de nos intelligences, ce qui, vu notre âge, paraît un peu ridicule. Mais, je vous l'ai dit, il s'agissait d'un original. Quoi qu'il en soit, son examen put se prolonger durant des années.

« Nous nous trouvions donc chez lui depuis peu de temps, lorsque la tragique nouvelle nous parvint. Une tornade avait ravagé la partie de l'île sur laquelle, peu de jours auparavant, nous vivions. Nos parents étaient morts dans la catastrophe, et mon petit domaine se trouvait pulvérisé. Celui qui revenait à Véronique, par contre, avait moins souffert. De plus, ma cousine possédait, en banque, un compte que je n'avais pas. De sorte qu'elle restait riche, alors que j'étais moi-même ruinée. Cependant Edouard Heybrand nous éleva sans faire de différence entre nous.

Gilda s'interrompit, peut-être pour mieux marquer la coupure qui séparait deux époques différentes de sa vie. Mais elle reprit bientôt :

— Notre enfance, puis notre jeunesse, s'écoulèrent donc dans la vaste et luxueuse demeure, dans ses jardins enchantés, peuplés d'oiseaux-mouches, dans les bois de citronniers et de manguiers qui l'entouraient. Mme Arnaud, une Française aussi, dont le mari était mort aussitôt arrivé dans l'île, remplissait chez mon oncle les fonctions de gouvernante, et prit soin de nous. Sa fille, un peu plus âgée que Véronique, fut notre compagne de jeux. Et, à notre groupe, se joignit enfin un jeune garçon : José Montresa, fils d'un voisin de plantation que mon oncle ménageait parce qu'il convoitait ses terrains.

La belle voix grave fit une pause, puis s'éleva de nouveau, paisible, indifférente :

— Je n'avais pas quinze ans que José et moi nous étions fiancés. Mais, naturellement, nul ne le sut. Mon oncle n'eût guère approuvé que nous eussions pris ce que nous croyions une décision inébranlable, en dehors de lui. Deux ans plus tard, d'ailleurs, cette décision inébranlable était oubliée. José épousait ma cousine, qui éprouvait pour lui une tendresse exclusive et maladive, et je demeurais, après le départ de Véronique, seule dans la maison d'Edouard Heybrand.

« Seule ? Non, rectifia aussitôt Gilda. Mme Arnaud et Inès étaient près de moi, et se montrèrent toujours affectueuses et dévouées au-delà de toute expression.

« Voilà donc la fin de « l'histoire », Patrice, avertit la jeune femme en se tournant vers le docteur, ou plutôt la fin d'un premier épisode, celui de ma jeunesse que vous vous plaigniez de mal connaître. Deux nouvelles années s'écoulèrent, et mon oncle mourut, me laissant, à part quelques legs sans importance, tous ses biens. Puis ma cousine elle-même, dont la santé avait toujours donné des inquiétudes, fut emportée, en quelques jours, par une crise cardiaque. A peu près à la même

[*Lire la suite page 30*]

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISES

"Le Samedi" du 1er octobre 1955 (Problème No 1240)

Mlle Carmen Arsenault,
Cherbourg-Ouest, Co. Matane, P. Q.

Yvonne Bergevin,
3426, St-André, apt. 9, Montréal, P. Q.

Mme Francis Boisvert,
803, Wellington Sud, Sherbrooke, P. Q.

Paul Emile Charlebois,
Wendover, Ont.

Colette Collin,
7, rue Collin, Montmagny, P. Q.

Jacques Cormier,
C. P. 560, Maniwaki, P. Q.

Mme Léonard Dufault,
211, Provost, Sorel, P. Q.

Mme Edouard Dufresne,
960, Avenue des Erables Ouest,
Québec, P. Q.

Berthe Duhaime,
672, Avenue Murdoch, Noranda, P. Q.

Jacqueline Fortier,
720, Berlinguet, Cap de la Madeleine, P. Q.

Mme C. M. Frenette,
Casier 534, Amos, Co. Abitibi, P. Q.

Mme Béatrice Gagnon,
a/s 755, Ste-Thérèse, Québec, P. Q.

Mlle Lily Ann Gagnon,
867, Avenue Lévis, Québec, P. Q.

Mme Edmond Gélinas,
C. P. 257, Terrebonne, P. Q.

Hon. Juge Lucien H. Gendron,
56, Avenue Nelson, Montréal 8, P. Q.

Mme Pierre Guibord,
24, Edward, Rockland, Ont., Bte 8.

Bernard Lalonde,
B. P. 188, Rigaud, P. Q.

Mme J. Sylvio Lévesque,
20, rue Martin, Rivière-du-Loup, P. Q.

Raymond Lord,
525, 120e Rue, apt. 7,
Shawinigan-Sud, P. Q.

Mme J. E. A. Marcotte,
Portneuf Village, Co. Portneuf, P. Q.

Gaston Ouzilleau,
13, Foisy, Lévis, P. Q.

Mme Marguerite Paquin,
2562, Bourbonnière, apt. 1, Montréal, P. Q.

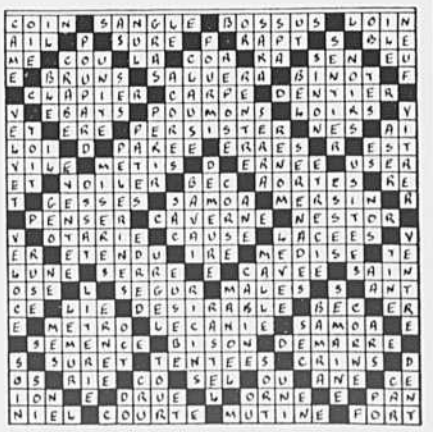
Mme C. H. Pilon,
835, 116e Rue, Shawinigan-Sud, P. Q.

Ovide Simard,
442, 4e Avenue, Port-Alfred,
Co. Chicoutimi, P. Q.

Mme Fernand Villeneuve,
579, St-Antoine, La Tuque, P. Q.

Voyez, en page 44, le problème de cette semaine No 1243.

Solution du problème No 1240



Chaque article en vente est un produi

VENTE À 1¢ R

LE DOUBLE POUR 1¢ DE PLUS . . . DANS PLUS

CRÈME DÉSODORISANTE ADRIENNE

Pot, grand format: 85¢
2 pour 86¢

Pot, petit format: 55¢
2 pour 56¢

PEROXYDE D'HYDROGÈNE REXALL (U.S.P.)

Désinfectant efficace pour les coupures et écorchures. 10 volumes.

4 onces: Rég. 30¢ 16 onces: Rég. 75¢
2 pour 31¢ 2 pour 76¢

SOLUTION Mi-31 REXALL

Rafraichissant et efficace rince-bouche, gargarisme et désodorisant pour l'haleine.
16 onces.
Rég. 98¢ **2 pour 99¢**

ALCOOL ISOPROPYL À FRICTION REXALL

Rafraichit et tonifie. Aide à faire baisser la température de la peau.
16 onces. Rég. 95¢
2 pour 96¢

CAPSULES D'HUILE DE FOIE DE FLÉTAN "PURETEST" REXALL

Une excellente source de vitamine A.
50: Rég. $1.20 100: Rég. $1.90
2 pour $1.21 2 pour $1.91

HUILE DE FOIE DE MORUE "PURETEST" REXALL— 10A et D

Facilement digérée par les enfants.
4 onces.
Rég. $1.00 **2 pour $1.01**

SIROP REXALL CONTRE LA BRONCHITE

Soulage la toux et calme la congestion causée par le rhume.
6 onces. Rég. 60¢
2 pour 61¢

COMPRIMÉS DE LAIT DE MAGNÉSIE REXALL

Aromatisés à la menthe. Neutralisent l'excès d'acidité et provoquent une légère action laxative.
85: Rég. 49¢ 250: Rég. $1.25
2 pour 50¢ 2 pour $1.26

CRÈME À BARBE MENTHOLÉE À LA LAVANDE

Rég. 59¢
2 pour 60¢

Permet un rasage parfait et rafraichit la peau. Régulière ou sans blaireau.

CRAYON À LÈVRES ADRIENNE

Quatre teintes harmonisantes:
Rég. $1.25 **2 pour $1.26**

PAPIER À LETTRES "ORIENTAL"

Papier de fantaisie, à rayures. Nouveau format. Couleurs pâles. 24 feuilles et 24 enveloppes.
Rég. 75¢ **2 pour 76¢**

Crème tout usage Adrienne Nettoie et assouplit. 3½ onces. Rég. $1.10 . . . . . **2 pour $1.11**
Sirop pour la toux "Rexillana" Rexall 4 onces. Rég. 65¢ . . . . . **2 pour 66¢**
Teinture d'iode "Puretest" Rexall 2½%—Sans baguette. 2 onces. Rég. 35¢ **2 pour 36¢**
Comprimés "Tiny Tot" A-SA-REX 50 comprimés de 1 grain. Rég. 50¢ . . . . . **2 pour 51¢**
Pâte dentifrice Mi-31 Pour des dents éclatantes de blancheur. Grand format: Rég. 59¢ **2 pour 60¢**
Lotion adoucissante Gardénia pour la peau Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**
Peigne de poche (5 pouces) Couleurs variées. Rég. 10¢ . . . . . **2 pour 11¢**

QUATRE AUBAINES SPÉCIALES

qu'il n'était pas possible d'offrir parmi les articles vendus à un cent mais qui n'en sont pas moins très avantageuses.

EMPLÂTRES "QUIK" REXALL (en plastique)

47 dans un étui métallique. Simples ou couleur chair.
Valeur 75¢
Spécial **53¢**

PURIFICATEUR D'AIR "ELKAY" AEROSOL

Supprime par vaporisation les odeurs désagréables. 11 onces.
Valeur $1.49
Spécial **98¢**

CRÈME À BARBE AEROSOL REXALL À LA LAVANDE

Présentée dans un contenant à pression. Mentholée. 10 onces.
Valeur $1.39
Spécial **89¢**

BOUILLOTTE "VICTORIA" (pour eau chaude ou froide)

Façonnée d'une seule pièce pour plus de robustesse. 2 pintes.
Valeur $3.50
Spécial **$2.19**

POUR L'ARMOIRE-PHARMACIE

- **Portefeuilles en cuir.** Première qualité. Noir ou marron. Rég. $5.00 **2 pour $5.01**
- **Limes de carton émerisé.** Souples, résistantes. Paquet de 10. Rég. 20¢ **2 pour 21¢**
- **Limes pour les ongles "8480".** A triple entaillage. Longueur 5". Rég. 29¢ . . . . . **2 pour 30¢**
- **Epiloirs.** A bout carré, diagonal ou en pointe. Rég. 29¢ . . . . . **2 pour 30¢**
- **Brosse à ongles.** 5 rangs de soies en nylon. Dos en plastique transparent de différentes couleurs. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**
- **Brosse à cheveux "Klenzo".** 6 rangs de soies en nylon. Rég. 98¢ . . . . . **2 pour 99¢**

- **Peigne en plastique.** 7 pouces. A dents grosses et fines. Rég. 15¢ **2 pour 16¢**
- **Peigne.** 7½ pouces. Pour hommes et femmes. Couleurs variées. Rég. 15¢ **2 pour 16¢**
- **Ensemble de brosses et peigne Adrienne.** Brosse à cheveux, 5 rangs de soies de nylon; peigne de 7 pouces à dents grosses et fines; brosse à ongles. Rég. $2.00 **2 pour $2.01**
- **Peigne pour dames.** 9 pouces. A dents grosses et fines. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**
- **Porte-plume réservoir.** Modèle régulier, à pointe douce. Rég. $1.00 **2 pour $1.01**

VITAMINES

- **Huile de foie de morue "Puretest" Rexall.** 16 onces. Rég. $1.85 . . . . . **2 pour $1.86**
- **Composé de foie de morue "Puretest" Rexall** (en comprimés). 100. Rég. $1.75 . . . . . **2 pour $1.76**
- **Capsules d'huile de germe de blé "Puretest" Rexall.** 50. Rég. $1.25 **2 pour $1.26**
- **Comprimés de levure et fer "Puretest" Rexall.** 100. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**
- **Tonique multivitamines Rexall (formule 10).** 16 onces. Rég. $2.95 . . . . . **2 pour $2.96**
- **Composé de foie de morue (avec créosote).** 16 onces. Rég. $1.25 **2 pour $1.26**
- **Composé de foie de morue Rexall (sans goût), avec vitamine D.** 16 onces. Rég. $1.25 . . . . . **2 pour $1.26**
- **Composé Rexall de vitamine B (en comprimés).** 100. Rég. $2.75 . . . . . **2 pour $2.76**
- **Capsules multivitamines "Puretest" Rexall.** 8 vitamines.
  50: Rég. $2.35 . . . . . **2 pour $2.36**
  100: Rég. $4.25 . . . . . **2 pour $4.26**

- **Capsules de vitamines et minéraux "Puretest" Rexall.** Supplément alimentaire.
  50: Rég. $1.98 . . . . . **2 pour $1.99**
  100: Rég. $3.49 . . . . . **2 pour $3.50**

POUR LES BÉBÉS

- **Ensemble de brosses Adrienne pour bébés.** Soies en nylon très souples. Avec peigne assorti. Rég. $1.00 . . . **2 pour $1.01**
- **Culottes de bébés.** En "Vinylite". Tailles: moyenne et grande. Rég. 65¢ . . **2 pour 66¢**

- **Polymulsion "Puretest" Rexall.** Solution multivitamines pour bébés et enfants.
  4 onces: Rég. $1.95 . . . . . **2 pour $1.96**
  8 onces: Rég. $2.95 . . . . . **2 pour $2.96**
- **"Perco-Cod ' 100A et D "Puretest" Rexall.** Un mélange d'huile de foie de percomorphe et d'huile de foie de morue (12.5 c.c.). Rég. $1.25 . . . . . **2 pour $1.26**
- **Sirop pour la toux "Tiny Tot" Rexall.** 3 onces. Rég. 50¢ . . . . . **2 pour 51¢**
- **Gouttes nasales "Tiny Tot" Rexall.** ½ once. Rég. 45¢ . . . . . **2 pour 46¢**
- **Savon "Tiny Tot" Rexall.** Contient de la lanoline. Rég. 20¢ . . . . . **2 pour 21¢**

À L'USAGE DE LA FAMILLE

- **Onguent Rexall pour les brûlures.** Premiers soins. 1¼ once. Rég. 75¢ **2 pour 76¢**
- **Comprimés "One Minute" Rexall, contre les maux de tête.** Soulagement rapide.
  24 comprimés: Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**
  100 comprimés: Rég. $1.00 . . **2 pour $1.01**
- **Onguent de zinc Rexall.** Pour coupures, plaies, blessures, peau gercée. Boîte de 1½ once. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**
- **Liquide antiseptique "Klenzo" Rexall.** Eau dentifrice agréable au goût. Gargarisme. 8 onces. Rég. 60¢ . . . . . **2 pour 61¢**

- **Thermomètre médical "Monogram".** Type 1 minute. Dans un étui de bakélite avec agrafe. Fabrication anglaise. Précision garantie. Rég. $1.50 . . . . . **2 pour $1.51**
- **Diachylon "Pro-Cap" Rexall.** Simple. 1" x 5 verges. Rég. 49¢ . . . . . **2 pour 50¢**
- **Diachylon "Pro-Cap" Rexall.** Imperméable. 3 largeurs sur un rouleau: ¼", ½" et ¾". Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**
- **Pansements "Quik Snips" Rexall.** Petits pansements en plastique. Imperméables. Paquet de 36. Rég. 50¢ . . . . . **2 pour 51¢**
- **"Eyelo" Rexall,** avec bain d'oeil. Repose, rafraîchit et nettoie les yeux. Soulage l'irritation causée par le vent, la poussière, etc. 7½ onces. Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**
- **Carrés de coton Rexall.** 2" x 2". Commodes à avoir sous la main. Paquet de 40. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**
- **Gargarisme iodé Rexall.** Antiseptique très efficace. 3 onces. Rég. 40¢ . . . . **2 pour 41¢**

POUR LES MESSIEURS

- **Lotion à barbe Gardénia.** Rafraîchissante et vivifiante après le rasage. La préférée des hommes à la page. Rég. 95¢ . . . . . **2 pour 96¢**
- **Crème à barbe "Klenzo".** Pour se raser facilement et rapidement. En tube. Rég. 55¢ . . . . . **2 pour 56¢**
- **Savon à barbe Langlois à la lavande.** Dans un bol en plastique. Rég. $1.25 . . . . . **2 pour $1.26**
- **Huile Rexall pour les cheveux.** Garde les cheveux en place. Flacon de 5 onces. Rég. 69¢ . . . . . **2 pour 70¢**
- **Shampooing Rexall.** Garde les cheveux et le cuir chevelu propres et sains. 5 onces. Rég. 89¢ . . . . . **2 pour 90¢**
- **Crème tonique capillaire Rexall.** Non graisseuse. Donne de la souplesse et du lustre aux cheveux. 5 onces. Rég. 89¢ . . . . . **2 pour 90¢**
- **Crème capillaire Langlois à la lavande.** Garde les cheveux souples, lustrés et bien en place. En tube. Rég. 55¢ . . . . . **2 pour 56¢**
- **Lotion à barbe Rexall.** Rafraîchissante. Arome agréable. Assouplit la peau après le rasage. Rég. 53¢ . . . . . **2 pour 54¢**

- **Crème à barbe "Stag".** La crème à barbe idéale pour l'homme qui aime un rasage de près et confortable. Régulière ou sans blaireau. En tube. Rég. 55¢ . . **2 pour 56¢**
- **Lotion à barbe "Stag".** Dans une pratique bouteille en plastique, incassable. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**
- **Lotion à barbe Langlois à la lavande.** Rafraîchit agréablement l'épiderme après le rasage. Rég. 95¢ . . . . . **2 pour 96¢**
- **Blaireau.** Soies fines. Manche en plastique. Rég. $2.00 . . . . . **2 pour $2.01**
- **Lames de rasoir "Klenzo".** Permettant de se raser de très près. Faites-en provision pendant la vente à 1¢ Rexall. Paquet de 5. Rég. 25¢ . . . . . **2 pour 26¢**
- **Peigne de poche.** 5 pouces. En nylon blanc, dents fines. Rég. 25¢ . . . . **2 pour 26¢**
- **Lotion "365" au lilas.** Plaisante et rafraîchissante après le bain ou la barbe. 7 onces. Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**
- **Shampooing "Klenzo" à l'huile de noix de coco.** Contient de l'huile d'olive. Laisse les cheveux souples, doux et bien lustrés. Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

Les articles énumérés ici sont des produits Rexall réguliers, garantis, qui ont été récemment livrés aux pharmacies Rexall en vue de cette vente à 1¢. Seule l'augmentation du débit résultant de cette grande vente nous permet de vous offrir des articles d'une aussi haute qualité à des prix aussi avantageux. Ceci n'est qu'une liste partielle des articles inclus dans la vente à 1¢ Rexall. Tous les produits Rexall vous garantissent satisfaction absolue ou argent remis. Nous nous réservons le droit de limiter les quantités. DATES DE LA VENTE: 19, 20, 21 et 22 OCTOBRE.

Vous pouvez

régulier, garanti par Rexall

REXALL

DE 1500 PHARMACIES REXALL AU CANADA

JOURS DE LA VENTE

MERCREDI . . . . . LE 19 OCTOBRE
JEUDI . . . . . LE 20 OCTOBRE
VENDREDI . . . . . LE 21 OCTOBRE
SAMEDI . . . . . LE 22 OCTOBRE

Employez cette annonce comme liste d'emplettes. Faites une marque dans chacun des petits carrés vis-à-vis des articles que vous désirez et demandez à votre pharmacien Rexall de mettre, *dès maintenant*, votre commande de côté pour que vous puissiez en prendre livraison n'importe quand durant la vente Rexall à 1¢.

PÂTE DENTIFRICE "REXADENT"

Fluorurée, elle contient de la chlorophylle.

Rég. 65¢ **2 pour 66¢**

Poudre dentifrice "Rexadent"
Elle est fluorurée.

Rég. 59¢ **2 pour 60¢**

BANDE DE GAZE REXALL POUR LES PREMIERS SOINS

10 verges de 2″. Stérilisée; ne s'effiloche pas.

Rég. 35¢ **2 pour 36¢**

COMPRIMÉS "A-SA-REX" REXALL

Procurent un prompt soulagement des maux de tête.

100: Rég. 65¢ **2 pour 66¢** 200: Rég. 1.19 **2 pour $1.20**

CARTES DE SOUHAITS POUR NOËL

Boîte contenant 20 cartes de modèles variés.

Rég. 80¢ **2 pour 81¢**

"GLOS-KREME"

Pour conserver les cheveux souples et bien en place. En tube pratique.

Rég. 55¢ **2 pour 56¢**

PANSEMENT ADHÉSIF "PRO-CAP" REXALL

En plastique, imperméable, de couleur chair. ½″ x 5 verges.

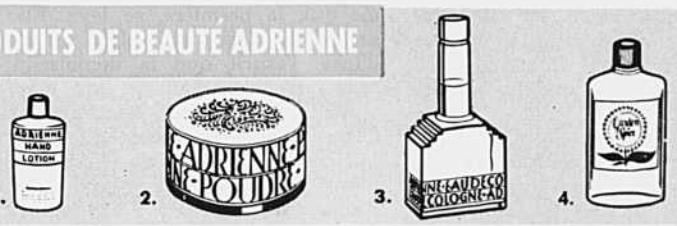
Rég. 40¢ **2 pour 41¢**

COMPRIMÉS "PANOVITE" REXALL

Comprimés contenant 8 vitamines dont les vitamines A, B, riboflavine, C, B6, niacinamide.

100 comprimés. $4.75 **2 pour $4.76**

PRODUITS DE BEAUTÉ ADRIENNE



☐ **1. Lotion Adrienne pour les mains.** Employée régulièrement, elle adoucit et protège les mains. N'est ni graisseuse ni collante. Flacon de 4 onces. Rég. 85¢ . . . **2 pour 86¢**

☐ **2. Poudre Adrienne pour la figure.** Veloutée. Trois nuances flatteuses pour convenir à tous les teints. Rég. $1.10 . . **2 pour $1.11**

☐ **3. Eau de cologne Adrienne (en flacon).** Agréablement rafraîchissante.
Rég. $1.75 . . . . . **2 pour $1.76**

☐ **4. Cologne "Garden Spice" Adrienne.** Un parfum subtil qui flattera votre personnalité. Rég. $1.35 . . . . . **2 pour $1.36**

☐ **Eau de cologne Adrienne.** Bouteille ronde de 4 onces. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**

☐ **Parfum Adrienne.** Subtil et persistant.
1 drachme: Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**
2½ drachmes: Rég. $1.35 . . . **2 pour $1.36**

☐ **Poudre de bain Adrienne.** Douce et veloutée. Rég. $2.00 . . . . . **2 pour $2.01**

FAITES PROVISION DE CES PRODUITS DE BEAUTÉ

☐ **Savon parfumé.** 4 pains: 2 Gardénia, 2 Jasmin. La boîte: Rég. $1.00. **2 pour $1.01**

☐ **Eau de Cologne.** Rég. $1.85. **2 pour $1.86**

☐ **Eau de Cologne Gardénia et "365".**
Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

☐ **Eau de Cologne à la lavande "Old English 365".** 7 onces. Rég. 85¢. **2 pour 86¢**

☐ **Crème Langlois à l'huile d'amandes.**
Rég. 55¢ . . . . . **2 pour 56¢**

☐ **Crème Gardénia ("Vanishing Cream")** Délicatement pénétrante. Adoucissante et lubrifiante. Excellent fond de teint pour la peau irritée.
Rég. 85¢ . . **2 pour 86¢**

☐ **Lotion "Silque" pour les mains.**
Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

☐ **Shampooing liquide "Silque".**
Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

☐ **Baume français "Lorie".**
Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**

☐ **Huile "Lorie" pour cheveux.**
3 onces. Rég. 50¢ . . . . . **2 pour 51¢**

☐ **Bâtons de Cologne solidifiée (pour le sac).**
Rég. $1.25 . . . . . **2 pour $1.26**

☐ **Poudre de bain Langlois à la lavande.**
Avec houppette. Rég. $1.75. **2 pour $1.76**

☐ **Poudre de bain.** Rég. $1.75. **2 pour $1.76**

☐ **Eau de Cologne désodorisante "Dainty".**
3 onces. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**

☐ **Crème désodorisante "Silque".** Contre la transpiration. Rég. 55¢ . . . . . **2 pour 56¢**

☐ **Poudre Gardénia pour la figure.**
Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

☐ **Poudre Jacinthe bleue pour la figure.**
3 nuances. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**

☐ **Parfums.** 1 drachme: Rég. 50¢. **2 pour 51¢**
2½ drachmes: Rég. $1.00 . . . **2 pour $1.01**

☐ **Poudre de talc Langlois à la lavande.**
Rég. 60¢ . . . . . **2 pour 61¢**

Epingles à cheveux "Babs" Noires ou brunes. Carte de 24. Rég. 10¢. . . . . **2 pour 11¢**

Houppette à poudre (2¾″ de diamètre). En velours souple. Rég. 15¢. . . . . **2 pour 16¢**

Lames de rasoir "Permedge" A deux tranchants. Paquet de 20. Rég. 69¢. . . **2 pour 70¢**

Portefeuilles en cuir Divers modèles et formats. Cuir véritable. Rég. $2.50. . . . . **2 pour $2.51**

Enveloppes doublées en bleu 23 par paquet. Rég. 15¢. . . . . **2 pour 16¢**

Crayons Rexall à mine de plomb Graphite canadien HB. Rég. 06¢. . . . . **2 pour 07¢**

POUR LES DENTS

☐ **Pâte dentifrice "Klenzo".** Fait ressortir l'éclat de vos dents. Tube grand format. Rég. 59¢ . . . . . **2 pour 60¢**

☐ **Poudre "Dental Fix" Rexall.** Maintient les dentiers en place. 3 onces.
Rég. 69¢ . . . . . **2 pour 70¢**

☐ **Poudre dentifrice Mi-31 avec perborate de sodium.** Fait merveille sur les dents jaunies par la fumée du tabac.
Rég. 55¢ . . . . . **2 pour 56¢**

☐ **Brosse à dentier Rexall.** 4 rangs de soies en nylon. Rég. 60¢ . . . . . **2 pour 61¢**

☐ **Brosse à dents Rexall pour enfants.** 3 rangs de soies en nylon. Bout en touffe. Rég. 15¢ . . . . . **2 pour 16¢**

☐ **Brosse à dents Rexall.** 3 rangs de soies en nylon. Dans une boîte. Rég. 35¢ **2 pour 36¢**

☐ **Brosse à dents Rexall.** 3 rangs de soies en nylon. Brosse avec bout en touffe ou convexe. Très jolie monture. Dans un étui oval, en plastique.
Rég. 50¢ . **2 pour 51¢**

☐ **Brosse à dents Rexall.** 4 rangs de soies en nylon. Rég. 50¢ . . . . . **2 pour 51¢**

POUR BESOINS COURANTS

☐ **"Sweet 'n' Ets" Rexall (comprimés effervescents de saccharine).** 100 comprimés à ½ grain:
Rég. 40¢ . . . . . **2 pour 41¢**
500 comprimés à ¼ grain:
Rég. $1.10 . . . . . **2 pour $1.11**

☐ **Essence de vanille "Opeko".** Essence de vanille artificielle. Formule améliorée. 3½ onces. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**

☐ **Désodorisant à mèche "Elkay".**
6 onces. Rég. 79¢ . . . . . **2 pour 80¢**

☐ **Cristaux antimites "Elkay".**
3 onces. Rég. 29¢ . . . . . **2 pour 30¢**

☐ **Gants de ménage "Defender" en caoutchouc.** Caoutchouc naturel. Grandeurs: petits, moyens et grands. Rég. 75¢ la paire
. . . . **2 paires pour 76¢**

☐ **Débarbouillettes.** Plusieurs couleurs. 12″ x 12″. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**

DES AUBAINES POUR TOUTE LA FAMILLE

☐ **Capsules Rexall contre le rhume.** 25. Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**

☐ **Composé "Aga-Rex" Rexall.** Efficace pour combattre la constipation.
16 onces. Rég. $1.50 . . . . . **2 pour $1.51**

☐ **Sirop "Cherrosote" Rexall pour la toux.**
8 onces. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**

☐ **Liniment "Lin-A-Septic" Rexall.** Très efficace pour soigner et soulager le "pied d'athlète", les meurtrissures et les entorses. 4 onces.
Rég. 75¢ . . **2 pour 76¢**

☐ **Tonique pour les nerfs Rexall (avec vitamine B_1).** Calme l'irritabilité nerveuse causée par une déficience de thiamine. 16 onces. Rég. $1.50 . . . . . **2 pour $1.51**

☐ **Gouttes Rexall à l'éphédrine, pour le nez et la gorge (aqueuses).**
1 once. Rég. 60¢ . . . . . **2 pour 61¢**

☐ **Baume analgésique Rexall.** Soulage rapidement et efficacement les maux de tête, etc. 1⅛ onces. Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**

☐ **Liniment pectoral (liquide) Rexall.** Combat la congestion résultant d'un refroidissement. 2 onces. Rég. 79¢ . . . . . **2 pour 80¢**

☐ **Anticors "Sani-Ped".** Enlèvent les cors et callosités. 1½ once. Rég. 40¢ . . **2 pour 41¢**

☐ **Gel "Bisma-Rex" Rexall.** Liquide agréable au goût, facile à prendre. Fournit une neutralisation prolongée de l'acidité d'estomac. 8 onces. Rég. $1.25 . . **2 pour $1.26**

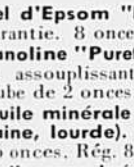
☐ **Onguent cicatrisant Rexall.**
Boîte 1½ once. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**

☐ **Capsules "Hista-Rex" Rexall.**
20. Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**

☐ **Composé de bromure de quinine Rexall.**
En capsules. 24. Rég. 40¢ . . . . . **2 pour 41¢**

☐ **Eau dentifrice "Rexadent" Rexall.**
16 onces. Rég. $1.25 . . . . . **2 pour $1.26**

☐ **Liniment "White-X" Rexall.** Soulage les douleurs. 8 onces. Rég. 75¢ . . . **2 pour 76¢**



☐ **Laxatif "Orderlies" Rexall.** Pour enfants et adultes. L'authentique laxatif chocolaté. Très efficace et non irritant.
24: Rég. 45¢ **2 pour 46¢**
60: Rég. 75¢ **2 pour 76¢**

☐ **Sel d'Epsom "Puretest" Rexall.** Qualité garantie. 8 onces. Rég. 25¢ . . . . **2 pour 26¢**

☐ **Lanoline "Puretest" Rexall.** Adoucissante et assouplissante. Contre les gerçures. Tube de 2 onces. Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**

☐ **Huile minérale "Puretest" Rexall (américaine, lourde).**
16 onces. Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

☐ **Huile camphrée "Puretest" Rexall.**
4 onces. Rég. 50¢ . . . . . **2 pour 51¢**

☐ **Huile de ricin "Puretest" Rexall.** Qualité supérieure. 4 onces. Rég. 55¢ . . **2 pour 56¢**

☐ **Huile de thé des bois "Puretest" Rexall.**
4 onces. Rég. 75¢ . . . . . **2 pour 76¢**

☐ **Gouttes nasales "L.P.C." Rexall.**
1 once. Rég. 85¢ . . . . . **2 pour 86¢**

☐ **"P.K.Z." Rexall.** Pour le soulagement de la diarrhée. 4 onces. Rég. 60¢ . . . **2 pour 61¢**

PAPETERIE

☐ **Enveloppes Rexall.** Fini toile.
20. Rég. 15¢ . . . . . **2 pour 16¢**

☐ **Enveloppes commerciales "Delray" No 10.** Paquet de 20. Rég. 25¢ . . . **2 pour 26¢**

☐ **Bloc-notes "Stratford".**
Rég. 15¢ . . . . . **2 pour 16¢**

☐ **Bloc-notes "Stratford" à couverture.** Fini toile. Rég. 35¢ . . . . . **2 pour 36¢**

☐ **Bloc de papier à lettres "Lord Baltimore".**
Fini toile. Rég. 45¢ . . . . . **2 pour 46¢**

☐ **Cartes de souhaits de Noël.**
Rég. $1.00 la boîte . . . **2 boîtes pour $1.01**

☐ **Cartes de souhaits de Noël.**
20. Rég. $1.50 la boîte . **2 boîtes pour $1.51**

☐ **Papier à lettres.** Glacé, fini vélin, à filigrane en spirale. 24 feuilles et enveloppes. Faites-en provision durant la vente à 1¢ Rexall.
Rég. 75¢ . **2 pour 76¢**

☐ **Papier à lettres.** 20 feuilles avec enveloppes.
Rég. $1.00 . . . . . **2 pour $1.01**

☐ **Papier à lettres.** 72 feuilles simples, 36 enveloppes. Rég. $1.50 . . . . . **2 pour $1.51**

☐ **Boîte "Symphony Tint".** 24 feuilles, 24 enveloppes et 2 bouteilles d'encre de couleurs assorties. Rég. $1.25 . . . . . **2 pour $1.26**

☐ **Cartes de remerciement.** 12 feuilles doubles et 12 enveloppes. Rég. 60¢. **2 pour 61¢**

avoir pleine confiance en tout produit **Rexall**

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Filets d'aiglefin à la créole

2½ livres de filets coupés en services individuels
1 tasse de céleri coupé en tranches minces
1 tasse d'oignons tranchés
3 c. à tb. de beurre
1 c. à thé de sel
¾ de tasse de crème claire

Diviser les filets en 6 morceaux. Mettre dans une lèchefrite, faire sauter le céleri et les oignons dans le beurre 5 minutes. Saler et poivrer, y ajouter la crème. Verser sur le poisson. Cuire 30 minutes ou jusqu'à ce que le poisson se sépare facilement avec une fourchette. Servir avec une sauce créole.

Sauce créole

2 c. à tb. de beurre
3 c. à tb. de farine
1½ tasse de jus de tomates
1 c. à thé d'oignon râpé
½ piment vert haché finement
Sel et poivre

Mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec le jus de tomates et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter l'oignon râpé, le piment vert haché finement. Faire jeter quelques bouillons, saler et poivrer au goût. 6 *services.*

Pouding aux pommes

5 tasses de corn flakes
4 pommes moyennes tranchées
1 c. à thé de zeste de citron râpé
Le jus d'un citron
1 tasse de cassonade
½ tasse de raisin
¼ de c. à thé de cannelle
3 c. à tb. de beurre fondu

Ecraser le corn flakes et en réserver 1 tasse. Mélanger les pommes, le jus de citron, la cassonade, le raisin et la cannelle. Mettre dans un plat à pouding graissé alternant avec le corn flakes. Verser au-dessus le beurre fondu, en réserver un peu et bien mêler avec la tasse de corn flakes mise de côté pour le dessus du pouding. Cuire au four de 350° F. 1 heure environ. Servir chaud avec de la crème douce. 6 *services.*

Pruneaux à la menthe

2½ tasses de pruneaux
1 tasse de liquide
⅓ de tasse de vinaigre de cidre
1 tasse de cassonade pressée
½ c. à thé de cannelle
⅛ de c. à thé de sel
1 c. à thé d'essence de menthe

Faire tremper les pruneaux dans de l'eau froide pour couvrir. Egoutter et mesurer le liquide, ajoutant de l'eau au besoin pour faire 1 tasse. Remettre les pruneaux dans leur jus et ajouter tous les autres ingrédients. Couvrir et cuire 15 minutes. Retirer du feu, aromatiser à la menthe, couvrir et refroidir.

GATEAU GLACE AU CHOCOLAT

6 blancs d'oeufs
½ c. à thé de crème de tartre
½ tasse de sucre fin
6 jaunes d'oeufs
½ tasse de sucre fin
4 c. à tb. de cacao
4 c. à tb. de farine tout usage
¼ de c. à thé de sel
½ c. à thé de vanille
½ c. à thé d'essence d'amande

Battre en mousse ferme les blancs d'oeufs avec la crème de tartre, y ajouter graduellement ½ tasse de sucre et mettre de côté. Battre les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient épais et très pâles. Y ajouter graduellement une autre ½ tasse de sucre.

Tamiser le cacao et la farine et ajouter aux jaunes en battant jusqu'à obtention d'un mélange lisse. Incorporer délicatement ce mélange aux blancs. Verser dans une lèchefrite à gâteau roulé de 15½ pouces par 10½ pouces doublée d'un papier graissé. Cuire à 325° F. 20 à 25 minutes. Retirer du four et renverser sur une serviette propre saupoudrée de sucre à glacer. Enlever le papier et rouler immédiatement avec la serviette pour l'empêcher de coller. Dérouler et étendre sur toute la surface des guimauves séparées en 2. Rouler de nouveau et très vite, envelopper de papier paraffiné et faire glacer au réfrigérateur. Servir en tranches d'un pouce d'épaisseur, déposer au milieu une demi-pêche, garnir de crème glacée et de crème fouettée.

UN MARIAGE SANS IMPORTANCE [*Suite de la page 27*]

époque, ayant reçu ce yacht commandé plusieurs mois auparavant alors que je venais d'être mise en possession de mon héritage, je quittai les îles pour voyager. Il y a, de ce premier départ, vingt-trois mois, et je n'ai, depuis, touché la Martinique qu'une seule fois, pour très peu de temps. Grâce à Dieu, je n'ai point à m'occuper personnellement des plantations. Elles sont en bonnes mains, dirigées par des hommes sûrs, que mon oncle a formés, et dont la fidélité m'est acquise. Aussi puis-je mener l'existence qui me convient.

« Tout cela, au fond, vous le saviez, acheva Gilda, non par moi, qui n'aime guère revenir sur le passé, mais par Mériel. Peut-être, cependant, notre ami ne connaissait-il point lui-même certains détails... dont vous n'ignorez plus rien. Je m'excuse, si mon récit ne vous a pas semblé d'un passionnant intérêt.

Gramont eut un geste vague et ne répondit pas. Pendant que la jeune femme parlait, se racontait, disait sa vie simple, sinon toujours calme, une pensée l'avait absorbée. Et cette pensée qui, à vrai dire, ne lui venait pas pour la première fois, prenait soudain, dans son esprit, une importance inaccoutumée. Ainsi cette Gilda, orpheline, riche, ne dépendant de nul être au monde, et n'ayant de comptes à rendre à personne, l'aurait épousé, lui, Patrice Gramont, pour sauver les apparences et conquérir une chère liberté !... Allons donc ! Elle la possédait déjà, cette liberté, elle se l'était elle-même départie, accordée. Quant aux apparences, il n'existait rien dont Gilda et sa hauteur indifférente se soucient aussi peu ! Mieux que jamais, ce soir, plus nettement, plus absolument, le docteur sentait que la jeune fille lui avait menti. Mais, au fond, que lui importait !

Gilda venait d'abandonner le banc, et Gramont fut debout en même temps qu'elle. Il ne semblait pas que la jeune femme eût soupçonné les réflexions auxquelles s'était livré son mari. Elle dit simplement :

— Je crois que l'heure du dîner n'est plus éloignée. Nous devrions rentrer. Vos domestiques n'aiment point qu'on les fasse attendre.

— J'espère, interrogea vivement Patrice, que ni Prudent, ni Miette, ne vous ont importunée à ce sujet, pas plus, du reste, qu'à aucun autre ?

— Certainement non, soyez tranquille, assura Gilda avec le rire orgueilleux de ceux dont le charme conquiert facilement les êtres. Ils m'ont adoptée. C'est Madiana, à laquelle ils ne s'habituent pas... pas encore, du moins.

Elle rit de nouveau, tandis qu'ensemble ils traversaient la terrasse. Lorsqu'ils atteignirent le mur de lauriers-roses, Patrice écarta et retint les branches afin que sa compagne pût s'engager dans l'allée qui lui succédait, et il marcha ensuite derrière elle.

— Inès sera-t-elle rentrée ? murmura la jeune femme, plus pour elle-même que pour le docteur. Cette réparation risquait de durer.

Une sorte de sourire passa sur la bouche de Gramont, mais celui-ci ne prononça pas un mot. Il se contenta d'avancer, à la suite de Gilda, jusqu'au moment où le chemin plus large leur permit de marcher de front.

Comme ils approchaient de la maison, les jeunes gens furent rassurés. Inès était arrivée, pas depuis bien longtemps, sans doute, car elle tenait encore à la main son sac, ses gants, et gravissait les marches du perron au moment où Patrice et Gilda contournaient le dernier massif d'arbres. Elle s'immobilisa, en apercevant les jeunes gens, et la distance ne permit pas à ceux-ci de remarquer le bref tressaillement qui avait précédé cet arrêt. Aussitôt, d'ailleurs, Inès retourna sur ses pas pour venir au-devant d'eux.

— Ce fut assez long, Gilda, expliqua-t-elle. Mais j'ai mieux aimé donner au garage tout le temps nécessaire pour une révision sérieuse. Elle a été consciencieusement faite, soyez tranquille. J'y veillais.

— Merci, chérie, murmura affectueusement la jeune femme. Tu as passé une bien fastidieuse après-midi.

Le même sourire qui avait, un instant plus tôt, infléchi les lèvres de Patrice, reparut sur le visage du jeune homme. Néanmoins, il garda le silence.

Dans la grande salle à manger au crépi blanc, au sol de tomettes rouges, on dut allumer pour la première fois les lampes. Bien qu'on ne fût encore qu'en septembre, les jours raccourcissaient ; et le retard apporté à se mettre à table expliquait que l'obscurité arrivât avant la fin du repas. Cette nuit collée à la vitre, alors que la veille encore elle voyait, de la même place, le soleil couchant dans toute sa gloire, causa une étrange impression à Gilda. La jeune femme frissonna, sensible comme elle ne l'avait jamais été à cette influence extérieure de l'ombre, et à la détresse millénaire qu'elle apporte aux êtres.

La soirée, que les jeunes gens passaient toujours dans le salon, ne se prolongea guère. D'ordinaire, si le docteur, fatigué par une pénible journée, se retirait tôt, Gilda et Inès ne quittaient la pièce que bien après lui. Ce soir, pourtant, ce fut la jeune femme qui, la première, se leva. Elle se sentait très lasse, et, malgré les efforts d'Inès, l'esprit que la demoiselle de compagnie déployait, et son empressement à alimenter la conversation, Gilda aspirait au repos. Elle referma le livre qu'elle tenait, mais n'avait même pas effleuré des yeux, et abandonna son siège. Puis, comme si, au moment de se retirer, une pensée soudaine lui venait, elle se tourna vers son amie :

— J'allais oublier, Inès, dit-elle... Patrice m'a annoncé une visite. Je crois qu'elle te fera autant de plaisir qu'à moi. José Montresa se trouve à Cannes et viendra, l'un de ces jours, nous saluer.

Tout en parlant, elle repoussait son fauteuil, allait déposer son livre sur un guéridon, et tendait la main à Gramont.

Mlle Arnaud avait laissé échapper une exclamation d'étonnement.

— José ? répéta-t-elle. Par quel hasard ?...

— Je ne sais pas. Nous le lui demanderons, répondit Gilda en souriant. Il a toujours été, lui aussi un grand voyageur.

Elle regarda du côté de son amie qui, d'ordinaire, s'éloignait avec elle, et s'apercevant qu'Inès n'avait pas encore rangé son ouvrage, acheva :

— Tu viendras m'embrasser dans ma chambre, n'est-ce pas ?

Une fois la porte refermée, Mlle Arnaud s'empressa de rassembler les différentes pelotes de laine avec lesquelles elle tricotait une veste extrêmement compliquée, et d'enfermer le tout dans un gracieux panier d'osier. Le docteur, assis dans une bergère, un livre sur les genoux, une cigarette se consumant entre ses doigts, avait levé la tête et considérait la jeune fille en silence.

Un peu plus tard elle se tourna vers Patrice pour lui souhaiter le bonsoir. Alors il éleva la main.

— Voulez-vous, avant de vous reti-

rer, m'accorder un très bref entretien, mademoiselle ?

Une lueur traversa les yeux jaunes. Mais le sourire d'Inès ne permit pas à Gramont de la remarquer.

— Bien volontiers, docteur, répondit-elle avec empressement. De quoi s'agit-il ?

— D'abord, d'une question que je désire vous poser. Excusez-moi si je le fais assez brutalement. Je suis fort malhabile aux préambules et en général, à tout ce qui touche l'art de la parole. Voici : avez-vous une raison particulière pour cacher à Gilda que vous connaissiez la présence à Cannes de son cousin ?

Le docteur avait abandonné sa place et, debout, regardait la jeune fille avec une attention à laquelle n'aurait pas échappé le moindre tressaillement. Mais le visage sérieux d'Inès ne trahissait que la surprise.

— La présence de José Montresa ?... répéta-t-elle. Comment aurais-je pu la révéler, puisque je ne la connaissais pas ? Je viens de l'apprendre à l'instant, docteur et de Gilda elle-même.

— Vraiment !

Le mot était parfaitement incrédule et ironique.

— Vraiment ! affirma la jeune fille avec une calme bonne grâce. Du reste, je ne vois pas pourquoi...

— Pourquoi vous vous seriez tue, et, il y a quelques minutes à peine auriez si parfaitement joué la surprise, acheva Patrice. Moi non plus, je ne le vois pas. Si j'en avais eu la moindre idée, je n'aurais pas fait, pour l'apprendre, cette tentative que je savais d'avance vouée à l'échec.

Il se mit à marcher, l'air absorbé, comme à la recherche de ce qui lui échappait, tandis que la demoiselle de compagnie disait doucement mais avec fermeté :

— Je suis désolée, docteur, que vous ayez pu accueillir la pensée d'une dissimulation de moi à Gilda. J'espère que vous reviendrez sur une impression — car cela ne peut être qu'une impression — absolument fausse. Rien ne saurait expliquer une telle conduite de ma part, et rien, non plus, ne la justifierait.

Elle attendit un instant une approbation ou, du moins, une réponse. Mais Gramont ne donna ni l'une ni l'autre. Continuant à marcher, il se trouvait à l'extrémité de la pièce. Inès comprit qu'il se retirait et se mit en devoir d'éteindre les petites lampes disséminées dans le salon. Elle entendit en effet la porte s'ouvrir, et se retourna pour répondre au bonsoir de Patrice.

Celui-ci, déjà sorti dans le couloir, la salua en effet assez froidement. Puis, comme la jeune fille revenait à son occupation, il l'arrêta.

— Un instant, mademoiselle.

Et, avec une tranquille ironie :

— Quelles que soient les raisons qui vous font rencontrer M. Montresa à l'insu de Gilda, permettez-moi de vous donner un conseil. Lorsque cela arrivera, ne laissez pas, comme vous l'avez fait ce soir, la voiture arrêtée derrière l'hôtel dans lequel est descendu votre compatriote. Je sais bien que cette rue est peu fréquentée. Mais, justement, on n'en remarque que mieux les autos en stationnement, et la Chrysler blanche est tout de même assez... particulière pour ne point passer inaperçue.

Ayant prononcé les derniers mots, Patrice referma la porte et son long pas tranquille et souple s'éloigna dans le couloir.

V

A quelques mètres de la maison du docteur, exactement face à celle-ci, de l'autre côté de la route, la nouvelle clinique dressait sa façade blanche aux grandes ouvertures régulières et multiples. Elle s'était élevée rapidement, et, de sa fenêtre, Gilda pouvait apercevoir, au-dessus des grands cyprès bordant le jardin, le chantier en pleine activité.

Bien qu'elle s'en trouvât si proche, la jeune femme n'avait jamais fait les quelques pas qui l'en séparaient, et elle ne sut vraiment à quelle curiosité elle obéissait en freinant brusquement, comme la Chrysler allait dépasser la construction et franchir la grille de la villa.

Elle revenait du port où elle avait passé quelques heures sur la *Désirade*, sans que cette visite eût un but précis. Sentir sous ses pieds le pont du yacht, voir se dresser ses mâts dans le ciel, et suivre des yeux le dessin de ses cordages, lui avait semblé tout à coup un impérieux besoin. Mais la joie qu'elle en escomptait n'était pas venue. La *Désirade*, silencieuse, immobile, tel un grand corps privé de vie, ne pouvait que provoquer, chez la voyageuse, la mélancolie des regrets. Il allait devenir nécessaire de faire quelques sorties, en attendant de reprendre vraiment la mer.

En quittant le port, Gilda avait hésité un instant à prendre le boulevard de la Croisette. Elle aimait l'animation, le mouvement, la vie de cette promenade, et il lui était souvent arrivé de la parcourir à pied, avec Inès ou les Mériel, durant les semaines précédentes. Mais Inès ne se trouvait pas près d'elle. Quant aux Mériel, tout de suite après la cérémonie du mariage, ils avaient gagné d'abord Paris, ensuite une propriété qu'ils possédaient sur les bords de la Seine, du côté de Saint-Germain. Et Gilda renonça à son projet. Non point qu'elle redoutât le moins du monde la solitude dans la foule, mais plutôt par crainte de l'attention que, seule au volant de la luxueuse voiture, elle ne manquait jamais d'attirer.

Maintenant, la jeune femme remontait vers la maison. Elle ne se hâtait pas, car nul ne l'attendait. Le matin même, la demoiselle de compagnie avait pris le train pour Nice, où elle devait rencontrer le notaire de sa famille, de passage dans cette ville, au sujet de la vente d'une petite propriété que Mme Arnaud possédait encore en Ile-de-France. Elle rentrerait en fin de journée, et Gilda se proposait d'aller l'attendre à la gare ; mais l'heure de l'arrivée était encore éloignée.

Au moment où elle passait devant le terrain bouleversé au centre duquel se trouvaient les grands bâtiments de la clinique, la jeune femme pensa qu'elle avait plusieurs heures à perdre avant qu'arrivât son amie. Et, cédant à une impulsion subite, elle ralentit la vitesse de la voiture.

Elle fit pourtant pénétrer la Chrysler dans le jardin, la rangea à l'ombre des cyprès et du grand mur. Puis elle revint sur ses pas, traversa la route et avança dans le chantier.

Elle fut surprise de n'y point remarquer l'animation accoutumée. Bien qu'il ne fût pas encore l'heure de cesser le travail, un seul ouvrier se trouvait là, qui rangeait des objets dans un abri de planches : sacs de ciment, pelles et outils divers. Il salua Gilda et celle-ci questionna :

— Les travaux sont donc terminés ?

— Oh ! non, répondit l'interpellé avec un bel accent du Midi. Il y en a pour quelques semaines encore, et en ne s'amusant pas. Vous pensez, un ouvrage comme celui-là !

— Pourquoi, alors, ne travaille-t-on pas aujourd'hui ?

— Ni aujourd'hui ni demain, il y a des chances, répondit l'ouvrier, puisque je dois ranger une partie du matériel. Nous étions tous venus ce matin, mais le contremaître a dirigé les ca-

C'est avec fierté que les créateurs
...du Champagne President
...du Sherry et du Porto "74"
...du vin de table Manor St. Davids

vous présentent le
VIN ROSÉ PÉTILLANT
Manor St. Davids

Voici enfin pour les Canadiens la première occasion de déguster un vin rosé pétillant *canadien*. Il est clair comme du cristal. Son bouquet exhale la gaieté. Il ravit le palais le plus délicat. *Ne tardez pas* à vous délecter de ce vin délicieux, dont le prix est étonnamment modique. Demandez-le par son nom. En toute occasion, il fera les honneurs de votre table. La prochaine fois que vous recevrez à dîner ou que vous vous réunirez avec vos amis, n'oubliez pas que le Vin Rosé pétillant Manor St. Davids (contenu dans la grande bouteille, format champagne) donne un air de fête à toute réception.

Les bons vins canadiens de **Bright** - DEPUIS 1874

Pour recevoir gratuitement votre exemplaire de la brochure de 30 pages, illustrée en couleurs et intitulée "La Cuisine au Vin", écrivez à Bright's Wines, Limited, Lachine, P.Q.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ **CES TROIS MAGAZINES**	**$5.50**	**$8.00**
— — — — — — — — — — OU A VOTRE CHOIX — — — — — — — — — —		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ...	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

marades sur un autre chantier. Il paraît que M. Gramont et l'entrepreneur ont des difficultés ensemble, mais je n'en sais pas plus.

Gilda n'insista pas. Elle se contenta d'interroger encore :

— On peut visiter, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Elle s'éloigna et, à travers les blocs de pierre, les tas de sable, les pièces de bois, tout le désordre du terrain crevassé et bouleversé, elle parvint à la porte du grand bâtiment.

Dans les couloirs déserts, les salles, petites ou grandes, qui se succédaient, Gilda erra un long instant. Elle ne s'y connaissait guère en matière de construction, et la clinique, d'ailleurs, n'était point, intérieurement, assez avancée, pour qu'on pût juger de l'aspect qu'elle aurait, du confort qu'elle présenterait une fois terminée. Cependant, même un profane découvrait tout à la fois l'importance et la conception nouvelle des aménagements prévus.

« Patrice, lui aussi, aura son coûteux jouet », songea-t-elle avec une sorte d'ironie.

En même temps, l'étonnement qu'elle avait éprouvé aux dernières paroles de l'ouvrier lui revint. Arrêter les travaux ! Quelle raison avait pu pousser son mari à le faire, lui dont la hâte était si grande de quitter sa clinique actuelle, et toutes ses installations incommodes et périmées ?

Continuant sa visite, la jeune femme avait gravi le large escalier de pierre et abouti au premier étage sur lequel, à droite et à gauche d'un couloir central, toute une série de petites pièces semblables devaient être les chambres des malades. Dans celles-ci, une partie de la menuiserie était faite et les carreaux se trouvaient déjà aux fenêtres, non point conçues comme les fenêtres ordinaires, mais basculantes. La jeune femme, qui venait de se rapprocher de l'une d'elles, s'immobilisa soudain, regardant au-dehors avec attention.

En bas, dans le terrain, comme elle l'avait fait elle-même un instant plus tôt, deux visiteurs s'avançaient : deux visiteurs dont l'un était Patrice, et l'autre une jeune femme dans laquelle Gilda n'eut aucune peine à reconnaître celle qui était venue, le soir même de son mariage, sur la *Désirade*.

Un mouvement de contrariété la rejeta d'abord en arrière. Il lui déplaisait de rencontrer ici son mari. Mais peut-être le docteur ne pénétrerait-il pas dans les bâtiments, et se contenterait-il d'une visite extérieure. Dans cet espoir, elle recula encore, tout en gardant la vision des deux jeunes gens.

Patrice et sa compagne marchaient lentement, les yeux fixés sur la bâtisse. Ils étaient silencieux. Puis Gramont s'arrêta et se mit à parler. Le bras tendu vers la clinique, il donnait sans doute à l'infirmière toutes les explications que celle-ci pouvait désirer, et son visage s'était soudain transfiguré.

Gilda, de sa place, ne pouvait entendre les paroles prononcées. Par contre, elle ne perdait pas un tressaillement, un sourire, une expression du docteur. Et elle demeurait stupéfaite. Où étaient le calme, la froideur, l'indifférence de Patrice ? Sous ces traits animés, frémissants, mobiles, à peine reconnaissait-elle le masque grave de son mari.

Un sourire ironique entrouvrit les lèvres de la jeune femme. Patrice l'avait fait avertir, le matin même, qu'il aurait une journée très chargée et ne rentrerait pas à la maison pour déjeuner. Voilà qui démentait une telle excuse. Si son travail l'eût absorbé, il ne se serait pas trouvé là.

Gilda n'eut guère le temps d'approfondir cette pensée. Les jeunes gens venaient de reprendre leur marche et elle comprit, avec ennui, qu'ils franchissaient la grande porte d'entrée.

Maintenant, la voix de Gramont lui parvenait. Elle était, à l'image même de son visage, chaude, animée, vibrante, avec des inflexions d'une ardeur particulière. Certes, bien des mots échappaient à la jeune femme ; mais les mots, en eux, n'avaient aucune importance. Il lui déplaisait, pourtant, d'en entendre certains, de surprendre une conversation. Mais elle ne pouvait plus — sauf en se montrant, et elle y répugnait — quitter sa place. Heureuse encore si les jeunes gens ne pénétraient pas dans la pièce où elle se trouvait.

Ils n'y pénétrèrent pas, mais, longuement, ils errèrent à travers les salles, les couloirs, les escaliers, avant que Gilda entendît leurs pas s'éloigner.

Les yeux de nouveau attachés à la fenêtre, la jeune femme vit Patrice et l'infirmière traverser en sens inverse le terrain et gagner la route. Leur voiture devait se trouver derrière la palissade qui fermait le chantier, car le bruit de son moteur mis en marche parvint à Gilda. Puis ce bruit décrût et s'éteignit. Mais la jeune femme attendit encore avant de se décider à abandonner sa place et à quitter la clinique à son tour.

Elle regagna la Chrysler, tout en se félicitant de l'avoir rangée à l'intérieur du jardin et non laissée au bord de la route, où son mari n'eût pas manqué de l'apercevoir. Mais, au moment de prendre le volant, Gilda songea qu'il n'était pas utile de conduire l'auto au garage de la villa, puisqu'elle la prendrait de nouveau dans deux heures pour aller attendre Inès à la gare. Elle poursuivit donc son chemin et pénétra dans la maison.

Une fois débarrassée par Madiana de la veste de toile rouge qu'elle portait sur sa robe blanche, Gilda gagna le salon. Elle tenait à la main plusieurs cartes des côtes d'Italie qu'elle avait rapportées du yacht et désirait consulter. Mais à peine venait-elle d'étaler la première sur la table d'acajou de la pièce, que la porte s'ouvrit devant Prudent.

— Monsieur Montresa demande si Madame peut le recevoir.

Gilda se redressa brusquement. Elle avait bien entendu une auto s'arrêter devant le perron, mais, quoiqu'il n'eût pas l'habitude de rentrer aussi tôt, elle avait cru qu'il s'agissait de Patrice. Ses sourcils se rejoignirent et le premier mot qui lui vint aux lèvres fut un mot de refus. Elle le retint, pourtant. Quoi qu'elle éprouvât à revoir José, elle ne pouvait fermer sa porte au jeune homme. Elle ne le désirait pas, non plus, car Dieu sait ce qu'il imaginerait, et quel sens il donnerait à un congé, même momentané.

Montresa avait, sans nul doute, aperçu la voiture en pénétrant dans le jardin, et il était ainsi plus difficile à la jeune femme de faire répondre qu'elle ne se trouvait pas chez elle.

Toutes ces pensées traversèrent son esprit si rapidement que Gilda parut à peine hésiter.

— Vous pouvez conduire M. Montresa ici, Prudent.

Elle resta à la même place, de nouveau penchée sur ses cartes, et ne releva la tête qu'après avoir entendu la porte s'ouvrir et se refermer.

— Bonjour, Gilda, murmura le jeune homme. Je vous remercie de m'avoir permis...

Elle l'interrompit.

— Je pense que vous venez nous faire vos adieux. Malheureusement, je suis seule. Inès éprouvera une grande déception en apprenant votre passage.

— Vous me voyez pareillement désolé de son absence. Mais il n'est pas question d'adieux.

Elle ne répondit pas tout de suite, se dirigea seulement vers un fauteuil, et s'y assit, tout en indiquant du geste un autre siège au jeune homme. Elle affectait de le traiter en visiteur, comme si rien ne se fût passé entre eux, et avec l'intention de bien établir ainsi l'indifférente politesse de leurs passagères relations. Mais bien vite Gilda dut reconnaître que cette manière neutre ne serait pas celle de son cousin.

— Et de quoi donc est-il question, José ? Puis-je le savoir ? interrogea-t-elle.

— Mieux que personne, Gilda. Je voulais vous voir, connaître le lieu où vous vivez.

Elle laissa échapper un petit rire sec.

— Quelle sollicitude ! Eh bien ! donc, soyez rassuré. Il y a un toit, au-dessus de ma tête, et je ne manque de rien.

— Ce n'est pas ce dont je voulais m'assurer.

— Je m'en doute, mais je vous tendais une perche... pour vous sauver du ridicule.

Il ne s'était pas encore assis, comme elle l'en avait prié. Lorsqu'il le fit, Gilda ne put s'empêcher de remarquer qu'il possédait toujours sa grâce de jeune félin, son élégance, et cette souplesse qui dissimulait une belle force. La fatigue qui, peu de temps auparavant, tirait ses traits, sa maigreur, avaient disparu. C'était un homme au rayonnant visage, à la beauté surprenante dans sa perfection, que Gilda avait devant elle. Et elle dut faire un pénible effort pour se souvenir que ce même adolescent avait, quelques années auparavant, uni volontairement sa vie à celle d'une malade.

José, maintenant, regardait silencieusement autour de lui. La pièce aux meubles d'acajou luisant était très simple : des fauteuils Restauration recouverts de soie jaune un peu passée, plusieurs petites tables, une bibliothèque en forme d'obélisque et le vieux clavecin, en composaient, avec quelques bergères, tout l'ameublement. Sur la cheminé de pierre, grande et assez belle, une pendule en albâtre était flanquée de deux vases d'opaline. Les murs, ici, n'étaient point crépis de blanc comme dans la plupart des autres pièces de l'habitation, mais recouverts d'un papier ancien représentant « les aventures de Télémaque ».

Les yeux de José étaient revenus à la jeune femme, tandis que Montresa disait d'une voix sourde :

— Mais que faites-vous donc, dans cette maison, Gilda ? Pour l'amour du ciel, dites, qu'y faites-vous ? Rien ne vous convient, ne s'accorde avec vous, ne vous ressemble ! Rien ne peut vous plaire ! Voyons, vous n'allez pas prétendre que vous pourrez vivre au milieu de... de tout ceci !

D'un mouvement dédaigneux de son menton levé, Montresa désignait le salon et tout ce qui le composait.

Les paupières de Gilda s'abaissèrent, peut-être pour dissimuler ses propres sentiments, qu'eût trahis son regard. Un sourire, pourtant, jouait sur ses lèvres, tandis qu'elle répondait :

— Vous n'êtes guère indulgent, José, et peut-être même pas très poli. Je me plais ici. En faut-il plus pour expliquer que j'y demeure ?

— Oui, dit le jeune homme lentement, oui, il en faudrait plus, en effet, beaucoup plus...

Et, changeant brusquement de ton :

— Vous n'allez pas rester dans cette maison, n'est-ce pas, dans ce pays ?

Elle le regarda, comme si elle ne comprenait pas, en rejetant ses épais cheveux bruns et roux loin de son front, d'un geste qui lui était familier.

Il reprit :

— Je veux dire, ce mariage ne saurait compter, ni vous retenir toute la vie dans ses liens. Il ne peut vous avoir fixée. C'est, en somme, un mariage sans importance.

Il s'arrêta, interrompu par un éclat de rire.

— Un mariage sans importance ? répéta Gilda. Voilà un qualificatif pour le moins inattendu... inattendu comme votre démarche, José ! Au juste, que voulez-vous ?

Sa voix s'était durcie dans les derniers mots, mais Montresa ne parut pas

[*Lire la suite page 34*]

QUE répondriez-vous ?

Q. — *Qui prononça les paroles : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » ?*
R. — L'abbé Edgeworth, confesseur du roi Louis XVI, sur l'échafaud.

Q. — *Que signifie : « Passer sous les fourches caudines » ?*
R. — Etre obligé de subir les conditions d'un adversaire plus fort, comme les Romains, à Caudium forcèrent leurs ennemis à passer sous le joug.

Q. — *Qui est Méphistophélès ?*
R. — C'est le nom du démon dans « Faust », de Goethe. Personnage pervers, ironique, dédaigneux, très intelligent.

Q. — *Qu'est-ce qu'une vérité de la Palisse ?*
R. — Une du genre de M. de la Palisse, par trop évidente : un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie.

Q. — *Comment s'appelle le Bossu de Notre-Dame ?*
R. — Quasimodo. Sous une enveloppe monstrueuse, il cache les plus délicats sentiments.

Q. — *Que signifie l'expression : homme de sac et de corde ?*
R. — On jetait jadis certains criminels à l'eau dans un sac.

Q. — *Comment distingue-t-on la rive droite de la rive gauche d'une rivière ?*
R. — Par le côté droit ou gauche d'une embarcation descendant le courant.

Q. — *Qu'a de particulier la plante appelée volubilis ?*
R. — Elle s'ouvre au soleil et se ferme quand il va pleuvoir.

LES PREMIERS 1956!

Ils sont ARRIVÉS...

Les superbes nouveaux camions!

Nouveaux pour 1956

camions INTERNATIONAL

VOYEZ-LES chez
votre marchand
ou votre succursale
International

International Harvester
Company of Canada Ltd.
Hamilton, Ontario

INTERNATIONAL HARVESTER

—aujourd'hui, plus que jamais, les meilleurs camions du Canada!

T6BF

UN MARIAGE SANS IMPORTANCE [*Suite de la page 32*]

le remarquer. Comme s'il attendait cette question, il se redressa.

— Vous arracher à... à ici. — Et de nouveau son geste méprisant embrassait le salon. — Vous ramener à votre vie, à votre pays.

La joue droite appuyée sur sa main, Gilda regardait le jeune homme avec un calme parfait ; et nul n'eût soupçonné ce que ce calme lui coûtait.

— C'est probablement dans ce but que vous avez prolongé votre séjour à Cannes ? interrogea-t-elle.

— Oui, répondit José.

— Et l'espoir... non, la certitude de mon accord, car vous ne paraissez pas douter de lui le moins du monde, puis-je vous demander où vous l'avez puisée ?

Il soutint son regard, puis, très lentement :

— Dans le fait que cette nuit, point trés éloignée, où vous voguiez seule, sur votre bateau, était la nuit même de votre mariage.

Gilda eut de la peine à retenir un tressaillement.

— Vous êtes extrêmement bien informé, José.

Montresa mordit sa lèvre inférieure.

— Cannes est un gros village.

— Je le sais. Ses rumeurs ont donc pu vous apprendre encore bien des choses. Par exemple que le docteur Gramont fait toujours passer son devoir avant tout, et que, pour sauver une vie, il n'est, à ses yeux, ni moment, ni lieu, ni circonstances qui comptent !

— Oui, on me l'a dit. Et je l'ai cru. Exception faite du cas particulier qui nous occupe. Nul au monde, Gilda, et pas même vous, ne me convaincra qu'un homme, au moment où vous allez être sienne, puisse vous préférer l'accomplissement d'un devoir quel qu'il soit. A moins que cet homme ne vous aime pas !

La colère, une colère sourde mais violente, bruissait dans la tête de Gilda et faisait, à grands coups, battre son coeur.

— Et c'est cela, Gilda, reprenait Montresa sans laisser à sa compagne le temps de répondre, c'est cela, la vérité. Car la rumeur publique m'a appris autre chose. Le grand Patrice Gramont, le praticien remarquable, l'homme rigoureux et droit, était, tout de même, perdu de dettes... de dettes qui, naturellement, sont éteintes depuis peu.

Malgré son assurance, José s'interrompit brusquement. Un tel regard croisait le sien qu'il hésitait à poursuivre.

— Je sais ce que vous pensez, reprit-il d'une voix altérée. Dans un instant vous mesurerez votre erreur, sinon votre injustice. A moins que...

Il eut un geste vague, puis baissa les yeux comme pour se recueillir. Après un instant de silence, il se redressa brusquement.

— Gilda, murmura-t-il, Gilda, il n'est pas possible que vous soyez fixée ici, et que vous vouliez y demeurer. Regardez ! Regardez autour de vous, et regardez-vous ! Ceci n'est point votre demeure, mais votre prison. Oui, votre prison, malgré toute la liberté que vous avez pu conserver. Ah ! je sais bien, vous vous en apercevrez, et alors nulle force humaine ne pourra vous retenir. Vous vous évaderez. Mais que de jours, de mois, d'années peut-être, perdus ! Quelle magnifique part de votre jeunesse tombée en poussière ! Quelles forces de votre vie, quelles possibilités inemployées !... N'êtes-vous pas effrayée d'évoquer cela ? Ne ressentez-vous, à l'avance, ni révolte ni regrets ? Car enfin, Gilda, que pouvez-vous espérer en retour de ce que vous abandonnez ? Ce docteur Gramont ne vous est rien. Cet homme, seulement occupé de ses malades, de son travail, ne saurait prendre la moindre place dans votre existence, ni vous en faire dans la sienne. Quelle étrange décision, quel caprice, quelle erreur, ont fait de vous sa femme ? Je l'ignore. Mais les caprices ont une fin, les erreurs se réparent, et il n'y a point de décision sur laquelle on ne puisse revenir.

José s'interrompit. Il se tenait debout devant la jeune femme, qui n'avait encore, ni par une parole, ni par un geste, livré le secret de ses sentiments. Mais tout aussitôt il se pencha vers elle, et, plus pressant encore :

— Gilda, Gilda, croyez-moi, reprenez-vous, partez ! Votre demeure de chez nous vous attend, et notre pays de lumière vous accueillera avec toute sa griserie, toute sa tendresse. Il vous rendra son charme magique à travers ses jardins, sa mer, ses clairs de lune, ses danses, ses parfums et ses harmonies. Quittez ces lieux où vous ne pouvez, où vous ne devez être qu'une passante. Quittez votre mari !...

Montresa se tut brusquement. Gilda venait de se redresser au moment même où la porte-fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrait devant le docteur.

Gramont demeura d'abord immobile, sur le seuil, et, durant quelques secondes, le silence fut si total qu'on entendit le pépiement des perruches de Gilda, dont la cage était placée au-dehors, sur la pelouse. Puis Patrice referma tranquillement la porte et s'avança en souriant.

— J'ignorais que vous fussiez là, monsieur, bien que j'eusse remarqué une auto inconnue dans le jardin. Je suis ravi de vous voir.

Il tendit la main à José, avant de se tourner vers sa femme.

— Gilda, le train de Mlle Arnaud n'arrive-t-il pas à vingt heures ?

Elle inclina la tête. Elle maudissait cette émotion, ce bouleversement, qui l'avaient empêchée d'entendre l'auto du docteur s'arrêter devant la maison.

— Oui, à huit heures moins dix, exactement. Je vais descendre à la gare.

Patrice eut un geste de protestation.

— Ce n'est pas nécessaire. Prudent vous remplacera.

Et, en souriant de nouveau, il ajouta :

— M. Montresa, si vous lui donniez congé aussi brusquement, aurait le droit de nous trouver bien peu hospitaliers. Je ne puis malheureusement moi-même, et je le regrette, demeurer en sa compagnie, car une urgence m'appelle à Grasse. Je venais vous en prévenir, en passant, et vous demander de ne pas m'attendre. Si une intervention s'impose, en effet, elle devra être immédiate et je risque de rentrer fort tard.

Le docteur s'adressa à José :

— Encore tous mes regrets, monsieur, dit-il. Mais laissez-moi espérer vous revoir un peu plus longuement. Etes-vous encore à Cannes pour quelques jours ? Oui ? Alors Gilda vous priera certainement de fixer vous-même une date à votre convenance pour dîner avec nous. Je ne suis point toujours aussi inexact à rentrer chez moi.

Tout en parlant, Gramont s'était détourné et dirigé vers la cheminée. Il appuya par deux fois sur la sonnerie électrique placée à droite de celle-ci, et, lorsque le domestique parut, il ordonna :

— Tu prendras la Chrysler, Prudent (vous le permettez, Gilda, n'est-ce pas ?), et tu iras attendre Mlle Arnaud à la gare. Elle arrive par le train de dix-neuf heures cinquante.

Puis il revint vers Montresa, et, comme il l'avait fait en arrivant, serra sa main.

— A bientôt, monsieur.

Après que José eut répondu de banales paroles de politesse, le docteur se dirigea vers la porte par laquelle il était entré dans la pièce, et qui donnait directement accès au jardin. Il l'ouvrit, la referma, et bientôt on entendit le gravier des allées crisser sous les pneus de son auto.

Quelque temps encore le silence se prolongea entre les jeunes gens. Gilda s'était de nouveau assise dans un fauteuil, et, tranquillement, allumait une cigarette, tandis que Montresa, debout auprès d'elle, gardait les yeux fixés sur les tomettes rouges du sol.

— Vous disiez donc, José, interrogea-t-elle d'un accent parfaitement calme, que je devais quitter mon mari ?...

Il tressaillit légèrement, un peu interdit par une aussi froide précision. Mais, reprenant son assurance :

— Oui, dit-il, une flamme ardente illuminant ses beaux yeux sombres, oui, Gilda. Je vous en conjure, ne restez pas une minute de plus sous ce joug que vous vous êtes donné, certes, mais que vous ne sauriez longtemps endurer. Je vous connais, mon amie, et je soupçonne combien, au milieu de cette médiocrité, doivent à toute minute se révolter votre intelligence, votre sensibilité, votre coeur ! O Gilda, vous qui étiez là-bas une reine, vous ne pourrez jamais vivre en un aussi piètre royaume, et sous l'autorité d'un être, adoreriez-vous celui-ci. Et vous ne l'adorez pas, Gilda. Pas plus qu'il ne vous aime lui-même. Heureusement, de telles unions peuvent se rompre. Mais attendre en rend chaque jour la dissolution plus difficile. Ne tardez plus. Pour l'amour du ciel, abandonnez tout ici, laissez-vous convaincre. Venez !

José s'était encore animé en parlant. Sa voix harmonieuse avait pris, peu à peu, des intonations passionnées, émouvantes. Elle vibra dans les derniers mots comme s'il eût tenté, par sa persuasion, d'arracher Gilda à la mort. Puis Montresa se pencha sur la jeune femme. Mais alors un mot le fit brusquement reculer.

— Misérable !

« Misérable, répéta-t-elle avec force, en jetant dans la cheminée sa cigarette à peine entamée. Avez-vous vraiment espéré un seul instant que j'agirais selon vos désirs ?

Comme frappé de la foudre, le jeune homme demeurait immobile à quelques pas de sa compagne. La stupeur d'abord, puis la déception, et enfin la colère, marquaient tout à coup son beau visage sans qu'il songeât à se dominer.

Gilda, les mains attachées aux accoudoirs du fauteuil, le buste en avant, poursuivait :

— Fuir avec vous !... ou même fuir tout court, parce que j'aurais cédé à vos exhortations ! Mais vous êtes le dernier des hommes, si vous espériez me persuader de le faire ! Comment avez-vous pu vous leurrer à ce point ? Ne vous avais-je pas, le soir où, clandestinement, vous êtes monté à bord, ne vous avais-je pas laissé entendre que je vous méprisais, et défendu de chercher à me revoir ?

Les paroles, aussi bien que le ton dont elles étaient prononcées, ne laissaient subsister aucune équivoque. Montresa sut qu'il avait perdu la partie.

— Et moi, répondit-il, ne vous avais-je pas répondu que nous nous reverrions...

— Eh bien ! cela suffit. Je vous chasse.

— ... Que nous nous reverrions afin de régler certaines petites affaires de famille.

Il fit une pause, trop brève pour que Gilda reprît la parole, mais suffisante pour donner une certaine importance à ce qui allait suivre. Puis, d'une voix ferme :

— Gilda, vous ne possédez rien. Vous êtes aussi dénuée, aussi pauvre, que le jour même où ce cataclysme vous prit en même temps votre maison, votre domaine, vos parents ! La fortune d'Edouard Heybrand ne vous appartient pas.

Elle le regarda avec un tranquille étonnement, sans bien imaginer où il en voulait venir, ni réaliser le sens exact de cette invraisemblable déclaration.

— Excusez-moi de ne pas vous comprendre, dit-elle seulement.

— Il est tout naturel, Gilda, que ma révélation vous surprenne.

Elle l'interrompit, se mit à rire.

— Révélation ?

De nouveau confortablement adossée à son fauteuil, la jeune femme attachait à Montresa un regard ironique et froid.

— Appelez-vous révélation les extravagants propos que vous me tenez ?... Ainsi donc, mon oncle, dont le testament m'établit légataire universelle, ne m'a point laissé sa fortune ?

— En effet, Gilda. Il ne nous l'a point laissée.

— Vous m'accusez. Qui donc est l'heureux bénéficiaire ?

— « Etait », Gilda. Tout revenait à Véronique, à ma femme.

Il se tut, et elle le considéra un instant avec une sincère stupeur. Elle ne doutait pas de sa propre raison, se sachant parfaitement lucide et équilibrée, mais de celle de José. Et la pensée l'effleura que cette maladie, dont il se relevait lors de leur première rencontre, avait affecté son esprit.

Sans doute Montresa devina-t-il quelque chose des pensées de la jeune femme, car il secoua la tête.

— Je ne suis pas fou, Gilda. Voulez-vous seulement m'écouter ?

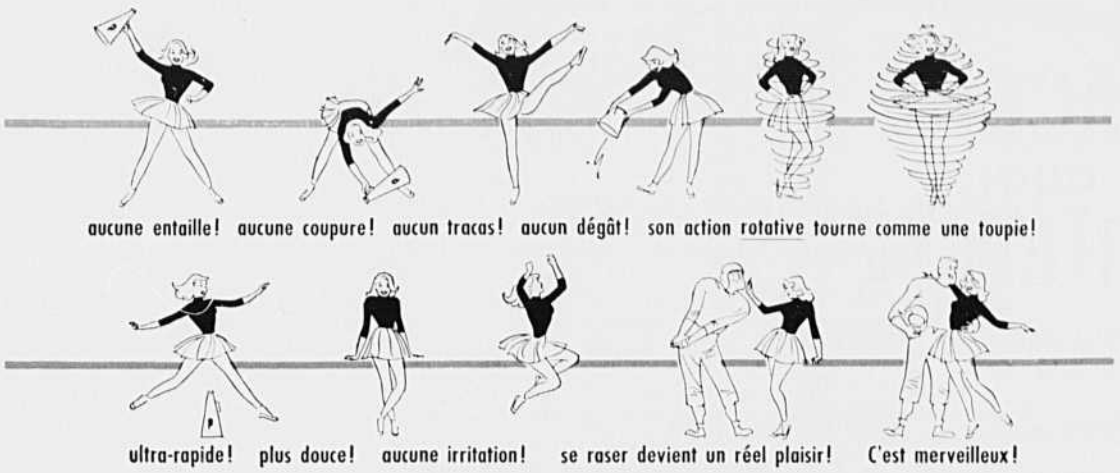
— Je crois que c'est parfaitement inutile. Les dernières volontés de mon oncle sont écrites en bonne et due forme et fort clairement. Il ne peut y avoir le moindre doute à leur sujet.

— Mais rappelez vos souvenirs. Etes-vous bien certaine que ce testament fut le seul de son genre ?

Gilda fronça les sourcils. L'entêtement de José à poursuivre une telle conversation lui semblait de fort mauvais goût. Cependant, presque involontairement et parce que des images venaient soudain de se lever à ses yeux, elle fit ce qu'il lui disait. Elle se souvint...

Elle revit la grande chambre somptueuse et sombre, le lit de bois doré sur lequel le vieux colon, terrassé par une attaque de paralysie, livrait son dernier combat. Il avait toujours été un homme étrange, cet Edouard Heybrand, autoritaire, dur, peu attaché à ceux qui l'entouraient, en même temps que fort original. Son grand, son seul souci, restait, au moment même de sa mort, que ses terres, ses plantations, le seul amour de son coeur, ne fussent pas morcelées. Il avait attendu plusieurs jours avant de parler à Gilda, mais enfin, il s'y était résolu. Et la jeune femme, avec netteté, revivait la scène. Tandis qu'Inès et Mme Arnaud, dont les soins dévoués entouraient le vieillard, allaient et venaient dans la pièce, Edouard Heybrand l'avait fait asseoir, elle, Gilda, près de lui. D'une cassette posée sur son lit, il avait tiré deux papiers de même format, deux testaments exactement s e m b l a b l e s quant à la forme. Une différence, pourtant, mais considérable : l'un des testaments portait le nom de Gilda, l'autre de Véronique Heybrand.

Le vieux colon avait alors, de ses yeux d'aigle, fouillé le visage attentif et grave qui lui faisait face. Et, au bout



SACHEZ QUOI ACHETER !

par LOUISE MARTIN,
décoratrice

Comment choisir le linoléum qui convient le mieux!

Combien d'entre vous savent ce que le mot "jauge" signifie? Lorsqu'on parle de linoléum, jauge veut tout simplement dire "épaisseur".

Qu'il s'agisse de bâtir ou de rénover, le choix judicieux de l'épaisseur du couvre-plancher peut vous épargner de l'argent et des ennuis. Le linoléum Dominion vous offre un choix de trois épaisseurs "pour maisons", à des prix et pour des usages différents. De l'épaisseur bon marché (jauge "domestique") à l'épaisseur supérieure (jauge "A") c'est la même qualité de véritable linoléum incrusté—le couvre-plancher dont l'emploi se généralise de plus en plus.

JAUGE A: le linoléum "pour maisons" le plus épais et celui que nous recommandons pour les installations "permanentes" (où le linoléum remplace le plancher en bois poli). Le linoléum de jauge A dure indéfiniment; est le plus souple sous les pieds; offre le plus grand choix de motifs et de couleurs et se vend à la verge ou en tuiles.

JAUGE STANDARD: la deuxième épaisseur de linoléum Dominion "pour maisons". Durée très longue. Même composition que le linoléum de jauge A. Ne se vend qu'en tuiles.

JAUGE DOMESTIQUE: la troisième épaisseur de linoléum Dominion . . . et la plus économique. Même composition que les précédents. Se vend en tuiles ou à la verge.

Tous trois sont de qualité dite "incrustée", ce qui leur garantit une durabilité très grande, variant légèrement selon leur épaisseur respective.

Choisissez la jauge qui correspond le mieux à vos besoins et à votre budget. Les prix varient selon l'épaisseur. Et rappelez-vous que le linoléum est souple, qu'il exige d'être posé sur une surface parfaitement unie et que sa pose—de même que son entretien—doit suivre des règles particulières.

Si vous désirez de plus amples renseignements et des brochures illustrées pour vous aider à créer de ravissants planchers en linoléum, écrivez-moi: *Louise Martin, Service de Décoration Intérieure, Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Ltd., 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.*

A votre entière disposition pour vous aider à bien acheter,

Louise Martin

P.S.: JETEZ UN COUP D'OEIL SUR LA PAGE OPPOSÉE; VOYEZ LES CHARMANTS EFFETS QUE DONNE LE LINOLÉUM!

LINOLÉUM *incrusté* DOMINION

d'un instant, sa voix s'était élevée, toujours aussi ironique et sèche :

— Ceci est préparé depuis longtemps, Gilda, presque depuis le jour où Véronique et toi êtes entrées, pour la première fois, dans ma maison ; et, pendant des années, j'ai hésité. Mais voici venu le moment des décisions, et, tu le vois, c'est en ta faveur que je vais signer. Ceci te fait héritière de mes biens sans que nulle contestation soit possible. Un jour prochain nous demanderons l'attestation de deux témoins. Rien ne presse.

Il avait, en effet, d'une main encore ferme, inscrit la date et apposé son nom au bas du testament, rangé de nouveau celui-ci à la place qu'il occupait depuis des années, enfin prié Gilda d'enfermer la cassette et son précieux contenu dans le coffre-fort de sa chambre. Ensuite, Edouard Heybrand ne s'était plus occupé de sa nièce. Silencieux et ironique, il regardait, soupesait, tournait et retournait dans sa main le deuxième testament, comme s'il eût voulu constater sa légèreté et le néant qu'il représentait pour Véronique, avant de le déchirer.

Rien ne presse, avait dit le vieillard... A peine quelques instants plus tard une crise nouvelle le terrassait et, le surlendemain, la mort entrait dans la grande chambre magnifique. Dans ces deux jours, les moments de lucidité et les faiblesses s'étaient succédé. Et la jeune femme se rappelait que le colon avait accueilli avec sa causticité habituelle Véronique et José venus à son chevet.

Tout ce passé, toutes ces images, venaient soudain de vivre, dans l'esprit de Gilda, avec une intensité telle que la jeune femme dut fermer les yeux. En même temps la phrase de José retentissait en elle comme si elle eût été criée tout près de son oreille par cent bouches à la fois. « Vous ne possédez rien, Gilda, vous êtes aussi dénuée, aussi pauvre, que dans votre enfance ! »

La pensée que Montresa pût croire à une défaillance la redressa. Elle regarda le jeune homme avec hauteur, et, répondant enfin à sa question :

— Oui, j'ai connu l'existence d'un autre testament en faveur de ma cousine. Mais Edouard Heybrand l'a déchiré.

— Devant vous ?

— Non. En tout cas, celui qui me fait son héritière fut seul daté, signé, et retrouvé dans son coffre.

— Peut-être, Gilda. Mais celui qui donnait tous ses biens à Véronique a été aussi signé et daté. Seulement, ce qui lui confère une prédominance certaine sur toute autre décision, c'est justement sa date. Ce papier est le dernier qu'Edouard Heybrand ait signé. Il l'a fait devant Véronique et moi, la veille de sa mort.

Montresa s'interrompit avant de laisser tomber les paroles définitives :

— Il est en ma possession.

S'il espérait écraser la jeune femme de sa « révélation », José se trompait grossièrement. Sans doute Gilda possédait-elle sur elle-même un contrôle peu commun, car elle se contenta de sourire.

— Et vous avez attendu plus de trois ans pour révéler cela ? Comme c'est vraisemblable !

— Peut-être point vraisemblable, mais vrai, Gilda. Dès après la mort de votre oncle, l'état de Véronique s'aggrava, vous le savez. Elle devint une vraie, une grande malade, et accapara toutes mes forces et tous mes instants. Je n'eus, à ce moment, ni le loisir ni l'envie de faire valoir ses droits. Plus tard, ma femme disparue, cette fortune qui me revenait, je répugnais à vous l'arracher. J'ai attendu, essayé de vous rencontrer au cours de vos escales, puisque vous aviez quitté l'île. Vous m'avez toujours évité. Ici seulement j'ai pu vous rejoindre ; et je vous le jure, si mon amour vous eût touchée, si votre vie eût consenti à se confier à la mienne, je me serais tu.

Il fit une pause et Gilda comprit alors le sens de la phrase qu'il avait prononcée au début de leur conversation : « Dans un instant, vous mesurerez votre erreur et votre injustice... à moins que... » A moins que, par son consentement à effacer le passé, à renouer l'idylle interrompue, la jeune femme rende l'aveu de José inutile. Mais Montresa aurait-il vraiment gardé le silence et semblé tout recevoir de celle vers qui il revenait, alors qu'au contraire il lui apportait tout ?...

Le jeune homme poursuivait :

— Hélas ! Gilda, je suis arrivé trop tard. Oui, trop tard, alors que, pour des raisons que j'ignore, vous étiez devenue la femme d'un autre. Alors, pardonnez-moi, je ne puis me résoudre à voir cet autre profiter de ce pour quoi, uniquement, il vous a épousée. Je vais revendiquer ce qui m'appartient.

« Une dernière fois, vous obstinez-vous à demeurer près de lui ?

— Oui, et je vous ordonne de quitter immédiatement cette maison. Votre chantage est ignoble, mais, en somme bien peu surprenant pour qui connaît l'homme que vous êtes !

Cette fois, l'attitude de Gilda était nette et définitive. La jeune femme s'était dressée, et sa voix, comme son visage, comme toute sa personne, indiquaient qu'elle était décidée à ne pas endurer la présence de son compagnon une minute de plus.

Montresa n'obéit pas tout de suite. Il regardait la jeune femme, et, dans ses yeux, brilla un éclair d'admiration.

— Que vous êtes belle, Gilda ! balbutia-t-il. Plus encore qu'autrefois, au temps où vous marchiez, grave et heureuse, à mon bras ; au temps où nous allions nous asseoir devant la mer, dans les soirs enchantés, au temps où je baisais votre front...

Peut-être, en ce moment, José était-il sincère. Peut-être les souvenirs, affluant soudain à son coeur, abolissaient-ils le temps, les événements, et jusqu'aux mots mêmes que Gilda avait prononcés, jusqu'à l'impitoyable mépris dont la jeune femme l'accablait. Son visage, en tout cas, n'exprimait plus qu'une sorte d'exaltation passionnée. Il fit quelques pas vers sa compagne.

— N'approchez pas, ordonna Gilda d'une voix sourde.

Elle restait toujours debout, à la même place. Derrière elle se trouvait le clavecin sur lequel était placé un seul objet, l'un de ces beaux vases maillorquains, en verre soufflé, qui semblent épais et durs, mais dont, en réalité, les parois étirées, affinées par l'artiste, n'offrent guère de résistance. Comme Montresa approchait toujours, Gilda, d'un geste prompt, étendit le bras, saisit le vase et l'éleva dans sa main.

Si elle eût tenu une cravache, elle en aurait cinglé le beau visage de José. Son instinct brusquement réveillé de fille primitive, d'enfant de la nature grandie à peu près sans frein ni loi, lui faisait soudain impérieusement désirer le marquer d'une manière ineffaçable. Mais, pour si prompte qu'ait été Gilda, le réflexe de protection du jeune homme fut plus prompt encore. Vivement le bras replié de José vint au-devant du coup, l'arrêta, et le vase se brisa en morceaux dans la main de la jeune femme, tandis que celle-ci, mordant violemment ses lèvres, étouffait un cri.

Maintenant, de la paume, du poignet cruellement coupé, le sang jaillissait, vermeil et pressé. Avant de s'occuper de sa blessure, Gilda, d'un geste impérieux, montra la porte.

— Allez-vous-en !

— Gilda, je suis désolé... je ne puis vous quitter ainsi.

— Je vous l'ordonne...

[*Lire la suite page 41*]

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Quel genre de preuve faut-il offrir pour faire condamner un individu accusé d'assaut indécent sur une fillette de sept ans ?

Au procès, la petite victime, sept ans, témoigne sans avoir été assermentée. Elle relate l'assaut. La soeur de la victime, neuf ans celle-là, témoigne ensuite. Elle a prêté serment, mais il subsiste un doute sur sa faculté de comprendre la véritable portée du serment.

Ce témoin est gêné. Elle hésite. On n'obtient de réponses d'elle qu'en lui posant des questions les suggérant. La mère de la victime témoigne également. Mais elle n'a pas assisté à la perpétration du crime qu'on reproche à l'accusé. Elle n'en raconte que ce qu'elle a entendu sa fille de neuf ans lui rapporter.

Le procureur de la défense soutient qu'une telle preuve n'est pas suffisante pour faire condamner l'accusé. Dans ce genre de causes, le témoignage d'une victime de sept ans n'a pas assez de poids pour entraîner seul une conviction. Une certaine corroboration est nécessaire. Une certaine ambiguïté persistant au sujet de l'assermentation de la fillette de neuf ans, son témoignage, d'après la défense, devrait être écarté. Quant à celui de la mère, ce devrait être la même chose. Si elle avait été informée par la victime elle-même de ce qui s'était passé, et cela immédiatement après la commission de l'offense, la déposition de la mère aurait pu avoir une certaine valeur corroborative. Dans les circonstances actuelles, elle n'en aurait aucune.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

NON-COUPABLE ! *a décrété la Cour du Banc de la Reine, dans la cause no A-3796, à Montréal ; jugement du* 15 *mars* 1955.

Le plancher de ce magnifique vivoir est fait de "tuiles" de linoléum Jaspé Dominion, une symphonie en vert et noir. Vous donnerez à votre intérieur la même beauté en utilisant l'un ou l'autre des linoléums incrustés Dominion.

Soyez à la page!
Posez du linoléum dans votre vivoir

Dans les plus belles maisons canadiennes, la décoration du vivoir part maintenant d'un principe nouveau qui facilite la décoration: le plancher est fait de linoléum incrusté Dominion.

Il y a deux raisons à cette vogue croissante: l'harmonie subtile des nouveaux coloris du linoléum est *à sa place* dans un décor moderne . . . et les qualités pratiques de ce plancher sont évidentes.

A cause de sa beauté et de sa résistance à toute épreuve, le linoléum incrusté Dominion est le couvre-plancher idéal dans *toutes* les pièces de la maison moderne. Ses teintes ravissantes et ses motifs ingénieux font merveille dans la chambre et la salle à manger, égaient la cuisine, la salle de bain, la salle de jeux et l'entrée. Ceux qui en ont vous diront qu'il est d'une surprenante facilité d'entretien, pratiquement inusable, insonore et d'une élasticité reposante. Aucun autre plancher ne peut être aussi économique, car le linoléum constitue un plancher *permanent*, ne requérant aucun autre couvre-plancher. Cependant son prix est inférieur —y inclus les frais d'installation—à celui de tout autre "plancher" de qualité analogue (y compris le parquet de bois dur).

Demandez des brochures illustrées contenant toutes sortes d'idées originales sur l'emploi du linoléum en écrivant à: Service de décoration intérieure, Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Ltd., 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

LINOLÉUM
incrusté
DOMINION

QUATRE MODÈLES DIFFÉRENTS
EN TUILES OU À LA VERGE

√MARBOLÉUM √JASPÉ DOMINION
√HANDICRAFT √DOMINION UNI

Fabriqué exclusivement au Canada . . . En vente dans les meilleurs magasins canadiens

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Au Tibet, la division du temps est déterminée par les phases lunaires et les années sont caractérisées par une double dénomination combinant les « Douze animaux » et les « Cinq éléments ». Le 15 février correspond au premier jour de l'année. Dès la nuit, les habitants sont réveillés par les chants des mendiants et des moines errants qui vont de maison en maison solliciter les offrandes. A l'aube, on fixe sur les toits de jeunes sapins, ornés de drapeaux à prières : les litanies succèdent aux cantiques et la population se dirige vers les temples pour offrir aux dieux de la tsampa et du beurre dont on remplit à pleins bords d'immenses chaudrons de cuivre. Chacun implore ensuite la bénédiction des dieux tandis que des écharpes blanches viennent orner les statues devant lesquelles les fidèles se prosternent.

•

En 1850, l'Anglais Tenner avait inventé le verre armé. Malheureusement, il se montra incapable de faire passer son idée dans la pratique, ne pouvant parvenir à faire des feuilles que leurs dimensions rendissent utilisables. Un Américain, Schmann, y réussit. En même temps que lui, d'ailleurs, Léon Appert, qui poursuivait à Saint-Gobain des expériences ayant le même objet, obtenait un résultat identique.

•

Le professeur Horcher de Cologne muni d'un appareil, compromis entre le sismographe, le radar et le microscope, s'est mis à l'écoute des plantes. A sa grande stupeur, il constata qu'elles émettaient des sons. Arbres et fleurs font entendre de douces mélodies, pommes de terre, radis, oignons se bornent à une sorte de grognements. Projet de Horcher : enregistrer sur disques cette symphonie potagère.

•

La guerre sourde qui se déroule autour des richesses pétrolifères ne se limite pas aux seules ressources terrestres. La découverte de gisements dans le sous-sol des océans excite également les convoitises. Un délicat problème de droit international se trouve posé devant l'O.N.U. L'Assemblée devra, en effet, décider si les puissances maritimes ont un droit de propriété exclusif sur les ressources pétrolifères qui se trouvent au large de leurs côtes, au-delà de la limite des eaux territoriales.

•

La Meta-Mold Aluminum Co. vient de faire une expérience fort instructive. Les directeurs de cette compagnie ont organisé une exposition dite de l'*Art pour tous*. Cinquante peintures et sculptures, louées pour la circonstance, y furent offertes en vente à des prix réduits payables mensuellement, les employeurs s'engagent à verser la différence aux artistes. Ce fut un véritable succès : 26 peintures et sculptures avaient été vendues pour un montant total de $9,755. Parmi les acheteurs, un électricien, de 34 ans, avait choisi une grande toile historique intitulée : *la Mort d'Agamemnon*. Elle était évaluée à $450. dont $85 comptant et $20 par mois. Pour ne pas être ridicule aux yeux de ses compagnons de travail, l'acheteur demanda à Meta-Mold de ne pas révéler son nom et de trouver un endroit où il pourrait suspendre sa toile. Elle a été confiée à l'université Marquette où son propriétaire anonyme a la permission d'aller la contempler chaque fois qu'il le désire.

Avant le dix-neuvième siècle, l'Europe comptait sur les pays de la Baltique pour lui fournir du bois ; mais au moment des guerres de Napoléon, ces ports devinrent inaccessibles aux Anglais qui durent chercher à s'approvisionner ailleurs. En 1807, grâce à l'initiative de Philomel Wright, le premier radeau, chargé de billots quittait Ottawa pour se rendre à Québec, s'assurant ainsi le marché anglais.

•

On vient de lancer en Ecosse le *Crystal Cube*, le premier navire du genre dans le monde, qui permet le chargement du suc en grenier et non en sacs. Le *Crystal Cube* fait partie d'une flottille de six navires qui seront construits dans les chantiers maritimes anglais pour le compte de la *Sugar Line Company*.

•

Une horloge ancienne qui excita vivement l'admiration fut celle donnée par le calife Haroun-al-Rachid à Charlemagne. Cette horloge à eau était en airain. Des cavaliers indiquaient l'heure en ouvrant et fermant une des douze portes, cependant qu'ils laissaient tomber des balles sur un timbre d'or.

•

La ville de Denver se glorifie d'être la « capitale des oeillets ». Chaque mercredi, une boîte contenant 200 oeillets rouges et roses est expédiée par avion à la Maison Blanche, car Mrs Eisenhower n'oublie pas sa ville natale.

•

Le successeur de Mgr de Laval, à Québec, fut Jean-Baptiste de Saint-Vallier qui travailla au développement de l'hôpital Général. A la mort de ce prélat, en 1727, il fut enterré dans le monastère où il s'était fait préparer une tombe.

•

Deux cents ans avant que Le Nôtre naquit, le Chinois Yung Lo avait dessiné l'allée qui conduit au Temple du Ciel de Pékin. Elle s'étend comme un tapis cérémonial, du couchant au levant. Il faut la suivre longtemps avant de découvrir deux sanctuaires que relie une chaussée transversale. Celui du midi est une simple meule vernissée ; celui du septentrion, une pagode coiffée d'un triple toit : le Temple du Ciel. Les tuiles sont bleues, d'un bleu profond, et pailletées d'or ; les bandeaux sont verts ; les murs rouges ; les escaliers et les balcons de marbre blanc. Pékin est ainsi : une ville grise, atone, poussiéreuse, qui recèle par endroits d'éclatants bouquets de couleur.

•

Le siège social de la Société Montecatini, à Milan, est un édifice immense qui l'emporte en superficie sur celle du Vatican et abrite 1,211 bureaux. Il est desservi par 27 ascenseurs et le standard téléphonique équivaut, en volume de communications données ou reçues, à celui d'une ville de 60,000 habitants.

•

Le climat de l'Algérie est variable. Il peut y avoir jusqu'à 5 pouces de neige en hiver et le thermomètre s'élève parfois jusqu'à 104 degrés durant les mois de juillet et d'août. Les fermes en bordure de la mer, non loin d'Alger donnent jusqu'à trois récoltes de pommes de terre, de tomates et de citrouilles en huit mois.

LE MASQUE CHINOIS

[*Suite de la page 18*]

Des « bars des Platanes », il y en a plusieurs dans toute la grande ville du Midi et, naturellement, fort éloignés les uns des autres : le même quartier ne pouvant en avoir deux à la même enseigne !...

— Que de temps perdu à attendre le tram ou l'autobus ! Et quelle fastidieuse vérification des bistrots, où l'on nous regorde comme des chiens arrivant dans un jeu de boules !...

Nulle part, en aucun bar des Platanes de la ville on ne connaissait de client répondant à ce signalement des plus vagues : « Il a une Simca blanche » — ce renseignement avait été fourni par l'indicateur, — et il s'appelle Mora José... C'est un Espagnol !...

Ce fut en banlieue que les inspecteurs finirent par apprendre quelque chose de très important.

L'établissement qu'ils visitaient était le septième de ce nom agreste, évocateur d'arbre à la verte ramure et au tronc blanc.

Une brasserie sans prétention, à clientèle de quartier, mais où s'arrêtaient aussi les autos, car elle se trouvait à un carrefour de routes nationales.

Le garçon aimait discourir ; de plus, grand lecteur de romans policiers, il fut enchanté de se trouver mêlé à une enquête, car, inutile de le dire, il avait démasqué les inspecteurs au premier coup d'oeil...

— Espagnol avec une Simca blanche ?... Oui, c'est un client de la maison ; je lui sers toujours un piconmenthe...

— Retrouve-t-il quelqu'un ?

— Un Chinois !

— Cré nom ! hurla Daniel, un Chinois !...

— Ching ! Parbleu ! fit Orsini.

— Bien sûr : Chink, Ck !... Le Ck du carnet !

— Comment est-il, ce Chinois ?

— Oh ! très bien, et il a une auto !... Pas une Simca !... Une formidable voiture américaine, dernier modèle !... Attendez !... Son auto, immatriculée à Paris, porte la plaque du corps diplomatique : « C. D. »... C'est une conduite intérieure d'un bleu presque noir...

— Par hasard, avez-vous jamais vu ce Chinois remettre de l'argent à l'Espagnol ?

— Et comment ! Toujours de grands papiers !...

— Ces messieurs étaient-ils seuls, ou en compagnie ?

— Parfois en compagnie d'une rousse, très élégante...

— Avec qui était-elle ?

— C'est justement ce qui m'a intrigué — et aussi la caissière, — si elle arrivait avec l'un, elle repartait avec l'autre !... Jamais je ne l'ai entendu faire « ouf » !... Le Jaune et le type bronzé, eux non plus, n'élevaient guère la voix, d'ailleurs !...

— Hé ! voilà qui n'est point dénué d'intérêt ! observa l'inspecteur Orsini, lorsqu'il eut pris place avec Daniel sur la plate-forme d'un de ces vieux tramways de Nice.

Le cahotant véhicule s'en allait lorsque, rapide, une somptueuse conduite intérieure, tous nickels étincelants, le croisa...

— Le Chinois, fit Orsini, saisissant le bras de son camarade. Il aperçut la plaque « C. D. », voulut descendre...

Il n'était pas sur le marchepied que l'auto avait déjà disparu au loin.

— Vous l'avez vu ? demanda-t-il à Daniel.

— J'ai vu un gros Jaune se prélasser comme un Bouddhah sur la banquette arrière...

Personne, à Nice, pas plus au contrôle des étrangers qu'à la Préfecture, n'avait jamais entendu parler de cette auto, portant la plaque sacro-sainte du Corps Diplomatique devant laquelle tous les agents de l'autorité s'inclinent respectueusement.

Quant à un Chinois puissamment riche, on ne voyait guère que S. E. Chang Chu, l'actuel locataire de la magnifique Villa Impériale, à la Lanterne...

Or, d'ordre supérieur, s'il était encore permis de lever les yeux jusqu'à ce personnage, les soupçons ne devaient même pas effleurer ce Fils du Ciel, qui daignait honorer le pays de sa présence...

— Il y a sur la Riviera d'autres enfants du Celeste Empire que ce Chang Chu ! remarqua judicieusement l'un ou l'autre des enquêteurs.

— Chang Chu hors de cause, puisqu'il est *tabou*, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a du Chinois là-dedans, depuis le masque et la robe de soie de la baronne jusqu'au monsieur qui distribue des billets de mille à un rat d'hôtel !...

« Le Chink du bar des Platanes fréquente, en Mora José, un individu des moins recommandables !... Reste à établir à quelles fins !...

— Si nous montions un peu voir ce qui se passe du côté, de la Villa Impériale ? Qu'en pensez-vous, Orsini ?

— J'allais vous le proposer, chef !...

Il est bizarre, et jusqu'à un certain point incompréhensible, que les fantaisies de l'Administration déplacent d'un bout à l'autre du territoire des fonctionnaires qui, travaillant dans un même coin depuis des années, sont capables, par leurs connaissances, de rendre plus de services que le meilleur des nouveaux venus. Le cas, surtout, vise les policiers.

L'objection ne tient pas de dire : « On les connaît trop ! »

La pègre les subodore de loin, les yeux fermés et sans les avoir jamais vus !...

L'autre n'a pas davantage de valeur qui prétend : en prenant de l'influence, ils finiront par traiter leur terroir en pays conquis.

On a besoin de la police.

On a confiance en ceux qui la font, ou l'on n'a pas confiance. Dans la première alternative, — la vraie et la seule qui compte — il faut s'ingénier à leur faciliter, par tous les moyens, l'accomplissement d'une tâche de jour en jour plus difficile.

Orsini connaissait tout le monde en pays de Nice.

Cela lui permit de pousser à la Villa Impériale ses investigations aussi loin qu'il était nécessaire : seul, en dépit de ses incontestables qualités de fin limier, l'inspecteur principal Daniel aurait dû s'en retourner *bredouille !*

Orsini avait, au quartier de la Lanterne, — en pleine campagne — un vieil oncle, ancien capitaine d'infanterie coloniale, qui vivait en sage, entre un carré de choux et un massif de rosiers.

Le jour où l'inspecteur lui rendit visite avec son collègue, le marsouin regardait faire un jeune jardinier du voisinage, qui venait en journée.

— Ce garçon connaît son **métier !** déclara le vieillard à ses hôtes. Il travaille dans de riches demeures où il voit les plus beaux légumes et les plus belles fleurs...

— Il ne va pas à la Villa Impériale ? Par hasard, l'oncle, il y pourrait aller !...

— Mais, non seulement il y va... mais encore il y habite !... C'est-à-dire sa maison est attenante à cette propriété, dont son père a pris les orangers à mi-fruit.

— Nous aimerions, mon ami Daniel

et moi, bavarder un peu avec ce garçon, dit carrément Orsini au colonial.

— Rien de plus facile, nous allons prendre ensemble un de ces petits vins du pays, dont vous me direz des nouvelles tous les deux !... Il vient de mes vignes du Cap Corse, neveu !

Orsini avait préparé sa petite mise en scène.

Pendant qu'on dégustait le riche, joli de couleur, et chaud petit vin corsé, il maniait avec ostentation deux de ces longues et fines baguettes avec lesquelles les Jaunes mangent de façon si preste et si adroite.

— Vous les avez rapportées de Chine, l'Oncle ?

Feignant l'ignorance, il ajouta :

— A quoi servent ces bouts de nacre à monture d'argent, reliés par une petite chaîne ?

— Comment ? Tu ne sais pas ! s'indigna l'ancien officier, outré de cette incroyable question.

— Je crois que vous avez eu la bonté de me l'expliquer... mais j'ai oublié, pardonnez-moi !...

Il n'en fallait pas davantage pour aiguiller le vieil homme sur la voie des récits de campagne en Extrême-Orient ; il s'y lança à corps perdu, non sans agrément, d'ailleurs, pour ses auditeurs séduits par son érudition.

— Drôles de bonshommes que ces Fils de Ciel, comme ils disent ! fit le jeune jardinier.

— Vous en connaissez ? demanda avec précipitation l'inspecteur Orsini, qui sentait l'autre disposé à parler.

— Si j'en connais ?... Bé ! au moins un... Le Chinois de la Villa Impériale, l'ancienne propriété Smith...

— Ah ! c'est un Chinois ? On m'avait dit un Turc !

— Non : elle appartient à un Américain qui l'a louée à un Turc, mais celui-ci est parti, et l'Agence a mis un Chinois à sa place... Un type si riche qu'il ne connaît même pas le nombre de ses millions !...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Chou... Chou... je ne sais plus, quoi !... C'est un ambassadeur : son auto porte la plaque !...

— C'est un monsieur un peu plus riche et un peu plus jaune que vous et moi, sans aucune autre différence !

— Allons donc ! C'est un monsieur qui ne fait rien comme nous autres !...

— *Bou Diou !* que fait-il de pas comme les autres ? demanda le colonial, soudain intrigué.

La réponse fut immédiate, surprenante d'inattendu, d'imprévisible :

— Il fait tourner les tables différemment que nous !... Et, pour commencer, ce n'est même pas une table !

— Qu'est-ce donc ?

— Un panier !...

— Je serais curieux de voir ça ! hasarda Orsini, avec une timidité admirablement simulée.

— Encore un peu de cap corse, mon garçon !

— Volontiers, maître !

— Et, dites-moi comment votre Chinois s'y prend-il pour faire tourner son panier ?...

Le gars niçard apprit alors à ses auditeurs de quelle façon le Fils du Ciel pratiquait le spiritisme... à la mode de son lointain pays.

— J'ai entendu raconter quelque chose d'analogue ! crut devoir dire l'oncle.

— Moi, je rapporte ce que j'ai vu, maître ! fit le jeune homme, piqué au vif.

— Que je voudrais donc assister à une séance de ce genre ! recommença Orsini.

— De près, cela n'est guère possible ! répondit le jardinier.

— Même de loin, avec mon ami, nous donnerions bien chacun cent francs pour contempler cet extraordinaire spectacle, par une fenêtre, par exemple, sans nous mêler à l'assistance... comme vous avez probablement fait.

— Sûr, ils ne m'avaient pas invité !

— Ils sont nombreux ?

— Six ou sept... dont une femme, je compte sur elle pour être prévenu.

— Comment, cette personne vous dira ?...

— Non ; je ne lui ai jamais parlé, mais on l'amène toujours en auto longtemps d'avance... au moins deux heures avant la séance, alors, je sais !...

— On l'amène en auto ?... N'est-ce pas une petite voiture blanche ?

— Oui, une Simca conduite par un type très basané de peau... un Espagnol ou un Sicilien !

— Nous comptons sur vous. Entendu ?...

— Oui... J'aurai une échelle... Dame, je ne vous propose pas des fauteuils d'orchestre !...

— Vous pourrez me téléphoner à ce numéro ! conclut Orsini qui griffonna sur une feuille arrachée à son calepin un numéro d'appel.

IV

Le coup de téléphone du jardinier de la Villa impériale ne se fit attendre que trois jours !...

Un taxi déposa les deux enquêteurs à proximité de la ferme occupée par les parents du jeune homme.

Il parut ravi de voir que les cent francs promis n'étaient pas du domaine de la fantaisie ; fit des difficultés et les empocha seulement lorsque Orsini promit que son oncle n'en saurait rien.

— Voilà, fit le garçon. La femme est là... Inutile de nous montrer avant

Tu as faim?
—Heinz s'en vient!

De jolis orteils bien roses peuvent à l'occasion servir de jouets mais au moment du repas, bébé s'en sert pour prévenir maman que c'est l'heure de Heinz.
Heinz fabrique une grande variété d'aliments pour bébés, parmi lesquels vous pouvez choisir pour votre petit le régime équilibré et varié qui convient à un organisme qui se développe.
La prochaine fois que vous irez chez l'épicier, achetez les aliments Heinz pour bébés. Vous y trouverez purées de viande et viandes pour enfants, céréales pour bébés, purées et aliments pour enfants et biscuits pour la dentition. Vous savez que c'est bon, parce que ce sont des produits Heinz!

57

Aliments HEINZ pour bébés

PURÉES DE VIANDE ET VIANDES POUR ENFANTS • CÉRÉALES POUR BÉBÉS
PURÉES ET ALIMENTS POUR ENFANTS • BISCUITS POUR LA DENTITION

l'heure de la séance. Nous irons là-bas en escaladant une haie. J'ai laissé une échelle au pied d'un oranger que j'ai soigné ce matin. Je me suis arrangé pour que le volet de la lucarne du salon, où se donnent les séances, soit ouvert ; je l'ai entrebâillé en douce !...

Avec prudence, par une nuit très noire, les policiers suivirent leur guide à travers un bois d'orangers.

L'échelle dressée sans bruit, Daniel y grimpa, son collègue et le jeune homme la tenait en bas, et faisait le guet...

Du haut de son perchoir, par l'entrebâillement du volet, l'indiscret voyait une vaste pièce aux épais tapis et aux riches tentures de soieries de Chine.

Autour d'une table basse, en laque rouge, de forme triangulaire, six « initiés » attendaient, immobiles et silencieux, graves comme des bonzes et revêtus de robes noires.

Une couche blanche de riz recouvrait la table, aux angles de laquelle trois cierges rouges étaient allumés : leur flamme vacillante allongeait, sur les teintures murales, les ombres déformées des initiés...

Un seul Jaune, un magot au regard cruel, visible de face.

Quatre individus, tous de type méditerranéen accentué, assis sur des coussins, deux par deux sur les côtés de la table basse, dont le Chinois occupait la base.

En face de lui, à la pointe, une jeune femme à l'attitude hiératique, raide comme une statue, parée de bijoux et couronnée de lotus blancs.

Très pâle, mais fardée, elle a le regard fixe et, sur les traits, une expression de souffrance : elle voit l'Au-delà.

L'inspecteur la reconnaît : Sonia !

Du haut de son perchoir, par l'en-

Sur un signe du Jaune, les quatre Blancs mettent les mains à plat sur le bord de la table, paumes en l'air et doigts légèrement relevés. A gestes rituels et cérémonieux, la femme prend par terre un panier rond, en osier verni, orné d'hiéroglyphes d'un vermillon éclatant. Elle le dépose doucement sur l'extrémité des doigts qui l'attendaient, respectueux. Alors d'une voix déchirante, inhumaine, elle psalmodie un appel à l'esprit.

La corbeille est pleine d'offrandes à son intention.

On les lui décrit avec complaisance : les policiers devaient l'apprendre plus tard...

Les bijoux sont bien là, et aussi la robe de mandarin, l'auto de la bonne marque ou le fastueux palanquin... mais en effigie, parfois en minuscules reproductions de carton ou de fer-blanc !

Les déplacements de l'esprit à travers l'infini lui ont fait perdre toute notion de matière et de dimensions, ce qui permet de le duper.

Ce manque de respect a bien son équivalent dans le sans-gêne de nos spirites, lesquels ne se font point scrupule de tirer Jeanne d'Arc, Napoléon ou Victor Hugo de l'éternel sommeil pour leur demander le numéro gagnant de la prochaine tranche de la Loterie Nationale !...

Successivement, chacun des assistants joint sa voix à celle de la psalmodie : le choeur éloignerait tout esprit doué d'une oreille musicale...

Celui de la Villa Impériale doit être bon diable : il finit par se laisser tenter, quitte l'éther et — houp ! — saute dans le panier...

Le médium étend ses longues mains aux ongles dorés, qui demeurent immobiles au-dessus du corbillon.

Une pointe de bois en traverse le fond : elle trace des signes sur le riz...

Le Fils du Ciel se penche-t-il pour interpréter ce grimoire cabalistique ?

Non : soudain, il relève la tête et braque vers la lucarne un pistolet de gros calibre, miraculeusement jailli hors de sa belle robe de soie noire... Daniel a des réflexes vifs !... Il se laisse glisser le long des montants de l'échelle, au moment où un coup de feu fait voler en éclats vitre et volet de son observatoire...

Dans les ténèbres, les trois hommes décampent à travers l'orangerie, dégringolent un talus et tombent sur le chemin, dans l'instant où des gens accourent, tandis que d'autres ouvrent des fenêtres, d'où la lumière tombe dans le jardin...

La retraite des policiers et du jeune jardinier s'effectua en un temps record, — toutes précautions ayant été prises préalablement pour assurer une prompte fuite.

Inutile, n'est-ce pas, de retourner rôder autour de la Villa de S. E. Chang Chu !...

Gardiens et domestiques surveillaient désormais les abords de la propriété.

— Il est évident, fit remarquer Daniel à son collègue, il est évident que ces gens-là se tiennent sur leurs gardes...

— Et qu'ils ne reculeraient pas devant un *coup dur* pour se débarrasser d'un curieux !...

— Il faut voir de quelle façon il est possible d'aborder Sonia Kaspar...

— Mora doit étroitement la surveiller ; ce ne sera pas facile d'arriver jusqu'à elle...

— Laissez-moi faire, Orsini ; à deux, nous serions immédiatement *brûlés*...

Les manoeuvres d'approche de l'inspecteur principal furent longues et subtiles.

Le seul endroit de rencontre possible était une des salles de boule du Casino : la Russe et l'Espagnol les fréquentaient avec une certaine régula-

[*Lire la suite page 46*]

UN MARIAGE SANS IMPORTANCE [*Suite de la page 36*]

Elle s'interrompit, écouta. Une voiture pénétrait dans le jardin, et, au bruit du moteur, elle sut que c'était la Chrysler ramenant Inès. A peine quelques secondes plus tard, d'ailleurs, la porte extérieure du salon s'ouvrit devant Mlle Arnaud, souriante.

Le regard de la jeune fille parcourut rapidement la pièce, et son sourire s'effaça. Après une hésitation, elle se retourna pour repousser le battant dont elle tenait encore la poignée. Mais la voix de Gilda retentit :

— Un instant, Inès. Laisse sortir José.

Lentement Montresa traversa la pièce. Il s'empara, au passage, des gants qu'il avait abandonnés sur un guéridon en arrivant, puis, sans un mot, il passa devant la demoiselle de compagnie et disparut dans le jardin.

Alors Mlle Arnaud s'avança vers Gilda. Elle n'eut pas un regard pour les débris de vase qui jonchaient le sol, mais saisit la main blessée et l'examina. De profondes entailles, le sang coulait toujours, maculant la robe blanche, et tombant goutte à goutte sur le sol. Inès ôta rapidement son écharpe de soie et en fit une sorte de garrot au-dessous du coude. Sans tenir compte des assurances que donnait la jeune femme sur le peu de gravité de l'accident, elle dit :

— Il faut prévenir le docteur. Est-il là ?

Gilda retint un mouvement de contrariété :

— Non ! Et pas davantage à la clinique.

— Alors son infirmière... en attendant.

— C'est absolument inutile, Inès. Pour une maladresse aussi ridicule !

La demoiselle de compagnie n'écoutait pas. Déjà, avec cette autorité dont elle usait parfois vis-à-vis de Gilda, autorité que son attachement permettait et expliquait, elle quittait la pièce, et, dans le vestibule, décrochait le téléphone. Lorsqu'elle reparut sur le seuil du salon, elle dit seulement :

— L'infirmière sera là dans quelques minutes. Si vous voulez, nous allons l'attendre dans votre chambre.

A contrecoeur, la jeune femme suivit son amie. L'importance donnée à sa blessure lui causait une violente contrariété. Cependant elle pouvait difficilement persister dans son refus de recevoir des soins.

Bientôt introduite par Madiana, qui poussait des exclamations affolées, l'infirmière de Patrice se livra tout de suite à l'examen de la blessure avec une habileté où se devinait une parfaite expérience. Elle avait rapidement salué les jeunes femmes, s'était présentée, et, maintenant, se penchait sur la main de Gilda.

— Il faut recoudre, dit-elle, en se redressant. Les vaisseaux d'abord, la peau ensuite ; ce n'est pas grave, mais sérieux.

Elle réfléchit un instant et s'adressa à Inès :

— Voulez-vous appeler le 12 à Grasse, et prier le docteur de rentrer dès qu'il le pourra.

Pendant que la demoiselle de compagnie s'éloignait, elle remplaça au bras de Gilda l'écharpe de soie par un véritable garrot. Puis elle se mit en devoir de sortir d'une trousse des flacons, une seringue, des boîtes métalliques, des pansements, et de les installer sur une table que la jeune femme lui avait désignée.

Pendant que, méthodique et précise, l'infirmière accomplissait tous ces gestes, Gilda, avec une sorte de curiosité, la regardait. Elle lui trouvait un visage agréable, mais impersonnel, différent en tout cas de celui tout d'animation et de flamme qu'elle avait aperçu, le même jour, de la fenêtre de la clinique. Et son examen l'absorbait tellement qu'elle n'entendit point des pas autres que ceux d'Inès approcher.

— Ah ! docteur ! J'avais prié qu'on vous téléphonât. Tant mieux si l'on n'a pas eu à le faire.

L'infirmière avait tourné la tête vers Patrice qui s'avançait.

— Oui, précisa Gramont, j'arrive de Grasse à l'instant. Je n'ai pas eu à intervenir.

Et, aussitôt :

— Qu'y a-t-il ? On me parle de blessure ?

— Moins que rien, Patrice. Une maladresse stupide.

Sans paraître entendre la réponse, il avait saisi la main de sa femme et l'examinait.

— Comment diable cet accident s'est-il produit ? interrogea-t-il.

— Oh ! le plus bêtement du monde, répondit Inès. Gilda a voulu changer de place le vase du clavecin et l'a brisé...

— Hum !... l'a brisé avec une certaine violence, constata Gramont. Pour que les morceaux soient si profondément entrés dans la chair !

— Oui, cela m'a fort effrayée, convint Inès. Quant à José Montresa, il était, lui aussi, tellement bouleversé, qu'il ne songeait même pas à porter secours à Gilda au moment où je suis entrée dans le salon.

Les sourcils de Gilda se rapprochèrent, tandis qu'une ride profonde marquait son front. Inès, Inès fine et intelligente, se montrait parfois bien malhabile !

Le visage de Patrice ne trahit rien des sentiments que lui inspiraient ces explications. Il interrogea seulement :

— Avez-vous le nécessaire, Monique ? Aiguilles, suture, pinces, seringue, gaze ? oui ? Alors placez un linge sur cette table et approchez-la de Mme Gramont qui y posera son bras.

Tout en parlant, il avait ôté sa veste, relevé les manches de sa chemise, et se dirigeait vers le cabinet de toilette. Il lava soigneusement ses mains au lavabo, les essuya à une serviette que lui présentait Inès, puis revint dans la chambre et, vers sa femme :

— Ne craignez rien, Gilda. Ce sera peu de chose et vous ne souffrirez pas.

Sa voix avait repris des intonations plus douces, celles dont il usait avec ses malades. Puis il se tourna vers l'infirmière et, d'une tout autre manière :

— Etes-vous prête, Monique ? Alors, piqûre...

VI

Le soleil baignait la chambre de Gilda dont les volets restaient toujours ouverts.

Depuis longtemps la jeune femme était réveillée. Elle avait, de son lit, vu le jour naître, les murs clairs de la pièce sortir doucement de l'ombre, et la lumière monter peu à peu à l'assaut des meubles, des rideaux, des objets. Et elle avait aussi entendu la maison s'éveiller.

Inès, qui avait insisté pour coucher sur un lit de camp, près d'elle, s'était levée tôt et retirée sur la pointe des pieds. Elle se trouvait maintenant dans sa chambre, contiguë à celle de la jeune femme ; mais Gilda ne percevait, de ce côté, aucun bruit. Peut-être la demoiselle de compagnie prenait-elle encore quelque repos.

La nuit, pourtant, n'avait pas été mauvaise. L'effet anesthésique de la piqûre s'était assez prolongé pour que la blessée ne ressentît aucune douleur dans sa main. Et si elle était demeurée

100 % étanche
antimagnétique
antichoc

Sportsman

avec bracelet en métal **$ 67.95**

avec bracelet en cuir **$ 57.95**

plus de 2 millions »Sportsman«
ont été vendues jusqu'à ce jour

ROAMER, la montre suisse de distinction et de renommée mondiale!

Vente et service impeccable chez tous les bons horlogers au monde

RW
ROAMER
Depuis 1888

Distributeurs pour le Canada :

LEBERN JEWELLERY CO. LTD.

407 McGill Street, MONTREAL

de longues heures éveillée, cela tenait bien plus à un état nerveux qu'à la souffrance.

Quelque temps après le départ d'Inès, Prudent avait commencé à ratisser les allées. Gilda ne détestait pas ce bruit familier qui lui parvenait, très net, par la fenêtre ouverte. Il lui faisait évoquer le vieux serviteur au grand chapeau de paille, à l'allure lente, dont sa femme, Miette, plus vive, disait, selon l'expression familière du pays, qu'il allait « doucement le matin, pas trop vite le soir ! »

Puis le râteau s'était interrompu, et la voix de Prudent avait répondu à une autre voix, celle de Patrice. Le docteur venait probablement de déjeuner. Il allait monter prendre des nouvelles de sa femme, et peut-être examiner sa blessure, en tout cas lui faire, comme à tout opéré de la veille, — l'opération fût-elle, et c'était le cas, bénigne, — sa visite médicale.

Redressée sur son oreiller, Gilda avait, d'un geste prompt, repoussé ses cheveux en arrière, avant de sonner Madiana, afin que celle-ci fût présente et pût, si besoin en était, apporter son aide au docteur. Mais, à la conversation poursuivie sous ses fenêtres, avait bientôt succédé le bruit d'une auto quittant le jardin. Et Gilda, bien qu'avec stupeur, s'était rendue à l'évidence : sans même s'enquérir d'elle, ainsi qu'il l'eût fait pour le moindre de ses malades, Gramont s'éloignait.

Comme pour bien s'assurer du départ de son mari, elle quitta le lit, vint à l'une des fenêtres, se pencha. L'espace sablé qui s'étendait devant la maison était bien vide, et les roues qui venaient d'emporter Patrice y avaient laissé leur empreinte. A quelques mètres de là, autour du massif de plantes grasses, Prudent poursuivait sans hâte son travail.

Puis, le regard de Gilda se porta plus loin, au-dessus de la haie de cyprès, à l'endroit où les bâtiments de la future clinique s'élevaient. D'ordinaire, à pareille heure, les ouvriers se trouvaient déjà à leur place, et le chantier s'animait. Mais, ce matin, tout était là calme et silence. Le manoeuvre même, auquel la jeune fille avait parlé la veille, ne s'y trouvait plus. Et, involontairement, Gilda se souvint des propos que cet homme lui avait tenus.

Lorsque Madiana pénétra dans la pièce, elle se trouvait encore debout devant la fenêtre et interrogea :

— Le docteur est-il parti ?

Sur la réponse affirmative de la femme, elle demeura incertaine, le front assombri, puis ordonna brusquement :

— Aide-moi, Na. Je veux m'habiller.

La servante s'insurgea d'abord. Autoritaire et familière, elle pouvait se permettre toutes les remontrances et tous les refus, ayant vu naître la jeune femme et, par la suite, s'étant consacrée à elle depuis le jour où toutes deux étaient arrivées chez le vieil Heybrand.

Madiana aimait sa maîtresse de toute son âme, et cette affection était si forte, si exclusive, si totale, qu'un seul autre sentiment en elle avait autant de violence : l'aversion qu'elle éprouvait pour Inès Arnaud.

Peut-être, au moment même où elle refusait son secours à Gilda, Madiana songea-t-elle tout à coup que la demoiselle de compagnie eût agi ainsi car, brusquement, elle parut changer d'avis et de sentiment. Sans plus s'opposer au désir de la jeune femme, elle apporta les vêtements de celle-ci et se mit en devoir de l'aider à les revêtir. Elle la chaussa, à genoux devant elle, comme elle le faisait jadis pour la petite fille confiée à ses soins, puis peigna avec amour les beaux cheveux épais que, sur l'ordre de Gilda, elle serra dans une barrette, très bas sur la nuque.

De l'instant où elle avait pris sa décision, la jeune femme gardait un visage dur. Elle sourit pourtant à Madiana lorsque celle-ci lui apporta le manteau de toile qu'elle lui avait demandé.

— Tu diras à Inès qu'elle ne s'inquiète pas, cria-t-elle.

Du côté de la chambre de Mlle Arnaud ne venait nul bruit et Gilda se dit que son amie, tenue, la nuit dernière, éveillée par l'inquiétude, devait maintenant se reposer. Elle-même s'était habillée et avait fait sa toilette aussi silencieusement que possible. Elle quitta enfin la chambre, descendit l'escalier de pierre, traversa le couloir du rez-de-chaussée, et sortit dans le jardin.

Prudent abandonna aussitôt son ratissage, vint à sa rencontre, et, son ridicule chapeau de paille à la main, lui demanda de ses nouvelles. Le vieux visage du jardinier était sincèrement anxieux, sa voix respectueuse mais amicale, tandis qu'il s'enquérait de la santé de Gilda. Et la jeune femme se sentit étrangement émue par cette sympathie, cette sympathie si bien accordée à la vieille maison, à son atmosphère paisible, à la douceur lumineuse qui la baignait.

Après le départ de Patrice, la porte du garage était demeurée grande ouverte. Gilda s'assit au volant de la Chrysler et, aussitôt, l'auto démarra. La jeune femme sembla ne pas remarquer l'air effaré de Prudent, tandis qu'elle passait devant lui. Elle-même s'était d'abord demandé s'il lui serait possible de conduire d'une seule main. Mais elle fut vite rassurée. Elle connaissait bien sa voiture, qui lui obéissait parfaitement. Du reste, le trajet n'était pas long à parcourir.

Gilda, jusqu'à ce jour, ne connaissait pas la clinique dans laquelle opérait son mari. Elle savait à peu près où elle se trouvait située, mais n'en avait jamais encore franchi le seuil. Lorsqu'elle pénétra dans le vestibule, peu ajouré, la jeune femme marqua une hésitation. L'odeur d'éther la suffoquait. Cependant cet arrêt fut bref. Elle avança encore, regarda autour d'elle et frappa au hasard à la première des portes qui s'offrait dans le couloir.

Il lui parut qu'elle avait bien choisi. Derrière cette porte le bruit que faisait une machine à écrire en pleine activité venait de cesser. Une femme d'un certain âge, vêtue de noir, poussa le battant, mais ne fit pas un mouvement pour accueillir l'élégante visiteuse.

— Le docteur ne consulte pas le matin, madame.

— Je sais. Je suis Mme Gramont et je désire voir mon mari.

Gilda lut une certaine surprise sur le visage qui lui faisait face. Mais la porte s'ouvrit largement, et elle put pénétrer dans ce qui lui parut être le bureau de Patrice.

C'était, en vérité, une pièce fort simple, bibliothèque et bureau de chêne, ce dernier surchargé de lettres, de brochures, de papiers ; fauteuils de cuir, et, au fond, devant l'une des deux fenêtres, une table supportant la machine à écrire où la personne que son arrivée avait dérangée devait se trouver installée.

Celle-ci, visiblement troublée par cette visite imprévue, pria néanmoins Gilda de s'asseoir dans l'un des fauteuils. Puis, elle s'apprêta à regagner sa machine, non sans avoir dit :

— Je suis la secrétaire du docteur, madame. Si je puis vous être utile, en attendant.

La jeune femme se tenait encore debout, les yeux errant sur les murs blancs où se détachaient quelques belles marines de couleurs vigoureuses, seul luxe du lieu.

— En attendant quoi ? interrogea-t-elle, les sourcils froncés.

— La venue du docteur, madame.

— Je vous remercie, mais cette venue ne saurait beaucoup tarder si vous allez prévenir immédiatement M. Gramont de ma présence.

— Je le regrette, c'est impossible. Le docteur opère en ce moment.

Bien que visiblement embarrassée et désolée, la secrétaire parlait sans une hésitation. Elle dut s'éloigner de quelques pas pour répondre à la sonnerie du téléphone, et prit, récepteur en main, diverses notes sur un bloc de papiers. Lorsqu'elle reposa ce dernier sur la table, Gilda interrogea d'une voix brève :

— Devrai-je attendre longtemps ?

— Je ne le pense pas, madame. Deux interventions seulement étaient prévues pour ce matin. Je vais tout de même demander là-haut qu'on prévienne le docteur dès que la seconde sera terminée.

« Là-haut » devait désigner les régions voisines de la salle d'opération. La secrétaire quitta la pièce, et Gilda, le visage contracté, attendit, immobile, son retour.

Maintenant qu'elle se trouvait seule, les bruits intérieurs lui parvenaient mieux. Disciplinés, étouffés, ils dénonçaient pourtant la vie de la clinique, une vie tout à la fois discrète et ardente, avec tout ce qu'elle comportait de perpétuelle lutte contre la souffrance et le mal.

La jeune femme s'avança vers le bureau et laissa son regard errer sur les papiers qui le surchargeaient. Mais ce désordre était impersonnel. Il n'évoquait en rien Patrice ; seulement la hâte et le manque de loisir d'un homme dont toutes les heures sont pleines, utiles, chargées ; dont toutes les minutes comptent dans leur brièveté. Le véritable domaine de Gramont n'était pas cette pièce où, matin et soir, le jeune homme ne faisait que passer quelques instants. Il se trouvait ailleurs, entre les murs des salles d'examen et d'opération.

La secrétaire revint. Elle assura Gilda que le docteur serait prévenu dès que possible, puis s'installa de nouveau devant sa machine à écrire.

La jeune femme s'assit enfin. Elle se sentait lasse, tout à coup, et il lui parut que la fièvre battait dans ses artères. Sa main bandée la faisait légèrement souffrir, mais la pensée ne l'effleura pas qu'elle avait imprudemment agi en quittant la maison.

Le bruit rapide et monotone des touches la berçait, souvent interrompu, cependant, par la sonnerie du téléphone ou l'entrée de quelqu'un dans le bureau. Avec patience la secrétaire arrêtait sa machine, décrochait le récepteur ou allait ouvrir la porte, répondait dans un cas comme dans l'autre, puis se remettait au travail. Par deux fois la réponse qu'elle fit à d'invisibles auditeurs fut la même : la clinique était pleine et l'impossibilité de prendre d'autres malades absolue. En ce moment les urgences mêmes ne pouvaient être, faute de place, acceptées.

La matinée était assez avancée lorsque Patrice parut. Il était vêtu d'une blouse blanche, aux manches relevées au-dessus du coude, et encore coiffé du calot nécessaire aux opérations. Etait-ce la tension nerveuse d'un travail particulièrement difficile qu'il venait d''accomplir ? Son visage portait des traces de fatigue. Il était même assez sombre, et les yeux bleus avaient perdu leur douceur et leur clarté.

A son entrée, la secrétaire s'était levée. Avant même de saluer sa femme, Gramont lui indiqua le téléphone :

— Débranchez l'appareil, madame Mauban, et emportez-le. Vous prendrez les communications dans la salle d'attente du premier étage.

Elle fit ce qu'il demandait et se retira. Alors seulement le jeune homme se tourna vers Gilda :

— Comment êtes-vous venue ? interrogea-t-il avec une inhabituelle brusquerie.

— En voiture, naturellement.

— Qui conduisait ?

— Moi.

Elle avait beau ne pas s'attendre à un chaleureux accueil, la jeune femme éprouvait quelque surprise du ton comme de l'attitude de son mari. Elle n'en trahissait rien, cependant, et, toujours assise dans le fauteuil de cuir, tournait vers Gramont un visage impassible.

— Vous saviez, je suppose, que vous commettiez une imprudence ? interrogea-t-il.

— Comment l'aurais-je su, et qui me l'aurait dit ?

— Votre bon sens.

— Le bon sens consiste, lorsqu'on est malade ou blessé, à venir chercher des soins là où on les peut trouver.

Tout en parlant, Patrice avait fait quelques pas. Il s'arrêta aux derniers mots de sa femme et releva la tête avec une sorte de violence.

— Des soins ! répéta-t-il. Il ne tenait qu'à vous d'en recevoir, ce matin, avant mon départ. Mais, lorsque je me suis présenté à la porte de votre chambre, Mlle Arnaud, que j'ai croisée dans le couloir, m'a prévenu que vous dormiez et affirmé qu'il était préférable de ne point vous déranger. J'ai interprété ses paroles comme une consigne donnée par vous, et n'ai point insisté.

Sans remarquer l'étonnement que trahissait le visage de Gilda, il continua à avancer jusqu'à son bureau, auquel il s'appuya des deux mains, faisant face à sa compagne.

— Voici bien la première fois de ma carrière qu'un reproche de cet ordre m'est adressé, remarqua-t-il avec amertume.

Puis, haussant les épaules :

— Au fait, cela n'a aucune importance. Mais soyez rassurée, Gilda. Si je vous avais su en danger, ou, du moins, si votre accident eût nécessité ces soins que vous me reprochez d'avoir négligés, ni Mlle Arnaud ni vous-même n'auriez eu le pouvoir de m'éloigner. Seulement, sachez-le, après des points de suture, une blessure doit rester ainsi plusieurs jours sans être ni examinée ni touchée. A condition, bien entendu, que le malade ne s'expose point à la voir se rouvrir. Aussi, ce matin, ma visite eût-elle été plus courtoise que médicale.

Il s'interrompit, les yeux pensivement attachés à la jeune femme, et constata sans colère.

— Je n'ai, de ma vie, rencontré un être dont l'orgueil approchât du vôtre !

Gilda ne releva pas ces paroles. Ainsi cette indifférence, cette négligence qui l'avaient si profondément blessée, n'étaient qu'apparentes. Elles avaient pour origine la trop grande sollicitude d'Inès. Pauvre Inès, qui veillait sur elle avec tant de tendresse ! Elle se garderait, certes, de lui révéler combien cette sollicitude avait été, par Gramont, mal interprétée.

Patrice s'était redressé et, muet maintenant, semblait attendre que sa femme se retirât. Après une longue pause, il reprit :

— Je vais vous faire reconduire, Gilda. Il est tout à fait inutile que vous commettiez deux fois de suite la même erreur.

Il allait abandonner sa place. Elle l'arrêta.

— Ne vous inquiétez pas de moi. Le moment venu, je regagnerai la maison sans plus de fatigue ni de dommages que je n'en ai éprouvés pour venir.

Un froncement de sourcils traduisit l'impatience du docteur.

— Le moment venu ? Pensez-vous qu'il soit bien indiqué de vous attarder ? Du reste, — il consulta la montre attachée à son poignet, — mon travail de la matinée n'est point terminé.

Peut-être même ne rentrerai-je pas déjeuner.

Gilda éleva et abaissa d'un geste ironique sa main valide.

— Cette raison n'est pas faite pour m'inciter à me retirer. Puisqu'on ne peut guère vous voir et vous parler qu'ici, je tiens à profiter d'une occasion... rare, si ce n'est exceptionnelle.

Il parut à Gramont que la voix de sa femme trahissait une certaine amertume. Avec résignation, il attira à lui le fauteuil de son bureau et s'y assit.

— Excusez-moi, murmura-t-il. J'imaginais que vous étiez simplement venue me rappeler que j'avais manqué à tous mes devoirs de médecin envers vous.

Il choisit une cigarette dans un coffret placé devant lui, après avoir présenté celui-ci à Gilda qui refusa. Tandis qu'il l'allumait, la jeune femme le regardait, homme nouveau dans sa blouse blanche, visage toujours grave, mais, eût-on dit, plus sévère que d'habitude.

Comme elle ne parlait pas, il se tourna de son côté :

— Eh bien ! Gilda, que désirez-vous ?

Mais elle n'eut pas le temps de répondre. Quelques coups légers furent frappés à la porte, qui s'ouvrit devant l'infirmière. Arrêtée sur le seuil, celle-ci s'excusa :

— Oh ! pardon, docteur. Je venais vous demander si l'on devait vous attendre pour le 7. Les sondes sont inefficaces.

— Je verrai cela tout à l'heure, répondit Patrice.

— Avant votre départ ?

— Je ne partirai pas. Dites à la cuisine que je déjeune ici.

— Bien docteur. Faut-il téléphoner chez vous ?

— Non, Mme Gramont est déjà prévenue.

La jeune fille n'avait pas reconnu Gilda, assise dos à la porte, et dont le grand fauteuil dissimulait presque entièrement la personne. Elle se retira sans l'avoir saluée.

Ses pas résonnèrent dans le couloir. En même temps il y en eut d'autres, qui, au premier étage, se firent entendre. Un chariot roula, les marches de l'escalier gémirent. Tous ces bruits, déjà entendus, et qui avaient paru à Gilda à peine perceptibles, attirèrent l'attention de Patrice. Un instant distrait, le docteur prêta l'oreille, l'air mécontent.

— Heureusement, murmura-t-il, l'insonorisation de la nouvelle clinique sera totale !

Il avait parlé pour lui seul. Puis il regarda de nouveau la jeune femme, comme dans l'attente de la réponse à la question que l'entrée de l'infirmière avait laissée en suspens. Mais Gilda semblait tout à coup intéressée par les mots que Gramont venait de prononcer. Elle interrogea :

— Insonorisation totale ? est-ce que cela est vraiment possible ?

— Oui, une fois tout terminé, d'une pièce à l'autre, nul bruit ne sera perçu, et chaque chambre de malade jouira d'un silence et d'un isolement parfaits.

Il se tut encore, attendit, et enfin avec une sorte de hâte :

— Donc, Gilda, vous étiez venue pour...

— Pour vous parler de la clinique, précisément.

— A quel sujet ?

Une nuance d'étonnement passait dans la question.

— Au sujet de l'interruption des travaux.

— Ah ! vous connaissez ce détail ?

(A suivre au prochain numéro)

UNE REALITE PROCHAINE . . .

[*Suite de la page* 7]

était écrasé au sol. On peut affirmer sans exagération que cet homme, épuisé par sa tâche, aura été la première victime de l'ère planétaire.

Quelques jours avant son accès de dépression, il avait expédié à une adresse mystérieuse un rapport « top secret ». Sur la couverture de celui-ci, un seul mot était écrit : « BIRD, » Oiseau.

Le destinataire de ce rapport en code n'était autre que le directeur du Laboratoire de Recherches sur les Engins téléguidés, le Dr Werner von Braun. Celui-ci, après lecture du document, annonça simplement à ses collaborateurs :

— Une commande du patron.

La « commande » consistait en la construction « dans les plus brefs délais possibles » d'une plate-forme satellite entre la Terre et la Lune. Et toute l'équipe se mit au travail d'arrache-pied, reprenant pour construire l'« Oiseau » attendu par Forrestal, toutes les études antérieures sur les fusées, qui, en 1953, allaient amener à la solution qui permettrait de projeter le satellite hors du champ d'attraction terrestre : la « rocket composite », la fusée à étages promise par le président Eisenhower pour 1957.

Les héros de Jules Verne atteignaient la lune d'un seul coup de canon, à une vitesse d'un peu plus de 6.6 milles par seconde, la fameuse vitesse « de libération », au-dessous de laquelle un objet ne peut se dégager du champ d'attraction terrestre. Le système avait ses inconvénients, puisque, en admettant qu'existe un explosif pouvant projeter un obus à une pareille vitesse, tous les occupants eussent été liquéfiés sous le choc ! Les moyens envisagés par les savants d'aujourd'hui sont différents, mais on peut dire que leurs problèmes sont sensiblement les mêmes, dès l'instant où ils envisagent le départ d'une fusée montée, ou astronef.

La fusée, nous l'avons déjà dit, est le propulseur interplanétaire idéal. Malheureusement, des difficultés « énergétiques » subsistent toujours. Que la fusée soit lancée d'un seul coup, ou par la poussée progressive de sa tuyère-fusée, il faut toujours lui fournir la même quantité d'énergie. Cela n'est pas encore réalisable avec les combustibles actuels.

Les Américains ont préféré pour l'instant se limiter au satellite artificiel, l'« Oiseau ». Ce n'en sera pas moins le premier tremplin pour les vols interplanétaires. En effet, on songe déjà à projeter dans l'espace des êtres vivants, avec l'Ile des Singes, ou, en anglais, la « Station Baby Interplanetary ».

L'Ile des Singes sera un satellite mis en place à l'aide de fusées de transport, à l'intérieur duquel seront enfermés trois petits singes très intelligents de l'espèce Rhésus. Tandis que deux d'entre eux seront libres, le troisième sera ligoté sur une planche, truffé de thermomètres, sondes et enregistreurs divers.

A l'aide de mécanismes automatiques, la nourriture des animaux et le nettoyage de leur cabine sera assuré. En outre, des caméras de télévision transmettront aux observateurs terrestres toutes les phases de leur comportement.

Ce sera la première fois que l'on pourra connaître le sort d'un être vivant transporté dans l'espace, quelles sont les conséquences de la suppression de la pesanteur, de la multiplication des rayons cosmiques.

Après avoir transmis tous ces renseignements, la « Station Baby » s'abaissera pour enfin se désintégrer en totalité. Alors, un dispositif automatique pulvérisera un anesthésique afin d'épargner toute souffrance aux trois singes, avant que l'engin ne se liquéfie.

On aura vite fait de passer du singe à l'homme. A Copenhague, le président de la Fédération Astronautique Internationale, l'Américain Fred Durant, a déclaré :

— Aussitôt après le premier satellite, ce seront les voyages autour de la Lune, puis sur la Lune même. Je suis certain que les premiers atterrissages sur la Lune auront lieu avant la fin de ce siècle.

Sur la Lune, estiment les savants, il sera possible d'établir des bases habitables, sous des dômes de plexiglass. La vie, selon eux, y serait plus agréable que sur la Terre, puisque l'homme pourrait se donner l'atmosphère de son choix, en modifiant à son gré les composants de l'air, qui sera fabriqué sur place. Si les satellites artificiels devenaient les premiers relais pour les vols interplanétaires, la lune deviendrait le deuxième relais, avant que l'on ne s'aventure à la découverte des autres mondes composant le système solaire. A ce propos à Copenhague, l'Américain Draft Ehriche, d'origine allemande, et technicien des fusées, a parlé d'une exploration sur Vénus, et le physicien Koelle, d'un voyage sur Mars, au moyen d'astronefs mus par l'énergie atomique, ou par des fusées à propulsion atomique.

Le plus grand obstacle qui semble encore s'opposer à cette science qui fait des pas de géant, demeure l'homme. C'est son comportement dans l'espace qu'a analysé le professeur américain Frederick Hitchkock, du Laboratoire d'Etat de la physiologie en vol. Si Hitchkock souligne que nombreux sont les problèmes physiologiques qui se dressent devant l'être humain voyageant dans un astronef, il est toutefois certain que ces problèmes ne sont pas insurmontables. Des expériences en cours depuis déjà longtemps appuient cette thèse.

Il est, selon Hitchkock, deux moments extrêmement dramatiques pour le voyageur interplanétaire, mais ils ne durent que quelques secondes : le moment du décollage de la Terre, et celui de l'atterrissage sur une autre planète.

Durant le vol dans les espaces sidéraux, il ne devrait pas se présenter d'inconvénient majeur. Au contraire, on n'y trouvera pas même ces ennuis que l'on éprouve dans un vol en avion, à savoir la vibration et le bruit. La façon la plus efficace d'entretenir le conditionnement d'air de la cabine est d'ordre biologique. Il s'agirait en fait de composer un équilibre entre les êtres humains qui prendront place dans l'astronef, et certaines formes de vie végétale disposées à l'intérieur de la cabine. Les plantes, qui, d'après les expériences, se prêtent le mieux à cet usage, sont certaines espèces d'algues. Après de nombreuses expériences effectuées aux Etats-Unis, ces organismes se sont révélés particulièrement aptes à fournir de l'oxygène et à absorber de l'anhydride carbonique.

Un autre problème qui se pose au voyageur en astronef est celui de la température à bord. Les parois de l'engin s'échaufferont à des températures exceptionnelles, lorsqu'elles pas-

La clef des chants

Quand le temps est sombre, les canaris perdent l'envie de chanter. Mais on n'a qu'à poser au fond de leur cage une feuille d'aluminium: la lumière réfléchie sur ce métal brillant leur mettra du soleil au coeur et ils lanceront joyeusement leurs trilles par les plus mauvais jours!

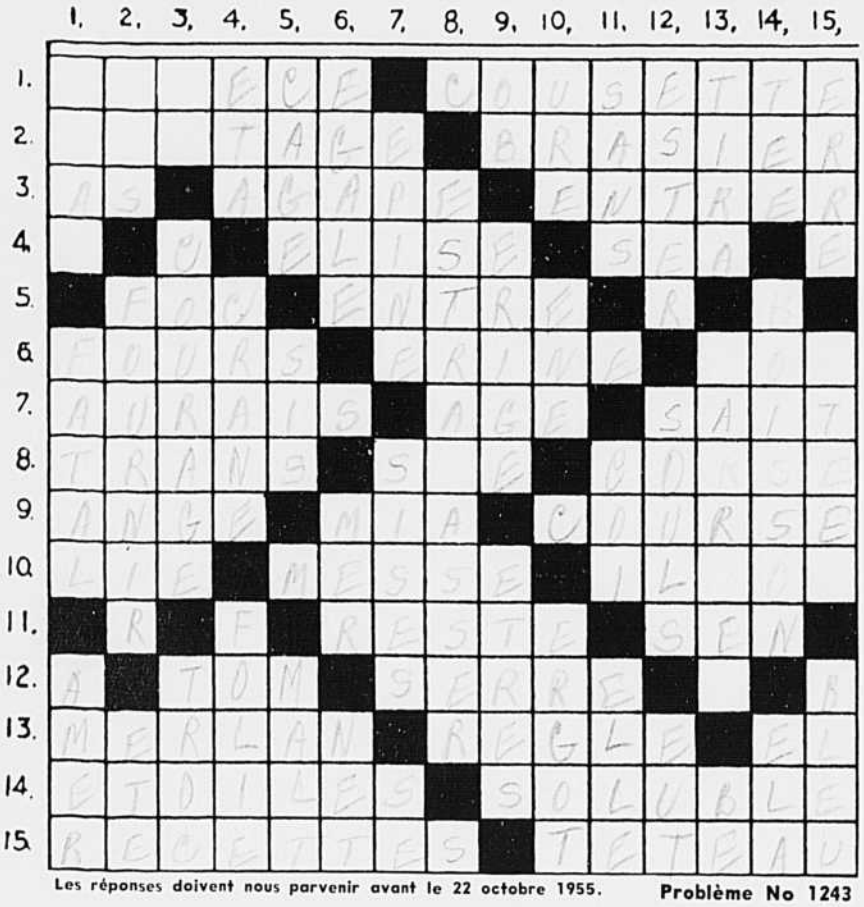
Les maîtresses de maison découvrent chaque jour de nouvelles façons d'utiliser l'aluminium en feuilles. Les industriels aussi . . . depuis les vêtements ignifuges jusqu'à l'emballage des produits alimentaires. L'an dernier, on a utilisé au Canada 8 millions de livres d'aluminium en feuilles.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD. (ALCAN)

Indispensable dans toute maison

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE



Les réponses doivent nous parvenir avant le 22 octobre 1955. **Problème No 1243**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

---------- DECOUPEZ ICI ----------

HORIZONTALEMENT

1—Objet que l'on reproduit par imitation. — Jeune couturière.
2—Manteau des anciens Romains. — Feu de charbons incandescents.
3—Carte à jouer. — Repas entre amis. — Passer du dehors en dedans.
4—Prénom féminin. — Mot anglais qui signifie *mer*.
5—Voile triangulaire qui se place à l'avant du bâtiment. — Dans l'intervalle.
6—Servent à faire cuire le pain. — Instrument de chirurgie. — Ile du Dodécanèse italien.
7—Posséderais. — Durée ordinaire de la vie. — Connaît.
8—Préposition latine qui signifie *au travers*. — Ville de Belgique, province de Liège. — Ile de la Méditerranée.
9—Poisson de mer du genre squatine. — Nom des temples japonais. — Epreuve de vitesse.
10—La plus vile populace. — Office religieux du matin. — Un des noms de Troie.
11—Ce qui demeure d'un tout dont on a retranché des parties. — Petite monnaie japonaise.
12—Rivière de la Sibérie, affluent de l'Obi. — Local vitré destiné à abriter les végétaux.
13—Genre de poissons téléostéens marins. — Principe, loi. — Article espagnol.
14—Astres qui brillent par leur lumière propre. — Qui peut se dissoudre dans un liquide.
15—Mme Lacroix en donne d'excellentes dans nos colonnes culinaires. — Extrémité d'une maîtresse branche.

VERTICALEMENT

1—Conduit ou orifice d'un conduit. — Funeste, malheureux. — Qui a une saveur désagréable.
2—Déesse de l'abondance, chez les Romains. — Pourvoir. — Saison.
3—Préfixe indiquant la duplication. — Fermeté en face du péril. — Echange direct d'un objet contre un autre.
4—Lettre de l'alphabet grec. — Fier et décidé. — Aliénation d'esprit.
5—Petite hutte. — Situé. — Orge germée et séchée.
6—La même en nature. — Grande étendue d'eau. — Propre.
7—Excroissance pointue des végétaux. — Situées. — Pronom des deux genres.
8—Harasser un cheval en lui faisant faire un trop long manège.
9—Fleuve de Russie. — Eleva (moins l'avant-dernière lettre). — Les différentes parties d'une habitation.
10—Bison d'Europe. — Dans la Rose des Vents. — Saillie laissée à une pièce de fer.
11—Préposition qui marque privation. — Tranquille. — Pronom.
12—Intenter en justice. — Ivres. — Posséda.
13—Amena vers lui. — Celui qui exploite une carrière. — Une syllabe de *bébé*.
14—Petite pièce du jeu de golf. — Ce qu'on boit. — Roi d'Israël.
15—Manière d'aller. — Peintre de genre, hollandais, né à Leyde. — Couleur d'azur.

Voyez, en page 27, les noms des 25 gagnants des mots croisés du 1er octobre.

seront au contact de l'atmosphère avant de plonger dans les profondeurs de l'univers. Bien que les cabines soient isolées, elles seront sans doute parcourues comme par des vagues d'intense chaleur. Toutefois, selon des calculs, ces hautes températures ne seront jamais supérieures à celles que l'organisme humain est capable de tolérer. Enfin, ce ne sera qu'une question de quelques instants, car une fois dépassée la barrière atmosphérique, l'astronef aura une température agréable.

La relation du Dr Hitchkock porte une particulière attention aux pénibles effets des forces de l'accélération sur les équipages. Des expériences ont démontré qu'un homme normal est capable de tolérer, en restant allongé, une force d'accélération qui atteint, et parfois dépasse, mais pas de beaucoup, sept fois sa force de gravité. Ce pouvoir de résistance dure au maximum dix minutes. En certains cas, on est arrivé jusqu'à supporter une force d'accélération dépassant de dix fois sa force de gravité. Mais la résistance s'abaisse alors à 100 secondes seulement. Ces conditions se répéteront aux moments du décollage et de l'atterrissage.

Ces expériences ont été pratiquées avec des pilotes d'avions catapultés à l'aide de fusées, qui sont parvenues à atteindre, pour quelques secondes seulement, des plafonds de 28.000 à 29.000 mètres.

Le Dr Hitchkock ne doute pas que la science soit à même de remédier à ces phases pénibles, grâce aux dernières découvertes de la technique.

A ces difficultés viennent s'ajouter les rayons ultra-violets et cosmiques. On a déjà pu parer à la violence des premiers, au moyen, d'écrans spéciaux et plastiques. Les seconds appartiennent encore au domaine des études.

Les rayons cosmiques circulent à travers l'univers à une vitesse proche de celle de la lumière. Leurs effets peuvent être aussi nocifs que ceux des rayons X ou des rayons gamma. Cette intensité n'a jamais pu être mesurée à une altitude supérieure à une soixantaine de milles, mais le satellite artificiel qui sera bientôt lancé, muni d'instruments de mesure spéciaux, fournira sans doute d'utiles renseignements à ce sujet.

Plus inquiétant est le comportement des hommes dans un espace privé de gravité. Il est possible que l'absence totale de pesanteur, surtout si elle survient après une période d'accélération foudroyante, provoque des troubles nerveux chez les membres de l'équipage, qui se retrouveront dans un monde sans haut ni bas.

Il reste à prouver que des hommes pourront voyager pendant des semaines et des mois dans ces conditions sans perdre la raison. L'ennui et la démoralisation sont également des facteurs qui préoccupent les spécialistes, car les équipages des navires interplanétaires n'auront probablement rien à faire en dehors des manoeuvres du départ et de l'arrivée. Tous ces problèmes pourraient se démontrer inexistants, ou se résoudre d'une tout autre façon, selon la déclaration faite lors de la Conférence de Presse de la Maison Blanche, par Mr William Lear, président d'une fabrique d'instruments de précision pour l'aviation. Celui-ci prédit que l'homme de l'avenir voyagera « après avoir été dissocié et relayé électroniquement ».

« Les savants, dit-il, savent maintenant que la matière est composée de vibrations. Les vibrations peuvent être transmises sur des câbles ou des ondes électroniques, comme c'est le cas pour le son et les images. Donc, le corps humain, qui est matière, peut-être réduit en vibrations et relayé électroniquement en tous points du monde ».

« Je crois, poursuit-il, qu'avant la mise au point des voyages interplanétaires, quelqu'un trouvera un moyen de « dévibrer » le corps humain ; le relayer par câble ou par ondes, et le « revibrer » au point de destination. Cette façon de voyager sera « presque instantanée ».

MICHEL FLORENTIN.

LES CHATEAUX HANTES...

[*Suite de la page 8*]

rencontrer le spectre du roi George III qui y a été enfermé au moment de sa folie et qui y revient souvent en hurlant comme un possédé. On y aperçoit également le fantôme d'une autre épouse de Henri VIII, la malheureuse Anne Boleyn, qui erre, le cou marqué d'une raie sanguinolente, et qui implore qu'on lui fasse grâce.

Mais c'est le château de Glamis, en Ecosse, demeure ancestrale des comtes de Strathmore, et berceau de la famille de la reine douairière, qui bat tous les records en fait de revenants, d'esprits frappeurs, d'apparitions de toutes sortes, les unes plus épouvantables que les autres. Les fantômes y sont légion, pullulent dans tous les coins et recoins.

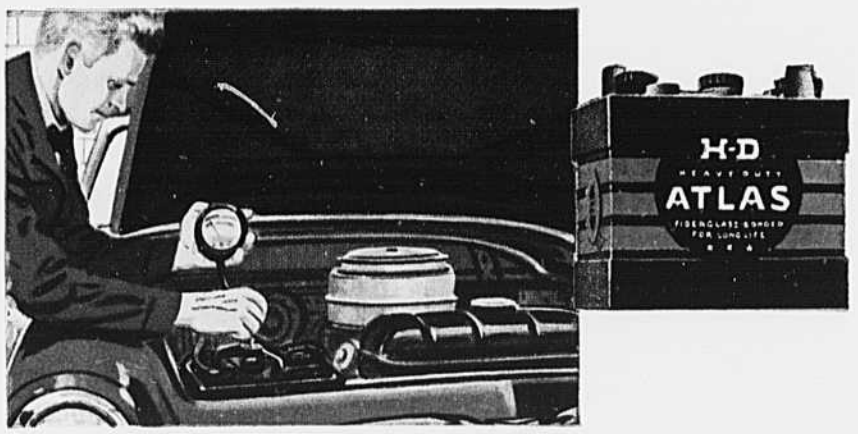
Voici une liste, et qui n'est même pas complète, des principaux fantômes que l'on y rencontre. Tout d'abord, le fantôme de Macbeth et celui de Duncan qui est censé avoir été tué par le premier dans ce lieu. Ensuite il y a la Dame Blanche, qui serait le fantôme d'une lady Glamis, brûlée comme sorcière. Il y a celui d'un comte Beardle, mort dans des circonstances tragiques en 1454. Il y a le spectre rampant d'une hideuse tortue géante et celui d'un enfant monstrueux, né autrefois dans la famille. Deux autres fantômes encore se manifestent dans une des salles du château. Dans cette salle, un comte de Strathmore et un comte de Crawford jouaient un samedi soir aux cartes. Un domestique vint les prévenir qu'il était près de minuit. « Que nous importe », répliqua lord Strathmore, « nous continuerons à jouer tant qu'il nous plaira ». A ce moment une horloge sonna douze coups et soudain l'on vit surgir du sol une longue apparition qui proféra d'une voix caverneuse : « Vous n'avez pas voulu respecter le jour du Seigneur ! Eh bien, pour votre punition, vous jouerez jusqu'au jour du Jugement dernier ». Et tous les ans, au jour anniversaire de l'événement, les fantômes du comte de Strathmore et du comte de Crawford reviennent pour reprendre leur infernale partie de cartes.

Il y a enfin, la chambre maudite, pleine de nuits horrifiantes et de diableries macabres, et dans laquelle personne n'ose pénétrer. Elle abrite, dit-on, des documents relatifs aux familles des comtes de Bowes-Lyon et des comtes de Strathmore, et contient un secret terrible que, seuls, le chef de famille et son héritier mâle direct, sont en droit de connaître et qu'ils n'ont jamais révélé. Tout ce que l'on sait, c'est qu'un ouvrier qui, au cours de travaux, était tombé sur une porte dérobée et ignorée qui y donnait accès, l'avait ouverte et aussitôt refermée en poussant un grand cri et que, à la suite de cet événement, le comte de Strathmore, le grand-père de la reine mère, était devenu un homme silencieux, très triste, et qui se mit à dépérir, miné par un chagrin mystérieux.

MARCEL CHAMINADE.

M. l'automobiliste, UN CONSEIL D'AMI: confiez au

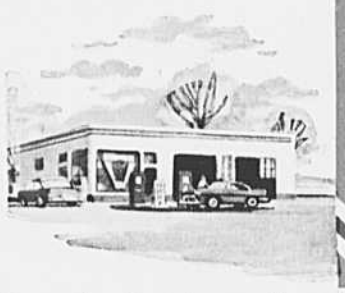
vendeur ATLAS la mise au point de votre auto pour l'hiver



BATTERIES ATLAS. Prévenez l'épuisement de la batterie, si fréquent à la première saute de froid. Faites vérifier votre batterie *dès maintenant* par votre vendeur Atlas. S'il vous faut une batterie neuve, choisissez une Atlas, puissante et durable, gage de démarrages rapides.

Vous aurez plus de puissance en réserve, une batterie plus durable et des démarrages plus rapides avec la batterie Atlas "Heavy-Duty", robuste et de tout repos. De plus, tout pneu et toute batterie Atlas s'accompagnent d'une garantie écrite de l'Imperial Oil — acceptée sur-le-champ par 38,000 vendeurs au Canada et aux Etats-Unis!

PNEUS ATLAS "WEATHERGARD*". Absolument différents de tout autre pneu à neige ou à boue. De longue durée, de roulement doux et silencieux, ils ne retiennent ni la neige ni la boue. La semelle de dessin spécial assure une traction efficace sans dérapage.



PNEUS-BATTERIES ET ACCESSOIRES ATLAS*

Demandez à votre vendeur Atlas de vérifier entièrement le système de refroidissement de votre voiture, les lames et les bras des essuie-glace, et de changer le filtre à huile. Si des pièces neuves s'imposent, choisissez des pièces Atlas, soumises à une triple épreuve d'excellence.

*MARQUE DÉPOSÉE. COPYRIGHT 1955. ATLAS SUPPLY COMPANY OF CANADA, LIMITED

TOUJOURS À VOTRE SERVICE — VENDEUR ESSO IMPERIAL — PARTOUT AU CANADA

La maison CALVERT présente le Prix Canadien du Concours International CALVERT HOUSE pour la "Maison Canadienne de Demain"

Le Concours International Calvert House pour la "Maison canadienne de demain" a été tenu sous les auspices de l'Ecole d'Architecture de l'Université McGill, et les prix au total de $12,000 ont été offerts par Calvert Distillers Limited. Le concours a attiré l'attention de 661 concurrents de 17 pays différents. Jamais un concours de ce genre n'a suscité un tel enthousiasme!

Un jury distingué a choisi le plan illustré sur cette page comme étant le meilleur soumis par un Canadien dans ce concours.

Modèle du plan soumis par Geoffrey E. Hacker, Winnipeg, Man., gagnant du Prix canadien Calvert House.

BROCHURE SUR DEMANDE
Une brochure illustrant tous les plans de maisons primés dans le Concours International Calvert House peut être obtenue sur demande. Ecrivez à Calvert Distillers Ltd., Amherstburg, Ontario.

Il y a des logis où on se sent immédiatement réchauffé par une atmosphère indéfinissable d'hospitalité dès qu'on en franchit le seuil. On y trouve des signes d'amitié et de bienvenue, un air de vie douce et heureuse. C'est dans de telles demeures que vous trouverez les whiskys Lord Calvert et Calvert House— deux excellents whiskys canadiens qui contribuent d'une façon toute particulière à une hospitalité sincère et à une vie agréable.

CALVERT DISTILLERS LIMITED
AMHERSTBURG, ONT.
LORD CALVERT CALVERT HOUSE
Whisky Canadien

LE MASQUE CHINOIS

[*Suite de la page 40*]

rité et ils y risquaient de petites sommes.

« Je les aurai par le jeu ! pensa Daniel. Seulement, je dois m'armer de patience et, surtout, éviter de brusquer les choses : j'ai affaire à forte partie !... »

Un soir, le policier se trouva, autour d'une table de boule, juste à côté de Sonia Kaspar.

Mora jouait, debout devant elle : même en ce milieu plutôt équivoque, son élégance douteuse le faisait encore remarquer...

Pour le moment, la partie, seule, l'intéressait.

Successivement, le 2, le 5 et le 8 sortirent.

Une vieille dame, qui avait misé cent francs et porté sa mise à bon escient, ramassait — en moins de trois minutes — 98.000 francs.

— C'est extraordinaire ! s'exclama Sonia.

Daniel choisit ce moment pour intervenir.

Il haussa les épaules et déclara froidement, avec calme, d'un ton docte et professoral :

— Mais non, ce n'est pas extraordinaire : cette suite de nombre est absolument logique, 2, 5, 8 !... Non seulement logique, mais encore *obligatoire !*

— Quoi, obligatoire ? demanda Mora, extrêmement intéressé, — pris à l'hameçon.

— Mais que le 8 sorte si, dans l'ordre, le 2 et le 5 l'ont précédé...

— Que me chantez-vous là ?

— N'avez-vous jamais entendu parler du carré magique, ou du 15 par les 3 ?...

— Si ! Si ! fit vivement la jeune femme. Le 15 par les 3... J'ai déjà entendu ça !... Qu'est-ce que c'est ?

— Je le répète, le carré magique ingénieusement basé par les Arabes sur la valeur numérique des lettres composant l'un des innombrables noms du prophète : *le Bedouch*...

— Tu connais, José ? Toi qui as été au Maroc !

— Je ne connais pas cette histoire-là ! répliqua Mora.

Il parlait d'une voix rauque, avec un accent espagnol rocailleux. Son regard sombre ne disait rien de bon.

« Ce malabar pourrait aussi bien faire le *pistolero* que le *tueur !* » pensa Daniel.

— Qu'est-ce que c'est que ce Bedouck ? demanda-t-il pourtant, après avoir examiné l'inconnu.

— Une combinaison de 9 chiffres, disposés de façon telle que leur addition, dans n'importe quel sens, donne toujours le total 15. Si deux de ces chiffres sortent, le troisième, infailliblement, suit — dans un sens et un ordre déterminés, bien entendu !

— Quels sont ces chiffres ?...

— Avez-vous un bout de papier ?...

Mora tendit un programme.

Daniel écrivit neuf chiffres au crayon et rendit le programme à l'Espagnol, lui disant :

— Voici le carré magique : additionnez, vous trouverez toujours 15 au total !...

— C'est, ma foi, vrai ! déclara José Mora.

— Fais voir ! implorait la jeune femme penchée vers lui.

Intrigué, pensant obtenir à bon compte la clef d'une étonnante combinaison de jeu, l'Espagnol invita le policier :

— Me permettez-vous de vous offrir une tasse de chocolat ? proposa-t-il avec courtoisie.

L'instant d'après, à l'une des tables du hall que seules des tentures flottantes séparent de la boule, Daniel expliquait par le détail la disposition du carré magique :

— Vous écrivez de droite à gauche, d'abord : 2, 9 et 4. Au-dessous : 3, 5 et 7. Enfin, en dernière ligne : 6, 1 et 8. Vos chiffres disposés en alignement rigoureux... Le Bedouck est constitué. Reste à connaître le moment où la suite des trois nombres devant former le 15 total est inéluctable !... Il faut suivre la partie avec une attention extrême, sans laisser passer un seul coup !...

— Permettez ! fit brusquement Mora, je vais essayer.

Il se leva et, cet avisé chenapan, pris par le démon du jeu, oubliant toute prudence, ajouta :

— Toi, Sonia, reste avec Monsieur !...

L'Espagnol disparut dans la cohue, derrière la tenture.

— Voyez-vous, madame, commença Daniel, le Bedouck est riche en pouvoir pour qui le porte gravé en minuscules caractères sur un rubis formant chaton d'une bague d'or ! Il préserve du mal et protège du mauvais oeil !

— J'en aurais bien besoin ! soupira la Russe.

— Le Bedouck attire et conserve l'amour !...

— Oh ! quant à l'amour !...

— Permettez, chère madame ! Sur un bout de carton, tracez la formule. Placez le carton sous l'aile gauche d'un pigeon blanc que vous lâcherez sous la fenêtre de qui vous souhaitez l'amour... Attendez ! Bientôt, le beau cavalier sortira sur son fougueux alezan et, vous prenant en croupe, vous enlèvera !...

« Si un homme désire une femme, qu'il opère de même, l'odalisque de ses rêves se précipitera dans ses bras !

— Vous êtes amusant, vous ! remarqua Sonia, dont le visage mélancolique s'illumina d'un fugitif sourire.

— Nous avons perdu le secret du carré magique : les vieux Arabes en savaient l'usage !... Ils étaient passés maîtres en sciences occultes, en spiritisme... Arabes, Persans, Hindous... Et les Chinois ! Il est regrettable que, surtout, les Chinois aient perdu tant de fabuleux secrets qui leur donnaient un pouvoir surnaturel !...

— Les croyez-vous perdus ? dit la Russe d'une voix sourde, ses traits soudain recouverts par un masque d'épouvante douloureuse...

— Mais oui ! riposta gaiement Daniel. Sans cela, ils feraient sauter la banque tous les soirs !...

— Alors, votre système du 15 par les 3 ?...

— Mon système réussit, généralement...

A cet instant, Mora revint, tout joyeux. Il montra au policier quelques billets de mille francs.

— Epatant ! fit-il... J'ai vu sortir le 7... Le 5 est venu après : j'ai lancé une plaque de cent...

— Sur le 3 ?

— Sur le 3, juste au « rien ne va plus »... Le 3 a gagné !

— Eh bien ! monsieur, ne jouez plus ce soir... Je suis heureux que vous ayez réussi... Je vous demande la permission de me retirer !...

Ni l'Espagnol ni Sonia ne songèrent à le retenir.

Celui-ci, avant de quitter la table, recommanda à la jeune femme :

— Surtout, empêchez-le de jouer ce soir !...

Stupéfait, Mora regarda partir Daniel.

— Je n'arrive pas à comprendre ! dit-il à mi-voix. Je peux pas blairer ce mec-là : il sent le *roussi*...

— En tout cas, sa combine a du bon ! observa la Russe. Tu devrais suivre son conseil : si tu te faisais sept mille balles chaque soir, ce ne serait pas un mauvais boulot... et sans beaucoup de risques !

— Sans beaucoup de risques !... Je me méfie toujours des types qui cherchent comme ça à lier connaissance... sans raisons valables !...

— Oh ! José, je crois que tu commences à avoir la manie de la persécution...

— Que t'a-t-il dit, lorsque je vous ai laissés en tête-à-tête ?

— Il m'a parlé de son carré magique... Et je crois que je ne lui déplais pas !...

— On verra demain !... On les met ?... Allons prendre une tasse au *Perroquet Bleu* !..

Le lendemain, Daniel retourna au Casino.

De loin, dans la marée humaine battant les tables de boule, où dominent les joueurs à 10 francs, il repéra ceux qu'il cherchait...

Un petit carton à la main, la Russe et l'Espagnol suivaient attentivement la course de la boule de caoutchouc durci d'une case à l'autre.

Ils notaient soigneusement les numéros sortants.

Comme si le hasard désirait favoriser l'enquêteur, — et le dédommager de certains regards dénués de bienveillance décochés par de jeunes messieurs trop bien mis qui, certainement, devinaient en lui un ennemi, un mouchard ! — le carré magique joua fort opportunément...

Le 6, le No 1, le 8 furent annoncés dans l'ordre.

— Qu'en dites-vous ? demanda Daniel à Mora.

Celui-ci fit une brusque volte-face : son regard devint mauvais en reconnaissant l'inconnu de la veille, puis il se radoucit à la pensée de l'infaillible moyen de gain, lequel, une fois de plus, s'avérait efficace !...

— Ne jouez qu'une fois par soirée ! glissa Daniel à l'oreille de Mora.

L'Espagnol acquiesça.

Il avait dû combiner quelque piège, — sans doute pensait-il que Sonia ferait utilement parler le type douteux — car il conseilla, de lui-même, à la jeune et jolie femme d'aller faire un tour avec son interlocuteur.

— Je veux jouer seul ! dit-il ensuite.

— Un jour au bar ? proposa l'inspecteur.

— Avec plaisir.

Ils marchaient l'un à côté de l'autre, au milieu de la bousculade.

Daniel prit de bras de la Russe.

Une bouquetière passait.

— Permettez-moi de vous fleurir ! fit le policier qui mit dans les mains de sa compagne une botte de magnifiques roses rouges.

— Vous êtes très gentil ! murmura-t-elle doucement.

— Etes-vous sincère, simplement polie, ou obéissez-vous à un ordre reçu d'être avec moi provocante ?

— Pourquoi cette question ? demanda-t-elle. Ne croyez-vous pas qu'elle puisse m'offenser... ou me faire mal ?... Si, moi, j'avais confiance en vous ?...

— Si vous aviez confiance en moi, Sonia ?... Vous pouvez avoir confiance...

— Venez, écoutez-moi !...

D'un prompt mouvement, la Russe saisit la main de son cavalier et, l'attirant vers elle, l'entraîna dans un renfoncement qu'une vitrine d'exposition formait sur un coin des parvis de l'immense hall, celui-ci grouillant de foule, pendant un entracte du music-hall...

On entendait un jazz, à quelque distance...

Sonia jetait autour d'elle des regards inquiets.

— Vite ! fit-elle à voix basse, ses grands yeux d'hallucinée cherchant le regard de l'inspecteur. Délivrez-moi d'eux... Ils savent qui vous êtes et vont vous faire du mal... Emmenez-moi ! Sauvez-moi !

— Je vous emmènerai si vous me répondez franchement !...

Daniel la tenait maintenant par les poignets ; il était tout contre elle, qui se tenait adossée au mur. Il lui parlait de près, les yeux dans les yeux, dos tourné au public, nombreux et divers autour d'eux, mais suprêmement indifférent à ce qu'il prenait pour des explications... ou des marchandages...

— Vous avez signé l'assurance ?

— Oui... J'ai signé ! reconnut-elle en haletant.

A MONTREAL :

L'Huile à Moteur QUAKER STATE

est vendue par :

LUDGER GRAVEL & FILS LIMITÉE,

7905, Boul. Saint-Laurent

"Nous voulons la meilleure des huiles à moteur—Quaker State!"

Jamais n'a-t-il fallu choisir avec autant de soin son huile à moteur. Car votre voiture représente aujourd'hui une mise de fond qu'il vous faut protéger plus que jamais. L'automobiliste avisé exige Quaker State, la fameuse huile à moteur raffinée des plus purs pétroles de Pennsylvanie qui depuis plus d'un demi-siècle a établi une réputation d'incomparable excellence. D'une supériorité éprouvée, Quaker State offre une lubrification complète et durable. Sa miraculeuse pellicule représente pour vous une protection supplémentaire et économique. La prochaine fois, demandez Quaker State!

QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

— Vous avez tué Norah ?

— Le Chinois, lui seul !

« Elle l'a suivi à la Villa Impériale. Elle a bu... Il n'a rapporté qu'un cadavre à la Maison-Blanche... J'avais remplacé Norah avec et sans son masque blanc : il y a eu confusion. Ce n'est que le Chinois... Oh ! délivrez-moi... Une force me pousse... J'obéis... Je ne...

Sonia Kaspar poussa un petit cri, un gémissement aigu et tomba sans connaissance...

Le policier la reçut dans ses bras.

Il se retourna et se trouva face à face avec un Chinois qui lui sourit courtoisement.

La seconde d'après, Mora accourut, s'emparait du corps inanimé et l'emportait.

Daniel voulut s'interposer, faire un geste : il eut l'impression que ses membres, d'un poids extraordinaire, lui refusaient tout service... Sa voix ne parvenait point à sortir de sa gorge contractée...

Le Jaune, brusquement, cessa de le fixer de ses petits yeux sans exposition, et lui tourna le dos.

Main tendue, un vieux monsieur, arborant une rosette de la Légion d'honneur sur plaque d'or et d'argent, se dirigeait vers le Chinois :

— Oh ! Excellence ! Quelle surprise !...

— Pour moi, quel honneur et quel plaisir, mon général ! répondit le grimaçant Fils du Ciel.

Un instant, l'inspecteur principal Daniel, de la P. J., se demanda jusqu'à quel point il ne rêvait...

Pendant ce temps, José Mora et la belle Russe avaient disparu !...

Penaud, le pauvre Daniel alla conter sa mésaventure au collègue Orsini.

— Le commissaire me l'a encore dit : il ne faut sous aucun prétexte toucher à ce magot de Chang Chu : ordre supérieur de Paris !...

— Il a de belles relations !... Ce serait le grand manitou de l'Internationale des stupéfiants que je n'en serais pas autrement surpris...

— Il aurait, alors, remplacé ce gros banquier grec, ce marchand de canons mort il y a quelques mois, comblé de biens et d'honneurs ?...

— Possible ! Mais si lui est hors d'atteinte, ses hommes de main nous appartiennent... On nous abandonne le petit gibier !

— Si la Russe ne ment pas, elle agirait en dehors de sa propre volonté, de sa propre conscience...

— L'hypnotisme, instrument du crime ?

— Evidemment : un être doué d'une force, d'un rayonnement vital supérieur, imposant sa volonté à un subordonné, moins bien armé, plus faible, en un mot... Les exemples abondent de cette implacable imposition de domination et le troublant problème des effluves psychiques reste à résoudre...

— Devons-nous croire à ces effluves, chef ?...

— Parbleu ! Niez-vous les ondes sonores ou lumineuses ? On a capté, asservi celles-ci ; le tour des autres viendra, Orsini !... Et quelles murailles, quelles serrures sont aujourd'hui capables de nous mettre à l'abri des ondes envahissantes ? Exemple... la radio, qui pénètre partout !...

— Ni l'Administration ni le Parquet n'admettent encore les effluves psychiques ou l'hypnotisme comme moyen d'investigation, ou comme instrument de crime ! remarqua le Corse. Allez donc parler d'assassinat par suggestion !...

— Pourtant, le réseau des fluides qui nous environnent est aussi serré que celui des sorts ou maléfices dont nos ancêtres du moyen âge subirent l'obsession. De l'envoûtement au crime par hypnotisme ! Quel passionnant sujet !

— De thèse ou de roman, chef, pas d'enquête policière !

— Vous avez raison, Orsini ! N'importe : je me demande si l'homme n'est point transformable en automate, mû à distance comme ces mécaniques de métal, lourdes et massives, avions, torpilles ou autos, que des ondes dirigent de loin !...

— Troublante question !...

L'inspecteur principal s o n n a un planton.

— Allez, en vitesse, me chercher le registre de police de Mme Stromboni, rue Saint-Siagre ! ordonna-t-il.

Puis, s'adressant à son collaborateur :

— Voici le billet que j'ai reçu ; je veux confronter son écriture à celle vue là-bas !

— Un mot de Sonia ? Par exemple ! fit Orsini qui lut et s'enquit ensuite :

— Vous y allez ?... Pas seul ?

— Du moins j'entrerai seul chez Sonia !... C'est moi qu'elle demande !

— Entrez seul dans sa chambre, soit... Mais je serai dans le couloir... Je ne vous laisserai pas aller seul à ce rendez-vous qui pue le guet-apens à plein nez... Or, j'ai le nez creux, chef !

Un appel de trois lignes d'une écriture tourmentée, inégale, fiévreuse, parfois hésitante :

« *Je désire vous parler. Je vous attends chez moi, Pension Hélianthe, rue Saint-Siagre, tantôt, à 4 heures. Vous me ferez plaisir. Merci.* Sonia. »

La même main avait tracé ce billet et porté les mentions de rigueur sur le livre de la logeuse : cela sautait aux yeux.

Si la Russe a écrit sous la dictée ? Si Mora vous guette ?

Ces objections d'Orsini ne manquaient pas de valeur.

Toutes précautions désirables furent donc prises.

Un agent, *planqué* dans un bistrot du voisinage, vit, à quatre heures moins dix, sortir l'Espagnol et un Chinois bien mis. Ils partirent dans une grosse auto, qui avait amené le Jaune environ une heure auparavant...

Questionnée par Daniel, — entré seul — Orsini resté sur le palier, la porte ouverte, Mme Stromboni reconnut que le Chinois et Mora avaient eu un entretien assez long avec sa locataire Sonia...

— Elle est chez elle ?

— Oui... Elle attend quelqu'un !

— Comment le savez-vous ?

— Elle m'a prévenue qu'un monsieur viendrait à 4 heures et m'a priée de le faire entrer.

— C'est moi qu'elle attend, madame Stromboni...

Il s'assura que son browning était bien à sa place et pénétra chez la Russe.

Celle-ci était en robe d'intérieur à grandes fleurs sur fond noir : un déshabillé extrêmement suggestif.

Allongé sur un divan, elle fumait, enveloppée de volutes bleues.

Daniel reconnut l'odeur du haschich.

D'un geste las, la jeune femme désigna un fauteuil bas, aux pieds du divan.

Daniel lui prit la main : celle-ci était molle et tremblante.

— Qu'avez-vous, Sonia ? demanda-t-il avec sollicitude. Etes-vous souffrante ?...

— Oui !... Je souffre... Je souffre !...

— Que puis-je pour vous ?...

— Ah ! mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?...

— Ne m'avez-vous pas écrit ?

— Oui... je vous ai écrit... je vous ai écrit !... J'avais besoin de votre présence, de votre réconfort... J'avais besoin de votre présence !...

— Mais, qu'avez-vous ?... Sonia !...

Epouvanté, l'inspecteur assistait à l'enlisement spirituel de la jeune femme dans une vase d'hébétude, dans une boue d'abrutissement...

Elle répétait machinalement des phrases apprises par coeur. Elle fixait Daniel, mais ses yeux vides de pensée ne le voyaient point...

L'odeur du haschich était intense au point de suffoquer.

Daniel se leva, dans l'intention d'ouvrir la fenêtre...

Une pendule sonna quatre coups.

— Tiens, pensa le poiicier, elle retarde d'au moins dix minutes !...

Comme il mettait la main sur l'espagnolette, il entendit une voix bizarre ordonner :

— Tire, Sonia, je le veux !...

Il se retourna.

Sonia Kaspar le visait avec un revolver à long canon...

Un coup de feu !...

Daniel tomba et perdit connaissance... Oh ! pas plus de 4 ou 5 secondes...

Lorsqu'il revint à lui, son collègue Orsini avait déjà passé les menottes à la Russe ; la dame du meublé s'apprêtait à lui donner des soins...

Une balle dans l'épaule !...

— Il ne faut pas inquiéter Sonia ! commença par dire le blessé.

— N'est-ce pas elle qui a tiré ?

— Oui... et non... Elle a obéi à un ordre !... Enlevez-lui ces bracelets ; ils vont mal à ses poignets.

— Bien, chef !...

La malheureuse jeune femme, effondrée, ne savait plus que pleurer.

A travers ses sanglots, on l'entendait bredouiller :

— Pardon !... Sauvez-moi !... Sauvez-vous !... Pardon !...

Sommairement pansé, Daniel inspecta les lieux avec son collègue.

Une voix a crié d'un ton impérieux : « Tire, Sonia, je le veux ! »... D'où venait-elle ?...

— De ce haut-parleur dissimulé sur l'armoire, chef !... Un double fil le relie à un appareil émetteur, qui doit se trouver dans la chambre voisine : le fil traverse la cloison !...

— La chambre voisine n'est-elle pas celle du sieur Mora ? demanda Daniel à Mme Stromboni.

— Mais si !...

— Allons-y !

Chez Mora, un entraîneur de disques tournait : un poste de radio était couplé avec son pick-up...

Les inspecteurs enlevèrent le disque ; ils constatèrent que quelques traits en creusaient la matière plastique.

O r s i n i remarqua immédiatement qu'un mouvement d'horlogerie-synchrome avec la pendule de chez Sonia, laquelle retardait de 10 minutes sur l'heure exacte, — commandait un déclic actionnant le plateau du phonographe.

— Je devais arriver à 4 heures ! déclara Daniel. On ne doutait pas de mon exactitude... On m'accordait dix minutes d'entretien avec Sonia... Lorsque se déclencherait la sonnerie de 4 heures — à 4 h. 10 — le phono mis en marche donnerait son ordre...

« La malheureuse femme, alors, — agissant à l'insu de sa volonté, ou même à l'encontre de celle-ci, — tirerait sur moi... J'ai voulu ouvrir la fenêtre... A cinq mètres, elle m'a envoyé dans l'épaule le plomb qu'elle m'eût collé en plein coeur, tiré à bout portant !...

— Il faut que je vérifie par moi-même ! dit Orsini.

Il replaça le disque, remit le mouvement d'horlogerie sur 4 heures...

Il y eut un déclic métallique, un frottement d'aiguille de phono sur la cire et la voix retentit : « Tire, Sonia, je le veux !... »

Un long hurlement monta dans la chambre où l'on avait abandonné la jeune femme.

Puis ces mots d'effroi :

— Je ne veux pas !... je ne veux pas... Non !... non !...

On perçut un bruit de meubles bousculés...

Quand, le premier, l'inspecteur Daniel fit irruption chez la Russe, il vit la fenêtre grande ouverte, les brise-bise, fouettés par un vent violent. Il se pencha et, du haut de ce quatrième étage, il vit des gens accourir pour se rassembler autour d'une forme dans une robe à fleurs sur fond noir...

Puis le cercle s'écarta : des hommes se découvrirent, des femmes se signèrent...

Le policier sentit son coeur se serrer à la pensée que Sonia Kaspar était morte...

Lorsque, se décidant à intervenir, le Parquet se transporta Villa Impériale, celle-ci était close... Alors, on décida de classer l'affaire...

On ne devait plus entendre parler en France de S. E. Chang Chu, ni de Mora José, Espagnol, sans profession.

La mort de la jeune femme fut qualifiée de suicide : peines de jeu, peines de coeur. C'était tout comme pour la Justice !...

Restait le baron Snadly... cet intoxiqué n'avait joué aucun rôle dans le drame...

Pouvait-on retenir les étranges indications de Sonia Kaspar ? Que penser de cette histoire de substitution de personnages ?...

Daniel et Orsini allèrent voir le prisonnier, accompagnés par son avocat. Ils le mirent au courant de ce qu'ils savaient. Au fur et à mesure qu'ils parlaient, Snadly leur donnait l'impression de sortir d'un cauchemar !

— Ils ont voulu me perdre !... Je l'ai dit !...

— Qui ?... Qui a machiné cette trame ?

— La maffia d'Alexandrie... Vous savez bien comment travaille la grande Internationale des Stupéfiants ?... Jamais au grand jour, toujours dans les ténèbres, toujours camouflée !... Nous sommes ses victimes !

— Quel en est le chef ?

— Chang Chu, de Hong-Kong, depuis la mort de Sir Z...

« Il possède une garde mobile de 50 lascars ; destinés à encadrer, à faire marcher les masses, à tout préparer sous les ordres des magnats, qui, eux, ne se font jamais voir ! Il y en a un par pays !... José Mora est l'un des gardes...

— Faisiez-vous partie de la maffia ?

— Jamais de la vie !... Je reconnais avoir travaillé avec « Ceux d'Alexandrie ».

— Vous vous êtes fâchés, sans doute ?

— Oui, le jour où Chang Chu essaya de m'enlever ma femme : Norah.

« Nous avons eu une histoire avec lui... Norah a dénoncé un riche droguiste roumain de là-bas — affilié à la bande ! — qui recevait de l'héroïne dans des tonneaux de bois, mélangée à de la colle en poudre pour papier peint !... Une affaire qui fit du bruit à l'époque !...

« Chang Chu nous condamna à mort... Je filai à Marseille... Norah me rejoignit... par l'Amérique, où elle fit un long séjour...

« Lorsque nous apprîmes l'arrivée du Chinois à Nice, nous comprîmes que nous étions perdus : on ne va pas contre sa volonté, il est le maître des fluides !...

« Pour oublier le danger, nous nous droguions !... Nous avions comme un goût de mort dans la bouche, comprenez-vous ?...

« Norah croyait inspirer une passion folle au vilain Jaune.

« Je savais qu'elle y passerait... Comme j'y passerais à mon tour : nul n'a

jamais pu se soustraire à Chang Chu, chef des forces de l'occulte !... Aucun de ceux qui l'ont dénoncé n'est encore de ce monde... sauf moi !...

— Demain, le juge signera votre mise en liberté, mon cher baron ! fit l'avocat...

Les trois visiteurs avaient remarqué à quel point le trouble avait peu à peu remplacé, chez le prisonnier, la confiance et la joie du début de l'entrevue...

Le baron Snadly, lorsqu'ils le quittèrent sur de bonnes paroles réconfortantes, leur fit de la main un petit signe désabusé...

Le soir-même, dans sa cellule, on le trouvait pendu au gond supérieur de la porte, au moyen d'une cordelette, qu'il avait toujours dissimulée dans une de ses espadrilles de prisonnier..

Il s'était pendu par peur de la vengeance du mystérieux et tout-puissant Chinois !...

ROGER DESSORT.

LE SURVENANT

[*Suite de la page 9*]

d'en finir. Il prévoyait une semonce de son père, des paroles amères d'Odilon, de sages remontrances de Catherine. Tout ceci n'était pas la mort d'un homme, songea-t-il.

•

Ce ne fut pas Pierre-Côme qu'il rencontra en premier lieu, tel que Joinville s'y préparait, mais Odilon. Comme il pénétrait dans l'étable, Odilon lui mit la main au collet et lui appliqua une gifle sous le menton. Pris par surprise, et affaibli par une longue veille, Joinville trébucha.

— J'vas t'apprendre à découcher, mon p'tit garçon.

Joinville ne manquait pas de courage. Il se releva et rendit le coup qu'il venait d'encaisser.

— Si tu crés, Odilon Provençal, que tu vas tout régenter comme tu vas vouloir, c'est fini c'temps-là.

Surpris à son tour et ne se méfiant pas de la force de Joinville, Odilon fit une embardée jusque sur un tas de foin près du mur. D'un coup à l'autre la rencontre entre les deux frères dégénéra en véritable bataille. A leurs cris, aux reproches qu'ils s'adressaient l'un l'autre, Catherine accourut pour les séparer.

— Vous avez pas honte de vous coletailler de même ! Deux frères ! Si on dirait pas Caïn et Abel !

— J'suis le plus vieux des garçons, dit Odilon qui ne manquait jamais d'arborer son droit d'aînesse.

— Joinville, dit Catherine, d'un ton de reproche en refrénant la pitié qu'elle éprouvait pour lui, j'aurais jamais cru ça d'toi, mon p'tit garçon.

Joinville renifla. Encore essoufflé, il crâna :

— Il est pas mal défunt, vot' p'tit garçon !

Comme le papillon qui perd ses ailes peut-être souffrait-il de sa transformation, mais il ne voulait en rien le laisser paraître.

— Avant longtemps, vous allez vous apercevoir, tout l'monde, tout l'monde sans exception, que c'est pas coupé carré après le Chenail du Moine.

A ces paroles, le coeur de Catherine se serra. Elle ne voulut pas y accorder plus d'importance qu'elles n'en méritaient, mais elle voyait déjà Joinville délaissant le foyer paternel pour courir les routes, un paqueton au dos, à l'exemple du Survenant.

Comme s'il lisait dans la pensée de sa soeur, Odilon dit :

— Au lieu d'être assez fin pour se ranger du bord des Provençal, il commence à nous abreuver de chimères, comme le fou au Survenant.

Au nom du Survenant, Joinville bondit vers Odilon, mais Catherine arrêta son élan. Puis, radoucie, elle lui parla de façon encourageante et l'engagea à entrer dans la maison où Pierre-Côme l'attendait.

— Correct, j'vas y aller. Mais à une condition.

— Non, mais vous voyez pas ce blanc-bec, dit Odilon.

— Donnes-y une chance, Odilon, dit Catherine dont l'affection penchait vers Joinville.

— A la condition que personne soye dans la maison tandis que je m'expliquerai avec son père.

Sans attendre plus longtemps il sortit de la grange. Odilon voulut s'élancer à sa suite, mais Catherine le retint.

— Fais le pas exprès, Dilon. Ça va déjà assez mal. Au moins jette pas d'huile sur le feu.

Pour toute réponse, il entreprit de relever la jambe de son pantalon et d'examiner la blessure qu'il avait reçue aux mains de Joinville. A la vue du noeud qui se formait dans les chairs, la colère s'empara de lui.

— Il est sec comme un bardeau, puis il a l'courage de nous tuer. J'voudrais être à la place du père. Joinville mangerait la meilleure râclée ; il s'en souviendrait pour le reste de ses jours.

•

Heureusement pour Joinville, une longue expérience de la vie avait rendu Pierre-Côme plus habile qu'Odilon. Loin de l'appréhender, il commença par le mettre en confiance, afin de connaître la vérité. D'une voix stricte mais dont la tendresse n'était pas bannie, il lui dit :

— D'abord, Joinville, mon p'tit garçon...

Joinville se rebiffa :

— Appelez-moi pas votre p'tit garçon. J'suis un homme à c't'heure.

— J'peux toujours t'appeler mon garçon. T'es mon garçon.

— Surtout, pas Odilon, qu'il m'appelle pas son p'tit garçon !

— Accordez-vous donc ! fit Pierre-Côme, conciliant. La vie est pas assez longue.

Puis s'approchant de Joinville, il lui demanda à brûle-pourpoint où il s'était retiré à Sorel. Joinville lui répondit avec tant de franchise qu'il avait trouvé asile au marché à foin où était le Survenant, que Pierre-Côme ne put se défendre d'en être touché.

— Espèce de cabochon, lui dit-il d'un ton qu'il voulait bourru mais où la tendresse perçait à chaque mot, j't'avais pas dit d'attendre le Survenant. J't'avais recommandé tout bonnement de l'amener.

— On amène pas un homme de force. Ça fait que je l'ai attendu.

Curieux de savoir ce qui avait pu se passer en présence de son fils, Pierre-Côme le questionna de nouveau.

— Ah ! ça riait, ça s'amusait, ça mangeait. Un p'tit brin d'chicane de temps à autre.

— Y avait donc ben du monde là-dedans ?

— Du monde ? Une mer de monde !

— Hé, hé, réprimanda Gros-Gras. Tu t'en viens exagéreux comme le Survenant.

— Quand j'vous l'dis, son père. Y avait des Barbottes de l'Ile Saint-Ignace, des Gros Casques de Maska, tous des navigateurs qui attendaient après leur bateau puis qui avaient grand-hâte de commencer à naviguer.

— Des navigateurs, ça devait être ben édifiant de les entendre, seurement !

— Il s'est rien fait d'mal, j'suis paré à vous l'prouver n'importe quand, son père.

— Dans c'te maison-là, fallait que quèqu'un paye, pour manger, puis pour rester ?

— Quand c'était l'temps de payer, on payait. Tout le monde avait de l'argent. J'étais celui qui en avait le moins si vous voulez le savoir.

— T'en avais toujours autant que le Survenant !

— Vous crèyez ça, le père ! Il était bourré d'argent. Il en avait plein ses poches.

— Tant que ça ! fit Pierre-Côme que les paroles de Joinville commençaient à inquiéter.

Ses craintes commenceraient-elles à se matérialiser ? Le Survenant se serait-il servi de sa signature pour obtenir des fonds ? Joinville, sans voir le front rembruni de son père, poursuivit :

— Ça me faisait l'effet que dans c'te maison-là, il se posait pas de question. Y avait une grosse madame, là, une rougette qui pensionne les navigateurs, qui était ben bonne pour nous autres.

— Comment c'est que tu la nommes, c'te grosse personne-là ?

Joinville hésita :

— La... j'sais pas au juste, il me semble qu'ils l'ont appelée par un drôle de nom, quèque chose comme... l'Acayenne.

— C'est bon à savoir ! L'Acayenne...

Par deux fois, le maire du Chenal du Moine répéta le nom afin de pouvoir mieux le retenir.

— Puis elle était pas rien que bonne... de coeur, elle était bonne cuisinière en même temps. J'ai mangé là un steak de chevreu comme j'en mangerai jamais dans ma vie.

— Du chevreu ! D'où c'est qu'il venait ce chevreu-là ? demanda Pierre-Côme, soupçonneux.

— Vous m'en demandez trop ! Mais j'peux vous dire qu'il en avait dans notre assiette. Une platée à chacun avec grévé qui goûtait d'quoi. C'était pas la p'tite sauce clairette à Catherine.

— Catherine fait son possible. Du chevreu ! En plein coeur de Sorel, si ç'a de l'allure !

— Apparence qu'à Sorel, ils en mangent comme ils veulent. Nous autres, au Chenail du Moine, on s'contente de le regarder passer de loin.

— Y a de quoi qui marche pas là-dedans.

Pierre-Côme devenait de plus en plus perplexe.

— T'as pas pensé, une minute, à demander à la grosse que tu dis, d'où c'est que venait le chevreu ?

— Ben non, répondit Joinville en toute candeur.

— Ah ! t'es pas mûr ! T'es pas mûr à mon goût !

Comme Joinville se levait pour partir, il lui dit :

— Au moins, remets-moi de ce qu'il te reste de tes trois piasses.

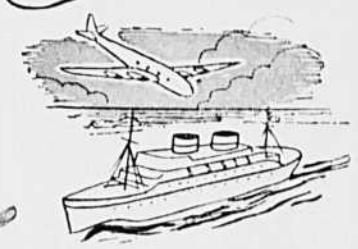
— Vous y pensez pas, le père. Tout y a passé la première journée.

— Hein ?

MARIE BRIZARD

DEUXIÈME CENTENAIRE
1755-1955

LIQUEURS IMPORTÉES DE France



CRÈME DE CACAO
BLACKBERRY
APRY
ANISETTE
CRÈME DE MENTHE

Cocktail Paradis
⅓ Apry Marie-Brizard
⅔ Dry Gin
Ajouter de la glace, secouer, passer et servir

Cocktail Alexander
⅓ Crème de Cacao
⅓ Dry Gin
⅓ crème fraîche

IL Y A deux siècles vivait dans le midi de la France une charmante demoiselle nommée Marie Brizard qui avait découvert le secret d'une excellente liqueur d'anisette. Elle en envoya des échantillons à la cour de Louis XV. La réception fut enthousiaste. La saveur délicate et parfumée de cette liqueur fut jugée incomparable.

Aujourd'hui encore, après deux siècles, les Liqueurs Marie Brizard sont préparées par les descendants directs de la famille, selon une formule et une tradition jalousement conservées. De tout ce qui contribue au bien-être moderne, bien peu de choses peuvent revendiquer un héritage aussi réputé. Dans tous les domaines, il existe toujours un nom synonyme d'excellence. Parmi les liqueurs fines produites en France, cet honneur échoit à MARIE BRIZARD et le monde entier le confirme.

Rafraîchissement parfait!

Verser deux doigts de Crème de Menthe ou d'Anisette Marie Brizard dans un grand verre; le remplir d'eau glacée. Ou bien mettre de la glace pilée dans un verre ballon et la recouvrir de Crème de Menthe ou d'Anisette MarieBrizard. Les deux procédés donnent une boisson délicieuse et rafraîchissante.

MARIE BRIZARD *Deux siècles de tradition*

RIEN DE SÉRIEUX

Ce jeune campagnard est venu à Montréal pour affronter les épreuves du baccalauréat.

Ayant échoué, il télégraphie à sa soeur :

« Recalé. Prépare papa ».

Et la soeur répond :

« Papa préparé. Prépare-toi ».

•

En bavardant au café du coin, la discussion tombe sur la propreté des villes.

Chacun donne son avis, puis un Marseillais s'exclame :

— Facile de critiquer, vous autres, et Marseille, qu'en faites-vous ?

— Il fait propre à Marseille ?

— S'il y fait propre ? Il y fait si propre que les gens qui ont envie de cracher prennent le train pour aller cracher à la campagne !

•

— Quelqu'un a-t-il téléphoné en mon absence, Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur, mais je n'ai pas très bien compris. A tout hasard, croyant bien faire, j'ai répondu que vous enverriez un acompte demain.

•

Le nouveau directeur d'un grand hôtel fait une inspection générale de son établissement. Apercevant un cireur qui a l'air triste, il lui dit :

— Voyons, soyez donc gai. Moi aussi j'ai été cireur. Et maintenant je suis directeur d'un grand hôtel !

Le visage du cireur ne se déride pas.

— C'est que moi j'ai été aussi directeur d'un grand hôtel et maintenant je suis cireur !

•

Monsieur le curé n'est pas content. Jamais le petit Jacques ne dépose une obole à la quête.

— Sais-tu, Jacques, où vont les enfants qui ne donnent rien à la quête ?

— Oui, Monsieur le Curé, au cinéma ! . . .

•

— C'est désagréable, maugrée monsieur ; par cette fenêtre les voisins peuvent voir tout ce qui se passe chez nous.

— Alors ? demande madame.

— J'ai bien envie de la faire murer.

— Tu es fou ! Comment ferions-nous pour voir ce qui se passe chez eux ?

LA VIE COURANTE . . .

— Léona ne me parle plus parce que j'ai rêvé à son ami . . .

Marius qui revient de la chasse raconte ses exploits à Olive.

— J'ai descendu vingt canards qui volaient l'un derrière l'autre.

— Menteur !

— Enfin, il y en avait bien dix.

— Menteur !

— Cinq.

— Menteur !

— En tout cas, ils étaient au moins deux puisqu'ils volaient l'un derrière l'autre !

•

Monsieur Durand gronde son fils.

— Si j'avais montré un pareil bulletin à mon père, il m'aurait mis au pain sec.

— Tu avais un bien drôle de père, papa.

— Je te défends d'en dire du mal. Il était meilleur que le tien, petit cancre !

•

— Madame, je viens pour accorder votre piano.

— Mais . . . je ne vous ai pas demandé.

— Je sais, Madame. Ce sont les voisins qui m'envoient !

•

— Je ne te comprends pas ; tu dis que ton loyer est trop cher, alors pourquoi ne cherches-tu pas un appartement plus petit ?

— Voilà : comme de toute façon je ne peux payer ni un petit ni un gros loyer, j'aime autant conserver cet appartement-ci qui est confortable !

•

Monsieur rentre de son bureau.

— Tu n'en feras jamais d'autres ! La bonne veut nous quitter.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Il paraît que ce matin, en lui téléphonant, tu as été grossier.

— Elle a tort de prendre la mouche, je croyais que c'était à toi que je parlais !

•

Tout heureux de faire plaisir à sa femme, un Américain demande :

— Que préfères-tu ? Un voyage au Canada ou un manteau de fourrure ?

— Je préfère le voyage, chéri. D'ailleurs, il paraît que là-bas les manteaux de fourrure sont beaucoup moins chers !

•

— Chaque fois que ma femme entendait du bruit la nuit, elle me réveillait croyant que c'était un cambrioleur.

— Mais, en général, les cambrioleurs ne font pas de bruit.

— C'est ce que je lui ai dit. Mais maintenant c'est encore pis.

— Comment cela ?

— Elle me réveille chaque fois qu'elle n'entend pas de bruit.

•

— Allez-vous enfin bientôt me payer ?

— Heu . . .

— Si vous croyez que c'est amusant de venir tous les jours vous réclamer mon argent !

— Exact . . . quel jour vous conviendrait le mieux ?

— Le samedi.

— Entendu ; vous pouvez venir tous les samedis !

•

— Tu ne connais pas ma femme ?

— Je ne crois pas avoir ce plaisir.

— Plaisir ? Donc tu ne la connais pas.

Pierre-Côme ne pouvait en croire ses oreilles.

— Ç'a fondu comme d'la neige au soleil du printemps.

— Trois piasses, dans une seule journée ! Trois piasses, le prix d'un veau d'une moyenne grosseur ! Qu'Odilon apprenne pas ça, il d'vient fou du coup !

— S'il savait que le Survenant m'a passé quèques piasses par-dessus le marché.

— Du train que tu vas là, Joinville mon p'tit garçon, tu vas m'achever !

— Il veut pas entendre parler que j'lui remette une taule seulement.

— Il prend trop d'voile celui-là. Va falloir y voir.

— En tout cas, j'ai appris une chose dans mon voyage. C'est qu'un navigateur mène une ben belle vie. Puis qu'il rit de bon coeur comme s'il avait pas aucun souci.

— Mais à quoi c'est que toute c't'argent-là a passé ?

— Ah ! répondit évasivement Joinville.

Pierre-Côme eut beau le questionner, Joinville garda son secret.

La semaine prochaine :

QUARANTE-SIXIEME EPISODE

**** ANECDOTES ET PENSEES*

Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on en a.

•

L'estime publique est la récompense des gens de bien.

•

Il faut être lent dans la délibération et vif dans l'action.

NAPOLÉON Ier.

L'AFFAIRE ADERLY

[*Suite de la page 13*]

où le passager fit certaines démarches assez énigmatiques. Car le chauffeur constata alors que son millionnaire cherchait à passer inaperçu. Questionné, le passager expliqua qu'il avait tenté de voir des parents et des amis, mais qu'il n'en avait trouvé aucun à son domicile.

On continua alors jusqu'à London. Mais une fois arrivé là, le pseudo-millionnaire pria son chauffeur d'attendre quelques minutes, afin de lui permettre d'encaisser un chèque. Il pénétra en effet dans une maison commerciale. Mais l'édifice avait plus d'une porte de sortie. De sorte que le chauffeur désappointé attendait encore ses $30.00.

Le 22 mai, un restaurateur dont l'établissement voisinait l'hôtel Grigg House, à London, déposait une plainte contre un client de cet hôtel, qui avait commandé un repas à sa chambre, mais qui n'avait pas été payé.

Arrestation.

Le client de l'hôtel fut appréhendé par le Chef de la police de London, Robert Birrel, assisté d'un constable.

C'est à ce moment-là qu'on réalisa avoir mis la main sur George Ferny. Il commença par nier son identité. Il avait eu la précaution, naturellement, de s'enregister sous un faux nom au Grigg House. Mais comme il portait encore au doigt une bague d'un dessin tout à fait particulier, on lui fit bientôt admettre qu'il était le fugitif recherché si activement par les polices de deux provinces. D'autant plus qu'il avait oublié de disposer de certains papiers personnels tout à fait révélateurs.

Après l'avoir conduit au poste de la rue Carlong, le Chef de London télégraphiait à la Sûreté montréalaise. En attendant l'arrivée du sergent-détective Presky de la métropole canadienne, Ferny fut détenu sous une accusation de vagabondage.

Fin dramatique.

George Ferny paraissait en très mauvaise santé au moment de son incarcération. Il perdit même connaissance en arrivant au poste de la rue Carlong.

Quand les policiers londoniens l'interrogèrent sur la mort de Rita Aderly, il déclara, avec toute l'énergie qui lui restait, qu'il était complètement étranger à cette fin. Vu son état les détectives ontariens n'insistèrent pas et décidèrent d'attendre leurs confrères de Montréal, avant de pousser l'interrogatoire plus à fond. On communiqua en même temps avec le chauffeur de taxi de Toronto pour qu'il se tienne à la disposition de la police.

Dès le moment de son arrestation d'ailleurs, Ferny avait insisté pour voir un avocat. Me Fergus Murphy se rendit à sa demande. Quand l'avocat se présenta cependant, le prévenu se trouvait dans un état tellement précaire, qu'il ne put forunir aucune explication sensée à son obligeant défenseur. Aussi Me Murphy le quitta-t-il sans être plus avancé qu'en arrivant.

•

A 11 heures et 20 minutes de l'avant-midi, George Ferny, qui avait été incarcéré à peine deux heures plus tôt, devenait la proie de terribles convulsions et mourait presque aussitôt.

L'autopsie révéla qu'il avait, lui aussi, succombé à la strychnine. Il avait dû dissimuler bien habilement le poison sur lui, car il avait été fouillé minutieusement au moment de son arrestation.

Le poison . . .

On savait que George Ferny avait acheté six onces de strychnine, à Kitchener, quelques jours avant de partir pour Montréal, en compagnie de Rita Aderly.

La jeune fille avait succombé à l'empoisonnement par la strychnine, dans une chambre d'hôtel, à Montréal, le 11 mai 1930. Elle ne portait alors aucune trace de violence.

Le 22 mai suivant, Ferny lui-même mourait par la strychnine. Dans son cas, le suicide ne faisait aucun doute. Pouvait-on en dire autant de sa compagne ? Nul ne le saura jamais ! Avec la mort de George Ferny, l'affaire fut classée. Il ne reste plus que le mystère.

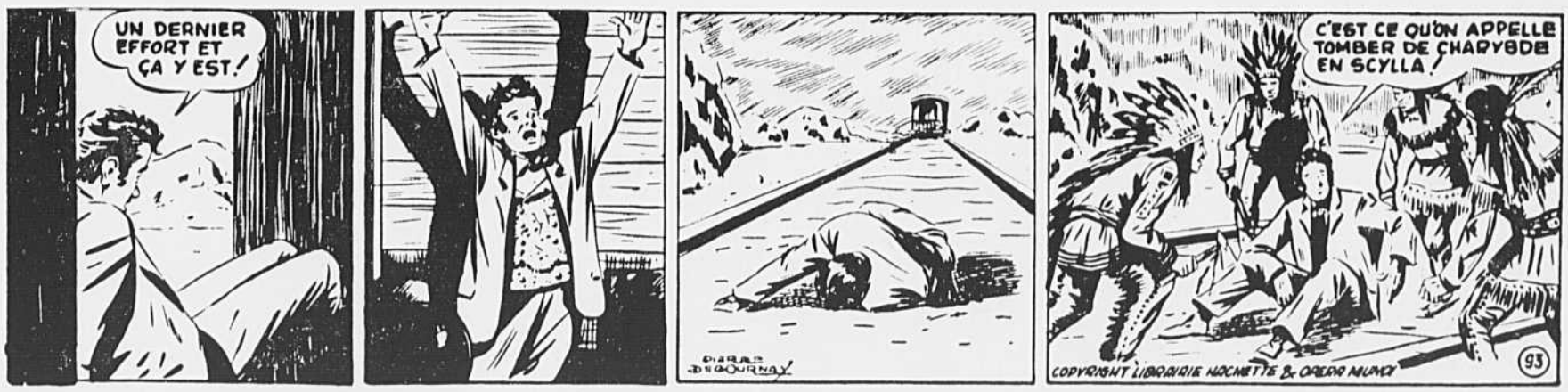
ALAIN ROBERT.

Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE ET UNIEME EPISODE

Grâce à l'héroïsme de Passepartout qui n'a pas hésité à risquer sa vie pour sauver ses compagons de voyage, la locomotive, séparée du convoi poursuit sa route à une allure folle, tandis que les wagons ralentissent peu à peu, et finalement s'arrêtent à une centaine de mètres à peine de la station de Kearney. — Attirés par la fusillade, les soldats qui tiennent garnison au fort se précipitent au secours des assiégés. Les Sioux se rendant compte qu'ils ont perdu la partie, s'égaillent dans toutes les directions, poursuivis par un feu roulant. Ils ne recommenceront pas de sitôt !... — Hélas, lorsque les voyageurs se comptent sur le quai de la station, plusieurs d'entre eux ne répondent pas à l'appel, et notamment le pauvre Passepartout, disparu sans laisser de traces. Qu'est-il advenu de lui ? A-t-il été broyé sous les roues du train, ou fait prisonnier par les Indiens ? — Philéas Fogg, silencieux, réfléchit profondément. La situation devant laquelle il se trouve est dramatique. La perte de la locomotive lui fait perdre un temps précieux, car le train de secours n'arrivera pas avant six heures. Par ailleurs, il ne saurait être question d'abandonner Passepartout à son triste sort... A tout prix, il faut le retrouver.

Quoique cette décision lui fasse perdre presque irrémédiablement son pari, Philéas Fogg n'hésite pas à se lancer à la recherche de Passepartout, disparu lors de l'attaque du train. Cela est d'autant plus méritoire que la locomotive vient de rejoindre la gare, pilotée par le mécanicien qui n'avait été qu'assommé par les Sioux. — Si donc Philéas Fogg repartait immédiatement, il n'aurait presque pas perdu de temps sur son horaire. Mais cet acte serait indigne d'un homme d'honneur, et l'idée ne lui en vient même pas. Passepartout a risqué sa vie pour sauver ses compagnons, il faut le retrouver. — Malheureusement, un obstacle se dresse devant les généreuses intentions de Philéas Fogg. Le capitaine de la garnison prétend ne pas pouvoir distraire quelques hommes pour participer aux recherches. Fogg s'indigne, insiste, mais devant l'obstination du commandant, décide qu'il partira seul, même s'il n'a aucune chance de revenir vivant. — Touché par ce courage tranquille, le commandant accepte alors de mettre à la disposition de Philéas Fogg une trentaine d'hommes, connaissant parfaitement la région. Fix consent à rester à Kearney pour veiller sur Aouda, au cas où il arriverait malheur à l'expédition.



Pendant qu'à Kearney, Philéas Fogg prend la tête de l'expédition destinée à retrouver Passepartout, qu'advient-il de ce dernier ? Pour le savoir, il faut se reporter une heure auparavant, au moment où, dans un dernier effort, il parvient enfin à défaire la barre d'attelage, séparant ainsi le convoi de la locomotive. — Cramponné d'une main au châssis du tender, le malheureux ne peut résister à la secousse brutale qui s'ensuit, et, perdant l'équilibre, il roule sur la voie. Heureusement, la neige qui recouvre le ballast amortit sa chute, d'autant que l'astucieux Parisien a eu soin de se mettre en boule. — Par miracle, son corps n'est pas traîné sur les rails, mais demeure entre les deux rubans d'acier, si bien que le train passe au-dessus de sa tête, dans un affreux grondement, mais sans lui faire aucun mal. Passepartout met cependant quelques minutes avant de retrouver ses esprits. — Lorsqu'il reprend connaissance, il se voit entouré d'une bande d'Indiens, hurlant, et manifestement animés des plus mauvaises intentions. Heureusement, le chef des sauvages s'oppose à ce qu'on lui fasse le moindre mal, probablement dans l'intention de se servir de lui comme otage.

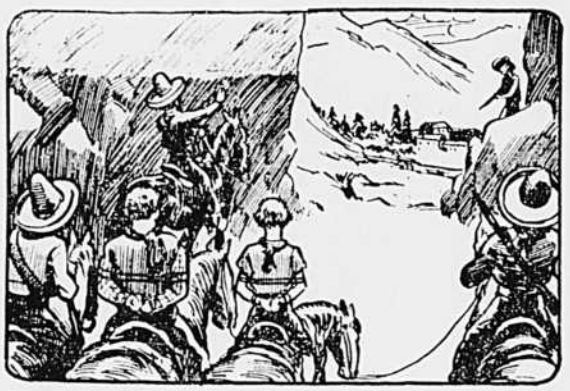
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEPTIEME EPISODE

1. A aucun moment, Bob Smith ne parut extérieurement inquiet de leur double capture par Pasco. Ce n'était cependant qu'une façade pour rassurer Janet... Intérieurement, il ne se pardonnait pas d'être si bétement tombé dans le piège.



2. Trois heures plus tard, ils passaient la frontière mexicaine... Pasco les emmenait dans sa cachette au creux des montagnes, ils passèrent dans un col étroit gardé par des sentinelles pour déboucher dans une vallée.

3. Pendant ce temps, Jos Price avait ramené les troupeaux au Ranch des Cactus. Les bêtes se mirent à paitre paisiblement. Cela avait été dur... le cavalier comme sa monture se sentaient exténués. Prenant une cigarette, il se demanda où était Bob...

4. Ignorant le plongeon du cowboy dans le torrent et le sauvetage effectué par Janet, il ne connaissait pas davantage leur capture. "Parions que ce gros est en train de lui conter fleurette, quelque part" murmura-t-il. Il retourna sur ses pas pour se rendre compte.

5. Il fut près de la rivière en peu de temps... il y retrouva le lasso brisé de Janet et un de ses gants... la corde coupée par une balle de Pasco au moment où la jeune fille tirait Bob de l'eau.

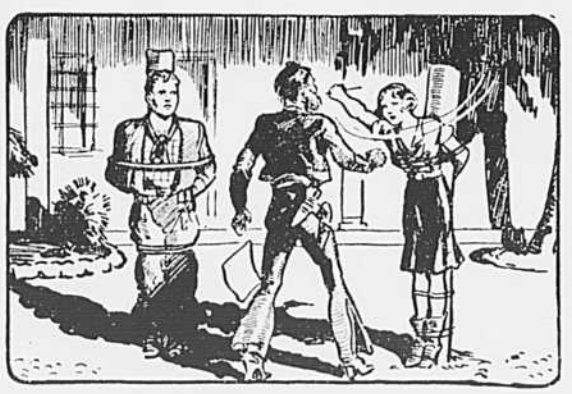
6. "Il s'est passé des choses pendant que je m'occupais des animaux" pensa Jos. Il se mit à croire que Bob avait enlevé la jeune fille. Il trouva bientôt des traces de sabots de deux chevaux... celles du cheval de Janet et de Pasco.

7. Il parvint, en suivant ces traces, à la lisière du bois où Bob avait été pris au piège. Il trouva là le chapeau de Janet, des signes de lutte violente, des marques de piétinement d'hommes et de chevaux. En un éclair, il pensa à Pasco et ses bandits.

8. "Il semble qu'ils ont Mlle Janet et Bob" gronda-t-il. Sautant sur sa monture, il partit au galop suivant les traces laissées par les chevaux sur le sable. Quand il se vit traverser la frontière, Jos fut sérieusement inquiet.

9. C'était l'heure où Pasco et ses prisonniers avaient atteint le refuge. Pasco vivait dans une magnifique maison de type espagnol. Bob et Janet furent attachés à des poteaux au milieu d'un immense patio.

10. Confortablement allongé sur une chaise à l'ombre, Pasco se réjouissait du spectacle de la souffrance des prisonniers exposés aux ardents rayons du soleil. Quand il vit que la jeune fille allait succomber à la chaleur, il s'approcha en lui tendant une plume.



11. Lui détachant un bras, il dit : "Vous allez signer cette petite note, pour votre père, senorita, elle dit que vous êtes ma prisonnière et que vous serez délivrée moyennant une rançon de $20,000". Furieuse, elle prit la plume et en frappa le bandit au visage.

12. "Je ne signerai rien" cria-t-elle. Pasco recula, une longue égratignure lui traversant le visage, ses yeux étincelaient de fureur. "Vous allez me payer cela, et vous aussi" dit-il à l'adresse de Bob qui souriait d'aise. Il appela deux de ses hommes.

(à suivre dans le prochain numéro)

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUINZIEME EPISODE

Le 24 octobre, c'est-à-dire dix jours après le départ d'Aranco, l'expédition dirigée par le Patagon Thalcave, aborde les dernières rampes de la Cordillère des Andes. Au-delà s'étendent les immenses pampas d'Argentine, et quatre-vingt-treize milles restent encore à parcourir avant d'atteindre le point où le Rio Colorado coupe le 37ème parallèle. Robert Grant est complètement remis de son accident, et ne quitte plus Thalcave, qui l'initie aux mystères d'une nature sauvage. — Deux jours plus tard, après une marche assez harassante à travers des étendues désertiques peuplées seulement de troupeaux de boeufs, la caravane parvient au Colorado. Grossi par la fonte des neiges, le fleuve roule des eaux tumultueuses et rougeâtres, ce qui n'empêche pas Paganel de prendre un bain « géographique » destiné à lui permettre de prendre une connaissance approfondie d'un des principaux cours d'eau de l'Amérique du Sud. — Dès le lendemain matin, les explorateurs reprennent leur route, car la tribu dont Thalcave leur a parlé, et qui détiendrait des prisonniers blancs, se trouve beaucoup plus à l'Est. Le cours du Colorado s'infléchissant au sud, le voyage se poursuit à travers les pampas désolées, où règne une température terrible.

Le 30 octobre, la température devient de plus en plus accablante, et cette circonstance jointe à l'incroyable monotonie de la pampa, rend quelque peu acariâtre l'humeur des membres de l'expédition. Même Paganel, d'ordinaire si pacifique, entame avec le major une discussion qui tourne à l'aigre. Lord Edward est tourmenté par l'absence totale d'eau, et les signes de lassitude que commencent à montrer bêtes et gens. Seul Thalcave et son cheval Thaouka ne semblent nullement souffrir de la sécheresse. — Pourtant, le lendemain, la situation est alarmante. Les outres sont presque vides, et le lac Salinas, où il sera possible de se ravitailler, est encore à vingt-quatre heures de marche. Très inquiet, car le soleil n'a pas un instant cessé de darder ses rayons, lord Edward, après avoir conféré avec Thalcave, décide de forcer les étapes, afin d'atteindre le point d'eau le plus rapidement possible. L'expédition chemine donc toute la nuit, en ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour laisser reposer les montures. — Hélas, à l'aube, lorsque la caravane parvient sur les bords du lac, ou plutôt de ce qui avait été un lac, les voyageurs éprouvent une cruelle déception : la chaleur a tari les maigres rios, qui, en temps ordinaire, alimentent le lac Salinas, et il ne reste plus de celui-ci qu'une vaste cuvette où s'étiolent quelques joncs. Malgré toutes les recherches, il est impossible de découvrir dans cet endroit carbonisé par le soleil la moindre goutte d'eau. Lord Edward en vient à craindre le pire. — Thalcave consulté, déclare que la caravane devrait se diviser en deux groupes. L'un avec les montures les moins éprouvées, ira de l'avant vers la rivière Guamini, à environ cinquante kilomètres, et s'il découvre de l'eau, il attendra l'arrivée du second groupe. Sinon, il reviendra à la rencontre des attardés, et il ne restera plus à la caravane regroupée qu'à descendre vers le sud, où les rivières sont plus nombreuses, et plus abondantes...

Pour éviter de mourir de soif dans la pampa desséchée, les membres de l'expédition vont se diviser en deux groupes. Lord Glenarvan et Thalcave iront de l'avant, tandis que les autres les suivront par petites étapes. Robert Grant insiste pour faire partie de l'avant-garde, et finalement, lord Edward accepte, car le cheval du jeune garçon est un de ceux qui a le moins souffert du manque d'eau. A la tête du second groupe, Paganel jouera le rôle de guide, pour maintenir l'expédition dans le bon chemin. — Les vivres sont partagées, ainsi que les quelques litres d'eau qui restent. Pour la dernière fois, on fait boire les chevaux, en accordant à ceux qui vont fournir un effort, une ration supplémentaire. Puis lord Glenarvan, Thalcave et Robert Grant, montent à cheval, et après un dernier adieu, s'éloignent rapidement à travers la plaine. Il fait plus chaud que jamais, et chacun adresse une prière au ciel, pour que cette tentative soit couronnée de succès. — Robert Grant est devenu un excellent cavalier, et met son point d'honneur à ne pas ralentir la marche de Thalcave et de lord Edward. Pourtant, les premières heures du voyage sont harassantes, et Glenarvan lui-même, malgré sa résistance physique, se sent envahir par le découragement. Impassible, Thalcave continue à donner l'impression qu'il ne souffre pas de la soif, et son cheval Thaouka semble aussi indifférent à la souffrance que son maître. — Après quatre heures d'efforts, les trois voyageurs aperçoivent enfin une mince ligne blanche dans un pli de terrain. Robert et lord Edward à bout de forces, se demandent s'ils ne sont pas victimes d'une hallucination, mais Thalcave les rassure. Il s'agit bien du rio Guamini, et, par bonheur, ses eaux sont trop abondantes pour avoir été absorbées comme celles du lac Salinas.

(à suivre dans le prochain numéro)

TOUT DERNIER CRI

No 1309 — Costume de deux pièces pour demoiselle. Tailles : 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 12 : 4 v. en 39″, 3½ v. en 44″ ou 45″, 2⅞ v. en 54″. Prix : 50¢

No 1311 — Costume de deux pièces pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 11 : 4⅞ v. en 35″ ou 36″, 3¾ v. en 44″ ou 45″, 3¼ v. en 54″. Prix : 50¢

No 1321 — Ensemble de trois pièces (jaquette, jupe et chemisier), pour demoiselle et dame. Tailles : 12½ à 24½. Métrage requis pour grandeur 14½, jupe et jaquette : 4⅝ v. en 35″ ou 36″, 3½ v. en 44″ ou 45″, 2⅞ v. en 54″. Chemisier : 1½ v. en 35″ ou 36″, 1¼ v. en 39″, 1⅛ v. en 44″ ou 45″. Prix : 50¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New York City, U.S.A.

TRADE MARK REGISTERED

Exigez toujours les

COTONNADES WABASSO

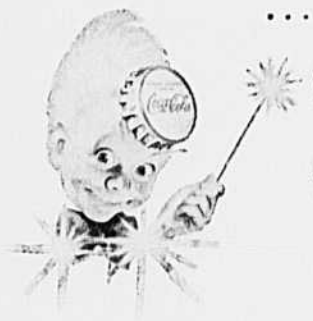
Les meilleures au Canada

COSTUME: CLARE POTTER

Buvez
Coca-Cola
MARQUE DÉPOSÉE

Presque tous apprécient ce qu'il y a de mieux

. . . et le rafraîchissement extra-vif du Coke vous remonte si vite.



GOÛTEZ son piquant extra-vif—si fortifiant, si distinctif, au pétillement si joyeux.

ÉPROUVEZ son énergie extra-vive, un petit surcroît d'énergie si bien accueilli par tout le monde.

PROFITEZ de sa *qualité* extr
qui vous dit qu'"il n'

Pour un rafraîchissement parfa
le Coca-Cola glacé, si pur et sain.

QUEBEC
BIBLIOTHEQUE DE LA LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12 JUSS-R-GO237

La Pause qui Rafraîchit . . . Cinquante Millions de Fois par Jour

"COKE" EST UNE MARQUE DEPOSÉE

COCA-COLA LTÉE